@

Le Petit Journal

Supplément illustré

et

la Chine

à partir de

Le Petit Journal Supplément illustré
pour la période 1890-1913, et

Le Petit Journal illustré
pour la période 1921-1931.

Le *Petit Journal* est un quotidien parisien fondé en 1863. Bon marché, distrayant, il se lance en 1869, mais non exclusivement, dans le fait divers. Un *supplément du dimanche* commence à paraître en 1884. Les tirages vers 1900 sont alors les plus forts au monde, autour de deux millions d'exemplaires quotidiens.

Gallica présente la quasi-totalité des numéros parus de 1863 à 1944 : Quotidien, *Supplément du dimanche* à compter de février 1884, devenant *Supplément littéraire* en avril 1887, puis, à compter du 29 novembre 1890, *Supplément illustré* de huit pages, avec des illustrations couleurs en première et dernière pages, complétées d'un titre et d'un court commentaire. Ce supplément deviendra plus tard *Le Petit Journal illustré* (années disponibles : 1920-1937).

Par ailleurs, deux sites, très pratiques, de présentation du *Petit Journal Supplément illustré* sont aussi très intéressants à visiter : ici, et ici.

*

L'idée du présent recueil est la suivante : retrouver dans le *Supplément* d'un journal qui eut longtemps le plus fort tirage au monde, *toutes* ses illustrations en couleurs concernant la Chine, leur thème, leur traitement, leur commentaire, et de là essayer de saisir la perception de la Chine dans un journal à grand tirage fin XIX^{e}, début XX^{e}.

Édition en format texte
par Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
novembre 2016

TABLE DES MATIÈRES

Le Petit Journal Supplément illustré

19 décembre 1891. Les massacres en Chine.

17 septembre 1894. Assassinat par les Chinois d'un contrôleur des douanes françaises.

29 octobre 1894. Prise d'un drapeau chinois par un officier japonais.

6 janvier 1895. La guerre sino-japonaise. Porte de Shang-Hai.

20 janvier 1895. M. Gérard, ambassadeur de France, reçu par l'empereur de Chine.

28 juillet 1895. Au Tonkin. Les examens des lettrés.

25 août 1895. Un Français prisonnier des Pavillons noirs.

26 juillet 1896. Les hôtes de la France. Le vice-roi Li-Hung-Chang, ambassadeur extraordinaire de Chine.

16 janvier 1898. Le gâteau des rois et... des empereurs.

24 juin 1900. Les Boxers.

8 juillet 1900. Sy-tay-heou, impératrice douairière de Chine.

8 juillet 1900. Carte du théâtre de la guerre.

15 juillet 1900. Les étrangers sous la garde des réguliers chinois.

22 juillet 1900. Assassinat du baron de Ketteler, ministre d'Allemagne.

22 juillet 1900. Les marins allemands brûlent le Tsung-li-yamen.

5 août 1900. Envahissement de la frontière russe par les Chinois.

5 août 1900. Massacre dans l'église de Moukden en Mandchourie.

26 août 1900. Départ des troupes de Marseille pour la Chine.

9 septembre 1900. Les légations délivrées.

7 octobre 1900. Le général Voyron passant en revue le détachement français.

14 octobre 1900. Li-Hung-Chang escorté par les troupes russes et japonaises.

4 novembre 1900. Quatorze têtes de Boxers aux murs de Tchio-Tchao.

11 novembre 1900. Européens délivrés par le détachement français à Pao-Ting-Fou.

25 novembre 1900. Exposition de 1900. Pavillon de la Chine.

13 janvier 1901. Une victoire française.

20 janvier 1901. Exécution à Pao-Ting-Fou.

17 février 1901. Retour de Chine des blessés français.

7 avril 1901. En Chine. L'incident russo-anglais.

5 mai 1901. Incendie du palais de l'impératrice. Le colonel Marchand dirigeant les secours.

23 juin 1901. Retour de Chine. Arrivée des rapatriés à Toulon.

14 juillet 1901. Les zouaves rapatriés quittant Tien-Tsin.

13 octobre 1901. Arrivée du général Voyron à Marseille.

17 novembre 1901. Les drapeaux de Madagascar et de Chine aux Invalides.

6 avril 1902. La France et la Russie. — Pas si vite ! Nous sommes là !

14 février 1904. La conquête du Thibet. Entrevue d'officiers anglais avec les Thibétains.

6 mars 1904. Nouveaux massacres en Chine. L'impératrice douairière présente à l'empereur les têtes des mandarins accusés d'avoir favorisé les intérêts russes.

31 juillet 1904. Sanglante querelle entre soldats français et japonais.

21 août 1904. Dans l'Afrique du Sud. Travailleurs chinois s'engageant dans les mines.

16 octobre 1904. L'armée chinoise aux frontières de Mandchourie. Le maréchal Ma et ses troupes.

20 novembre 1904. Au Thibet, le dalaï-lama de Lhassa fuit la domination anglaise.

7 octobre 1906. Le typhon de Hong-Kong. Naufrage de sampans chinois sur la rivière de Canton.

21 octobre 1906. À Shangai, capture du brigand Vahkader, qui terrorisait la région.

3 mars 1907. La famine en Chine.

12 juillet 1908. À la frontière tonkino-chinoise. Tirailleurs indigènes désarmant les « réformistes » chinois.

11 octobre 1908. Supplices chinois à Kharbin.

29 novembre 1908. La mort des souverains chinois.

29 août 1909. La nouvelle armée chinoise.

20 mars 1910. L'arrivée du dalaï-lama aux Indes anglaises.

5 février 1911. La Chine se modernise. À Shanghaï, des Chinois font en public le sacrifice de leur natte.

12 février 1911. La peste en Mandchourie. Les populations, fuyant devant le fléau, sont arrêtées par les troupes chinoises aux abords de la Grande muraille.

19 février 1911. La peste en Mandchourie.

16 avril 1911. Le premier aéroplane en Chine.

29 octobre 1911. L'évolution de l'armée chinoise.

15 septembre 1912. La discussion de la loi sur le costume européen en Chine.

25 mai 1913. Des moines bouddhistes fanatiques brûlent leur temple et se jettent dans les flammes.

22 juin 1913. Vapeur français attaqué par des pirates chinois.

Le Petit Journal illustré

10 avril 1921. La famine en Chine.

27 novembre 1921. Une nouvelle profession féminine.

15 octobre 1922. Dans le mystérieux Thibet.

3 décembre 1922. Le féminisme à la chinoise.

14 septembre 1921. Les troubles en Chine.

13 février 1927. L'Angleterre envoie des troupes en Chine.

20 février 1927. L'enlèvement d'un espionne chinoise.

10 avril 1927. Une exécution sommaire en Chine.

12 août 1928. Un drapeau pris à des pirates chinois entre aux Invalides.

17 août 1930. Une Anglaise martyrisée par des Chinois.

4 octobre 1931. Le conflit entre la Chine et le Japon.

@

19 décembre 1891.

Les massacres en Chine

@

Les événements les plus graves se passent en ce moment en Chine ; une révolte formidable y a éclaté qui menace non seulement les Européens et en particulier nos missionnaires, mais encore le trône de l'empereur actuel.

La chose est sérieuse comme on voit.

Il est admis, les abstracteurs de quintessence et autres philosophes à longue portée ont depuis longtemps certifié que l'Europe entière périrait par suite d'une invasion des Tartares, Mongols, Mandchous, Chinois de toute origine qui peuplent avec trop de surabondance l'empire du Milieu.

Alors que nous n'avons pas assez d'enfants, ces gens-là en ont trop, et, malgré la légende qui motive l'œuvre célèbre de rachat, les porcs n'en mangent pas assez pour empêcher que la population étouffe dans des frontières pourtant pas mal développées.

Quand les sujets du Fils du Ciel ne trouveront plus à pâturer chez eux, il faudra qu'ils cherchent ailleurs leur nourriture ; l'on affirme qu'alors ils se répandront sur l'Europe comme font les sauterelles en Algérie, dévorant tout, dévastant tout.

En vain à ces vrais inventeurs de la poudre opposera-t-on les engins les plus perfectionnés ; on on tuera beaucoup, malgré quoi ils resteront encore au moins cent contre un et nous serons perdus.

En attendant cette excursion chez nous, non dirigée par les agences, ils essaient leurs crocs les uns sur les autres et se massacrent en masse.

Ils ont comme de coutume commencé par les chrétiens. Nos dessins représentent d'odieuses scènes dont ils sont les sinistres acteurs. Mais aussi ils se sont entre-déchirés de façon à diminuer notablement l'encombrement sur le sol de leur patrie.

Quel est leur mobile ?

On a peine à croire qu'il s'agisse seulement d'un mouvement politique. Les bandits monstrueux qui égorgent, saignent, brûlent et pillent ne savent probablement même point le nom de leur empereur.

C'est probablement le besoin de vivre seulement. C'est une manifestation de la bête humaine.

On a dit qu'ils voulaient se venger sur tous ceux qui ne sont pas de leur race, de ce que les Américains, trop envahis par les travailleurs chinois, ne voulaient plus leur ouvrir leurs territoires.

Il est vraisemblable que cela a été imaginé par ceux qui en vue d'une action générale ne seraient point fâchés d'y intéresser les États-Unis dont la marine est très puissante.

Que va-t-il se passer ? L'avenir nous l'apprendra.

Il paraît difficile qu'on laisse s'accomplir, sans les réprimer, de pareils forfaits. C'est donc une nouvelle expédition lointaine qui se prépare, et l'on sait ce qu'elles coûtent.

Quoi qu'il en soit, en cette circonstance, il n'y aura peut-être point trop lieu de regretter notre argent.

Puisqu'il est convenu que nous devons être mangés un jour par les Chinois, autant retarder le moment le plus possible.

17 septembre 1894.

Assassinat par les Chinois d'un contrôleur des douanes françaises

@

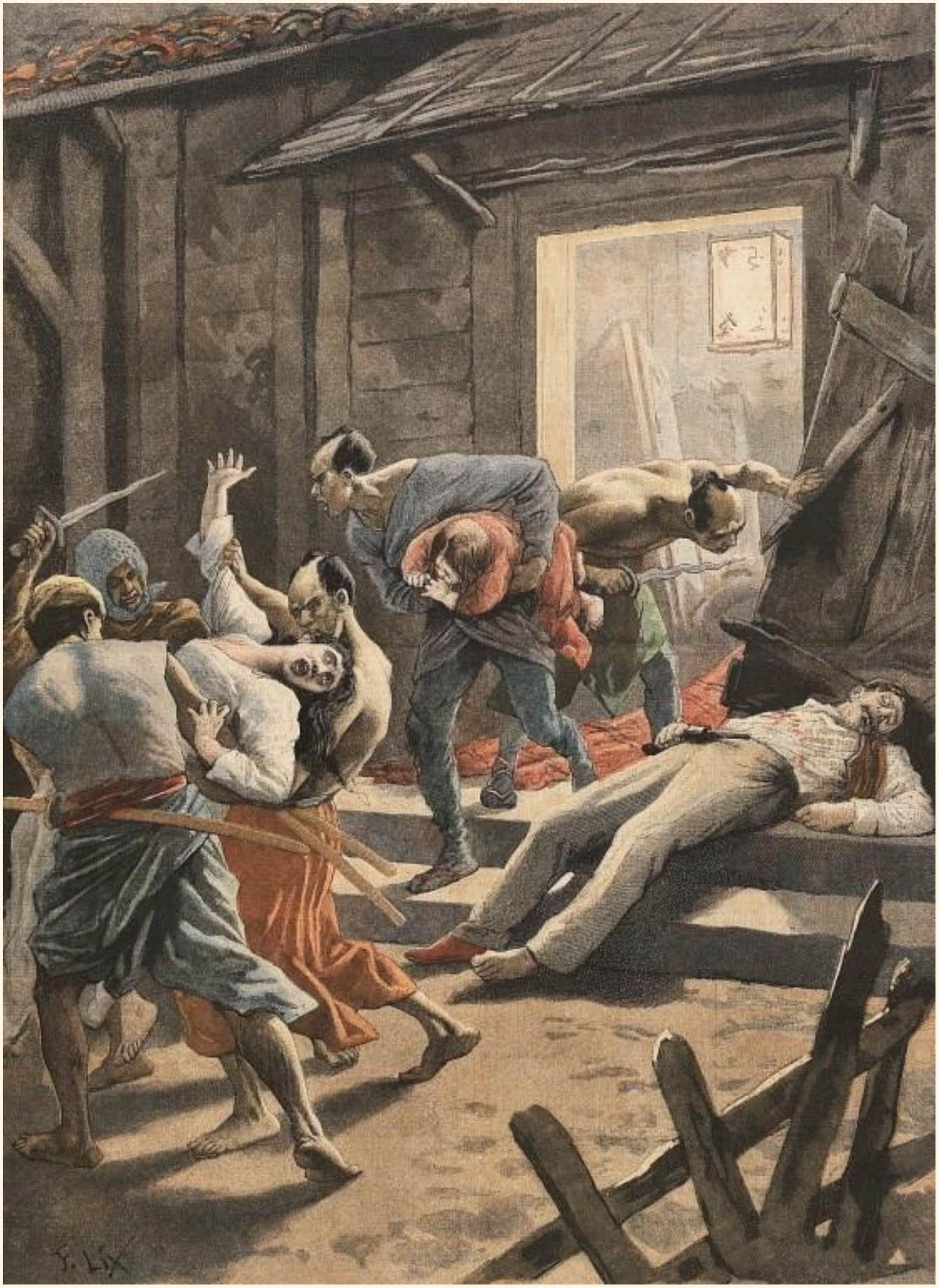
L'audace des Chinois ne connaît point de bornes et devrait être réprimée avec énergie.

Dernièrement, une bande envahissait, à Moncay, la maison du contrôleur des douanes Chaillet.

Notre malheureux compatriote fut tué en se défendant.

Les Chinois emmenèrent captives sa femme et sa fille, âgée de six ans, et disparurent avec elles.

Nous espérons que, cette fois, on trouvera les coupables ; la Chine alors en fera bonne et rigoureuse justice ; elle traverse en ce moment une crise qui ne doit pas lui faire souhaiter beaucoup de nouvelles complications.



29 octobre 1894.

Prise d'un drapeau chinois par un officier japonais

@

Un dessin japonais.

En France, où l'on a trop longtemps été assez dédaigneux de ce qui se passe à l'étranger, il nous a fallu des siècles pour connaître l'art japonais.

C'était le privilège de quelques érudits de savoir les merveilles enfantées par ces petits hommes jaunes qui sont en train de causer de si vives surprises non seulement à leurs voisins, mais encore à tous les peuples de l'univers.

On plaçait leurs potiches sur les cheminées, leurs assiettes aux murs ou dans les dressoirs, et c'était tout.

Des érudits, des chercheurs s'écrièrent un jour :

— Mais vous savez que c'est très joli !

On les crut sur parole d'abord, puis un certain snobisme s'étant créé, on finit par regarder pour de bon, et alors ce fut une extase.

On se pâma devant les bronzes délicatement fouillés, devant les dessins si étonnamment curieux pour qui sait les regarder.

Mais jusqu'ici nous n'avions guère que des dessins ayant trait à des légendes inconnues pour nous et nous y prenions par conséquent un intérêt relatif. Voici que le Japon se lance dans l'actualité.

Le dernier courrier nous apporte une image inspirée par la guerre actuelle ; nous l'avons reproduite avec la plus entière fidélité dans toute sa naïveté charmante, et nous pensons ainsi intéresser nos lecteurs.

Il s'agit d'un officier japonais habillé comme les nôtres et qui enlève un drapeau aux Chinois.

Cela se vend comme nos images d'Épinal dans les rues de Tokio ; nos lecteurs nous sauront gré assurément de leur avoir donné cette reproduction.

6 janvier 1895.

La guerre sino-japonaise. Porte de Shang-Hai

@

La guerre que les Japonais ont engagée contre les Chinois prend une importance de plus en plus grande ; il se pourrait qu'avant peu elle modifiât sinon l'équilibre européen, ce qui serait beaucoup, du moins certaines alliances. Il est trop tôt pour parler de tout cela très en détail ; mais il est certain que la diplomatie de l'ancien monde, jointe peut-être à celle du nouveau, interviendra à l'heure du règlement définitif des comptes.

Les politiques en chambre ont déjà partagé la Chine entre la Russie, la France et l'Angleterre, laissant bien entendu une petite part au Japon : c'est aller un peu vite en besogne.

D'autres ont affirmé que le Japon allait tout simplement devenir la Prusse de l'Extrême-Orient et absorber la Chine comme les Brandebourgeois ont englouti l'Allemagne.

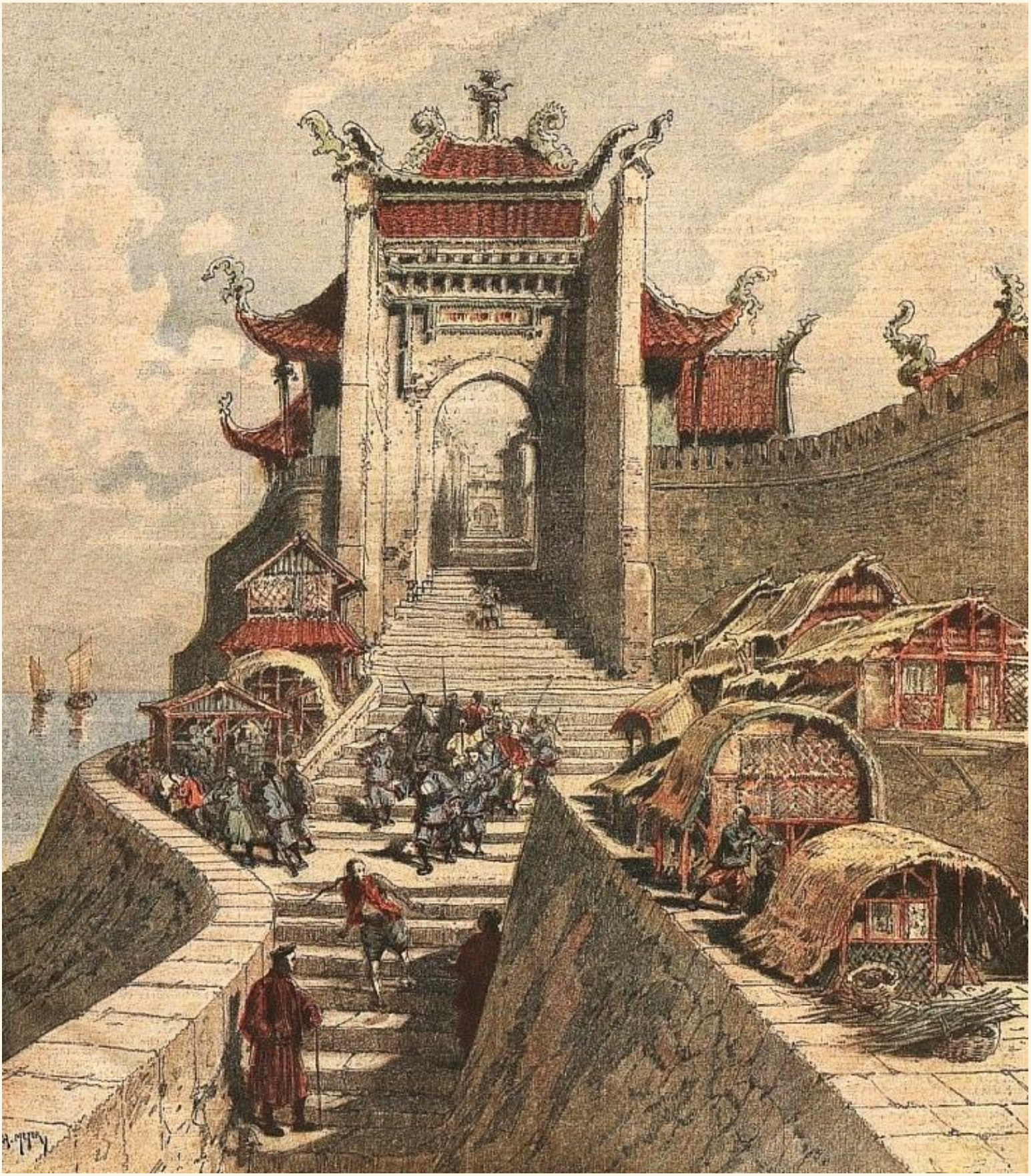
Avec force détails, ils ont fait ressortir ce qu'il en découlerait d'inconvénients pour les vieilles nations.

Qu'ils se rassurant, les choses n'en sont point là, et c'est un morceau légèrement gros à avaler que le Céleste Empire.

Ce qui est certain, c'est que le Japon a étonné l'univers. On savait ses progrès et que, malgré nos défaites, il avait demandé à nos officiers après la guerre de lui former une armée ; mais on ne se doutait point de sa force actuelle.

On supposait que, les premiers succès obtenus, il accepterait une intervention étrangère, convaincu que les Chinois étant si nombreux, il leur suffisait de se laisser tomber pour écraser leurs frêles adversaires.

Or ce n'est point ce qui se passe. Chaque pas en avant des Japonais est marqué par une victoire et cette guerre qu'ils font est si intéressante que nous avons cru être agréables à nos lecteurs en leur donnant le dessin de la porte de Shang-Hai, théâtre de l'un de ses épisodes les plus importants.



20 janvier 1895.

M. Gérard, ambassadeur de France, reçu par l'empereur de Chine

@

Un fait qui paraîtra considérable à ceux qui connaissent tant soit peu les mœurs extrême-orientales vient de se produire à Pékin ; l'empereur de Chine a reçu officiellement à sa cour les diplomates européens et notamment notre ambassadeur.

Comme nous n'assistions pas à cette visite, nous nous en rapporterons à la relation qu'en a faite dans un journal de Shang-Hai le chargé d'affaires de Suède et de Norvège.

La réception avait pour but de présenter des adresses de félicitation à l'empereur et à l'impératrice douairière à l'occasion du soixantième anniversaire de la naissance de cette dernière.

Ce qui frappa d'abord l'ambassadeur en entrant dans la « ville interdite » fut la propreté extraordinaire qui y régnait, contrairement à ce qu'il avait observé dans les autres villes chinoise qu'il avait visitées. On y trouva de nombreux endroits de récréation et de jeux disséminés partout.

À leur arrivée au palais, les ministres furent conduits, au milieu d'une foule d'eunuques et d'officiers, dans un magnifique pavillon où des rafraîchissements étaient servis. De là, on les mena dans un autre pavillon moins beau, construit à environ cinquante mètres du palais, et où ils attendirent qu'on les introduisît, chacun à son tour, en présence de l'empereur, car ils devaient avoir audience avec lui séparément. Ces audiences eurent un caractère officiel bien marqué et ne durèrent pas longtemps. Elles eurent lieu dans la salle où Sa Majesté a coutume d'entendre exposer et commenter la doctrine de Confucius, salle absolument vide, sans aucun ameublement.

L'empereur était assis, les jambes croisées, sur le trône du Dragon, entouré d'une foule de princes et de fonctionnaires. En face de Sa Majesté était placé une petite table couverte de satin jaune, qui cachait la partie inférieure de la personne du souverain. Celui-ci ne se leva point quand les ministres entrèrent ou sortirent. La prochaine fois, probablement, il se lèvera.

Le ministre reçu en audience se tenait à trois mètres de l'empereur et, dans cette courte entrevue, le prince Kong et le prince Ching faisaient alternativement l'office de maître des cérémonies et interprétaient les discours. Sa Majesté s'exprimait uniquement en langue mandchoue.

Le diplomate suédois a observé avec un vif intérêt l'empereur dont le visage est très intelligent et sympathique. Physiquement. il paraît chétif et délicat, mais il a un front superbe, de beaux yeux bruns très expressifs et un teint très fin. L'attitude de l'empereur, au milieu des dignitaires de son palais, était imposante, bien que de près il ait tout à fait l'air d'un adolescent de seize à dix-sept ans et qu'il en parle le langage.

Sa Majesté ne s'est livrée à aucune conversation familière avec ses visiteurs. Elle a parlé à tous selon la forme officielle et d'après un programme naturellement réglé d'avance.

28 juillet 1895.

Au Tonkin. Les examens des lettrés

@

Il nous paraît curieux de montrer un concours de lettrés au Tonkin, à Nam-Dinh, d'après des renseignements fournis au *Temps*.

Ce concours, qui est triennal, donne lieu à une cérémonie des plus pittoresques ; les Annamites, qui attachent une grande importance aux questions d'enseignement, en font une fête de l'intelligence, et ils la célèbrent d'une façon solennelle, avec une certaine grandeur.

Là, du moins, ce n'est ni l'air ni l'espace qui manquent, comme on va le voir.

Disons tout de suite que les candidats sont très nombreux ; on en compte environ 10.000. Et sur ce nombre, savez-vous combien il y en a de reçus ? On en a accepté, cette année, 60 ; pas un de plus ; 60 sur 10.000 ! Voilà qui n'est guère encourageant !

Ces 10.000 candidats, qui forment une véritable armée, sont enfermés dans un immense camp muré ; ils n'ont à leur disposition ni casa ni loge, chacun procède lui-même à son installation.

Cette installation très sommaire se compose d'une table basse, sur laquelle le candidat s'accroupit pour écrire. Cette table est recouverte d'un toit en paillotte que supportent quatre bambous.

Au milieu du camp, une grande quantité de gardiens les surveillent du haut de leurs miradors.

On donne quatre épreuves successives. Les deux premières sont éliminatoires. À chaque épreuve, le camp se vide de plus en plus. L'examen dure, paraît-il, quarante jours pendant lesquels il est interdit de sortir du camp.

Pour ces 10.000 candidats, il y a environ une vingtaine d'examinateurs qui ont eu, au dernier examen, à étudier 17.000 compositions.

La proclamation des soixante lauréats donne lieu à une grande fête à laquelle assiste toute la population. On va en procession au camp des lettrés avec les mandarins et les examinateurs pour entendre les noms des bienheureux lauréats, noms criés à la multitude par un indigène qui

embouche un gigantesque porte-voix.

Après la proclamation, le cortège se reforme et se rend à la maison du gouverneur annamite de la province qui offre un banquet en l'honneur des nouveaux promus. Ces lauréats, qui n'étaient rien hier, sont reconnus aujourd'hui comme les plus dignes et les plus capables entre tous : le pouvoir leur sera confié, car dans ce pays, l'empereur règne, mais ne gouverne pas ; il confie l'autorité effective aux plus instruits.

Aussi le maître d'école est-il vénéré ! C'est généralement un ancien mandarin qui, après avoir dirigé longtemps les affaires publiques, regarde comme un devoir d'apprendre aux jeunes générations à gouverner les hommes. Quand il meurt, ses élèves le pleurent comme s'il était leur père, et ils portent son deuil pendant trois ans.

Voilà, ce nous semble, d'excellents principes, pour un pays qu'on dit peu civilisé.

25 août 1895.

Un Français prisonnier des Pavillons noirs

@

Captivité de M. Carrère.

Des détails nous sont parvenus sur la longue captivité au Tonkin de M. Carrère, un Français qui, après de longs mois de souffrances, a été enfin rendu à la liberté.

Il était dans un sampan aux environs de Thut-Khé lorsque, soudain, des coups de feu éclatèrent sur les deux rives du fleuve simultanément.

En quelques instants, l'escorte et les matelots de M. Carrère étaient tués ou hors de combat ; lui-même, atteint une première fois, essuya de se sauver à la nage.

Après avoir noyé les trois fusils qui lui restaient, il s'élança dans le fleuve, mais, frappé d'un seconde balle, il allait infailliblement périr.

Cela ne faisait pas le compte des pirates qui s'empressèrent de le sauver.

Alors commença pour lui une existence véritablement atroce.

Ses bourreaux, pour échapper à des poursuites certaines, avaient passé la frontière chinoise, ce qui prouve qu'elle est merveilleusement gardée.

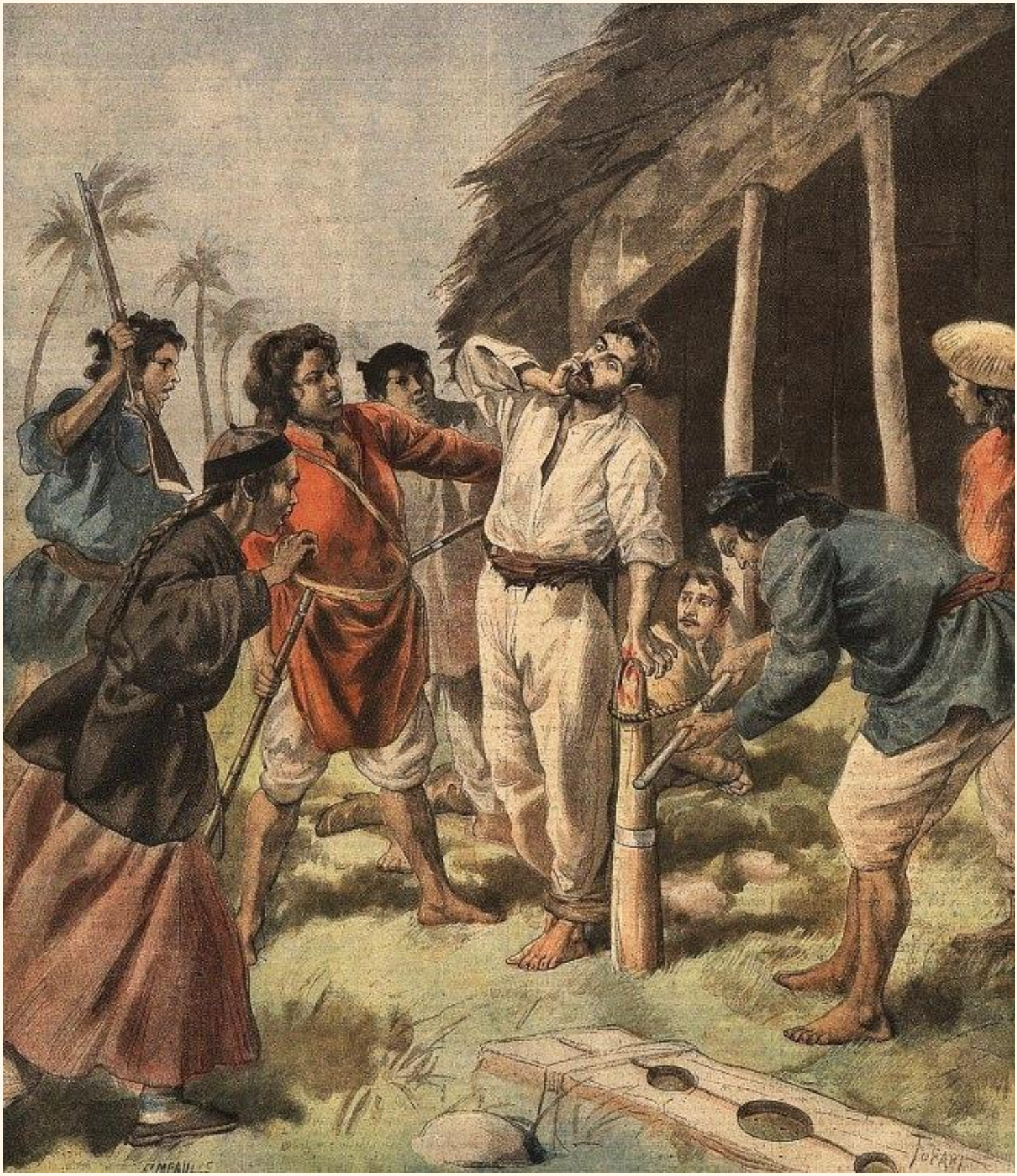
Après l'avoir traîné malade, épuisé, sur les routes, ils se décidèrent à repasser la frontière, avec la même impunité d'ailleurs.

Il était, malgré tant de mauvais traitements, à peu près rétabli, ses forces revenaient, alors commencèrent de nouvelles barbaries.

On lui mit la cangue ; par moment, renouvelant l'antique torture du moyen âge, les bandits lui attachaient les pouces à un piquet et lui enfonçaient entre les deux un coin de bois.

Ce fut si horrible qu'un jour un des pirates se révolta ; il arracha lui-même le coin.

Impassible, le chef Mâ-Man le fit remettre. Ce fut seulement sur les supplications de ses hommes eux-mêmes qu'il consentit à se contenter de la cangue.



Son but, en torturant ainsi notre compatriote, il ne le dissimulait pas.

— Dis à tes amis d'envoyer ta rançon et tu seras libre.

M. Carrère commençait presque à perdre tout espoir, lorsqu'un jour ses gardiens accoururent haletants et lui enjoignirent de les suivre au plus vite.

Ils partirent, en effet, tandis que l'on entendait à quelque distance une vive fusillade. C'étaient les soldats de Luom-tam-Ky.

Après une lutte qui dura près de deux heures, les gardiens de M. Carrère étaient en fuite.

Lui, demeuré seul, ne savait pas encore s'il n'échappait pas à un péril pour tomber dans un autre, lorsqu'enfin il vit ses sauveurs qui lui apprirent que leur mission était de le délivrer.

La liberté lui a promptement rendu les forces et la santé ; mais quand donc purgera-t-on l'Indo-Chine de ces bandits ?

On blâme avec raison le peu de goût que nous avons à coloniser ; mais ne trouve-t-on pas que de tels exemples ne sont guère faits pour encourager nos concitoyens à s'expatrier ?

26 juillet 1896.

Les hôtes de la France.
Le vice-roi Li Hung-chang, ambassadeur extraordinaire de Chine

@

Un homme d'État de situation exceptionnelle en Extrême-Orient fait en ce moment une tournée en Europe.

Li Hung-chang, vice-roi du Petchili, n'a point toujours été très heureux, notamment dans la récente guerre contre le Japon, et son empereur l'a successivement vêtu et dépouillé de la casaque jaune, insigne de suprême faveur, absolument comme dans l'opérette fameuse la Grande duchesse de Gerolstein donne et reprend le panache au général Boum.

En ce moment, il a la casaque ; la lui retirera-t-on à son retour ? Il est impossible de rien savoir.

Pour préjuger du succès de sa mission, il faudrait avoir une idée de ce qu'elle est ; or, c'est là le point délicat.

L'envoyé du Céleste Empire voit tout, inspecte tout, et garde le silence.

Les Allemands lui ont offert des fêtes magnifiques, au cours desquelles ils se tenaient, le carnet à la main, attendant les commandes d'armes, de munitions, et d'officiers instructeurs.

Li Hung-chang s'est montré satisfait mais froid sur le chapitre des acquisitions.

Chez nous, on l'a conduit à la revue de Longchamp ; il s'y est, paraît-il, légèrement assoupi ; on lui a fait voir la tour Eiffel, l'Opéra, que sais-je encore ? On l'a reçu à l'Élysée ; il a assisté au dîner sans y prendre part, ne mangeant que de la cuisine chinoise, et cette abstention gastronomique est comme un symbole : il visite et ne se mêle pas.

Au reste, par interprète, il a causé avec le Président auquel il a remis de magnifiques présents de la part de son maître et de la sienne ; il s'est entretenu avec nos ministres actuels ou anciens, tel M. Constant ; tous ont été enchantés de lui, mais aucun n'en a tiré une parole importante.

Ce seigneur au bouton de cristal ne se déboutonne pas.

Quand il passait par nos rues, les curieux l'ont acclamé et, comme il est très fin, il a dû se demander pourquoi. Nous n'avons jamais eu, en effet, à nous louer extraordinairement de lui.

Quoi qu'il en soit, son ingratitude serait forte s'il n'emportait point une excellente impression de sa réception parmi nous.

La France a été comme toujours hospitalière à ses hôtes, peut-être Li Hung-chang de retour en Chine s'en souviendra-t-il ; il faut l'espérer sans trop y compter.

16 janvier 1898.

Le gâteau des rois et... des empereurs

@

L'Europe s'occupe très activement à conjurer le fameux péril jaune ; vous connaissez la fameuse menace d'un envahissement par l'Est de ces nations asiatiques qui doivent, selon les spécialistes, comme une nuée de sauterelles s'abattre un jour sur nos terres dépeuplées par l'égoïsme.

Les Chinois se multiplient effroyablement, tandis que nous craignons les trop nombreuses familles, donc ils doivent nous manger. Toutes les grandes invasions ne sont-elles point parties de l'Asie ? Voyez Attila !

La thèse est bonne à soutenir quand l'intérêt personnel est en jeu ; c'est ce qu'a compris merveilleusement l'empereur d'Allemagne habile à profiter des circonstances.

Il a pris prétexte d'un assassinat de missionnaires allemands pour faire débarquer ses soldats en Chine, il envoie sous la conduite de son frère Henri une flotte pour soutenir sa prétention à une part du gâteau.

Mais l'Angleterre y veut mordre aussi ; puis la Russie, qui souhaite pour son chemin de fer transsibérien un port d'arrivée moins encombré par les glaces que Vladivostok ; puis la France dont les intérêts en Extrême-Orient sont trop grands pour qu'elle laisse accomplir le partage sans s'en mêler.

Le Japon estime que ses victoires récentes lui donnent droit également à quelque chose, de sorte que tout le monde se précipite sur le gâteau chinois des rois et des empereurs.

Comment le festin se terminera-t-il ? C'est ce qu'il est bien difficile d'établir à l'heure qu'il est.

L'Europe est forte, mais la diplomatie chinoise est rusée.

Un choc entre l'Allemagne et l'Angleterre un jour ou l'autre est inévitable, la première étant résolue à disputer à la seconde sa supériorité coloniale ; la fève de ce gâteau sera-t-elle un obus chargé à la mélinite ?

KIAO-TCHÉOU
PORT-ARTHUR
CHINE

24 juin 1900.

Les Boxers

@

Il se passe pour le moment en Chine des choses terriblement compliquées mais que l'on peut sommairement tenter d'expliquer.

Tant qu'elle l'a pu, la Chine est restée fermée aux autres nations, vivant d'elle-même, sur elle-même, refusant tout commerce, massacrant, missionnaires ou autres, les étrangers indiscrets.

À coups de canon les Anglais et nous, il y a quarante ans bientôt, leur apprîmes la politesse et quelques ports s'ouvrirent aux navires européens.

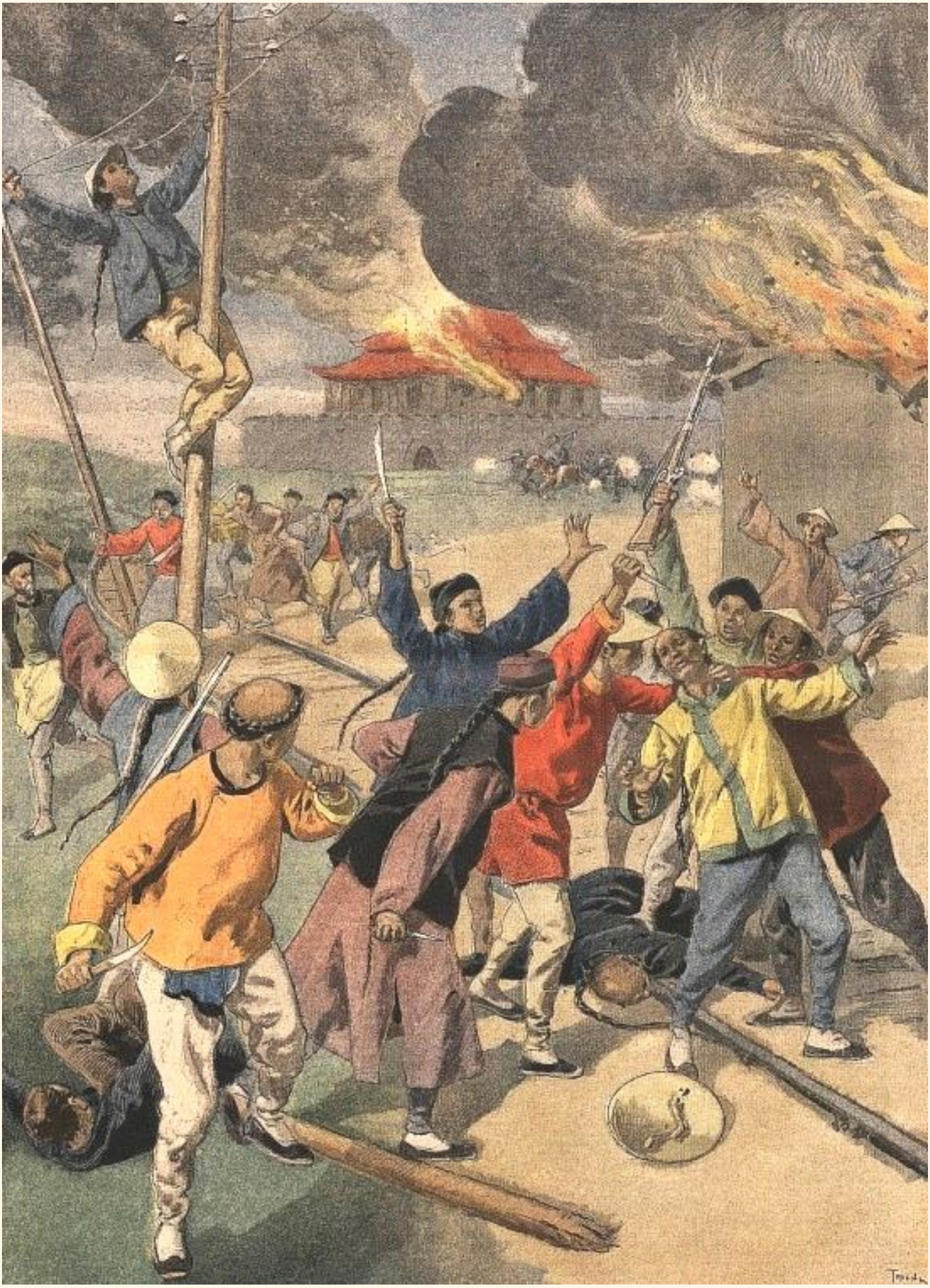
Le coin était enfoncé, on le poussa plus énergiquement il y a quelques mois. À la suite des victoires remportées par les Japonais, la France, la Russie, l'Angleterre, l'Allemagne, les États-Unis et le Japon obtinrent des Chinois, qui n'étaient point en état de les refuser, des concessions de territoire, c'est-à-dire que l'on commença doucement le partage de l'immense Céleste Empire.

Les Chinois sont les plus fourbes des hommes ; leur gouvernement, trop faible et trop lâche pour lutter, fomenta, encouragea et soutint l'insurrection des Boxers.

Ce sont des hommes décidés à tout, surtout au pillage, dont les efforts tendent à débarrasser leur pays de la présence des étrangers. Ils vont massacrant, volant, incendiant dans tout le Nord de Pékin et dans la capitale même.

Sur les représentations des consuls, l'impératrice a feint une grande colère, elle a envoyé des troupes contre les Boxers, mais avec des instructions secrètes et spéciales aux chefs, de façon que sa duplicité étant bien établie, les puissances vont faire leurs affaires elles-mêmes.

Elles auront facilement raison de l'insurrection et la Chine touche à une heure grave de son histoire. Pourvu ensuite qu'il n'y ait rien de fâcheux au moment où on réglera les comptes !



8 juillet 1900.

Sy Tay-heou, impératrice douairière de Chine

@

Une bien curieuse figure que celle de cette impératrice.

Elle a l'énergie morale et physique d'un homme ; on assure que dans l'intérieur de son mystérieux palais, elle boxe et lutte avec succès contre ses favoris.

Lorsqu'il y a deux ans, il lui prit fantaisie de reprendre le pouvoir, ce fut à grand renfort de gifles qu'elle obtint la régence de l'empereur, son neveu Kouang-Su.

L'impératrice a soixante-six ans ; fille non point d'un artisan, comme on l'a dit à tort, mais d'un maréchal tartare de bonne noblesse, elle entra à seize ans au harem impérial en qualité de seconde épouse.

L'impératrice en premier, Tong Tay-heou, n'ayant point donné d'héritier mâle à Hien-fong dans les cinq premières années, eût fait subir à l'empereur une grande diminution de pouvoir suivant la coutume chinoise qui l'eût, en ce cas, obligé à se désigner à lui-même un successeur jouissant dès le début d'importantes prérogatives.

La jeune Tartare fut plus heureuse, elle eut un fils qu'elle éleva avec l'autre impératrice, toutes deux s'entendant à merveille sur tous les points.

C'est ainsi que l'empereur, leur mari, les ayant exclues du conseil de régence, dès leur retour de son enterrement elles firent décapiter ou empoisonner, suivant leur rang, tous les régents, et gouvernèrent à leur place.

Le fils de Sy Tay-heou, l'empereur Tong-tcho, mourut prématurément ; elle fit alors installer sur le trône, en affirmant mensongèrement que c'était la volonté de l'empereur défunt, son neveu Kouang-Su, fils de sa sœur et du prince Chouen.

C'est celui-là même qu'elle a renversé du trône, avec des gifles, il y a deux ans.

L'autre impératrice est morte depuis longtemps. Sy Tay-heou est donc maintenant seule maîtresse du pouvoir qu'elle partagea autrefois avec le prince Kong et Li Hung-Chang.

Le mouvement actuel contre les Européens est son œuvre incontestable ; elle prétend n'en vouloir qu'aux Anglais; c'est peut-être encore une perfidie pour diviser ses adversaires, mais les nations alliées ne seront pas les dupes de cette Sémiramis, ou mieux de cette Agrippine d'Extrême-Orient.

8 juillet 1900.

Carte du théâtre de la guerre

@

La carte que nous publions aujourd'hui permettra à nos lecteurs de suivre la marche des événements qui se déroulent en Chine.

L'insurrection contre les étrangers a commencé à Pékin, et, favorisée secrètement par le gouvernement chinois, s'est propagée dans toutes les régions où résident des Européens.

Du Yun-nan, où nos compatriotes travaillent au chemin de fer qui nous a été concédé pour relier Yun-nan-fou à notre colonie du Tonkin, les troubles ont gagné la vallée du Yang-tsé-kiang, zone d'influence anglaise.

Au Yun-nan, notre consul M. François a été retenu prisonnier contre toute espèce de droit et n'a été relâché avec les siens qu'après une très énergique réclamation du gouvernement français.

Les puissances européennes, ainsi que les États-Unis et le Japon, sont intervenues pour protéger leurs nationaux, rétablir l'ordre et sauvegarder les intérêts des voies ferrées nouvellement concédées à diverses compagnies européennes pour le développement du trafic avec l'Occident.

Les opérations décisives ne pourront avoir lieu qu'après que les renforts envoyés de toutes parts seront arrivés, mais en attendant, malgré leur faible nombre comparé à celui des Chinois, les Européens en bombardant Takou, en délivrant Tien-tsin, ont su déjà inspirer la crainte et le respect à leurs adversaires.

SIBÉRIE
EMPIRE RUSSE
MANDCHOURIE
MONGOLIE
EMPIRE CHINOIS
CHINE
CORÉE
JAPON
Désert de Cobi
PÉ-TCHI-LI
PÉKIN
Tien-tsin
Takou
Port-Arthur
Moukden
Vladivostok
Khabarovka
Tsitsikar
Girin
Irkoutsk
Lac Baikal
Kiakhta
SÉOUL
MER DU JAPON
MER JAUNE
CHAN-SI
CHANG-TOUNG
HO-NAN
Si-ngan
Lan-tchéou-fou
SÉ-TCHOUEN
HOU-PÉ
Han-kéou
Nankin
Chang-haï
MER DE CHINE ORIENTALE
Tchoung-king
Soui-tchéou
HOU-NAN
YUN-NAN
Yun-nan-fou
KOUANG-SI
FO-KIEN
Fou-tchéou
Canton
Hong-kong (à l'Angleterre)
Macao
Nagasaki
KIOU-SIOU
Kioto
FORMOSE (au Japon)
Iles Riou-kiou (au Japon)
Baie de Kiao-tchéou (à l'Allemagne)
Baie de Kouang-tchéou (à la France)
Hanoi
TONKIN (à la France)
Haiphong
ILE HAÏ-NAN (à la Chine)
MER DE CHINE MÉRIDIONALE
ANNAM (à la France)
Hué
SIAM
I. Luçon
ILES PHILIPPINES
Manille
Echelle en kilomètres
Explication des Signes
Frontières.
Chemins de fer.
en construction.
en projet.
Lignes ou Câbles télégraphiques.
Possessions françaises.
russes
anglaises
allemandes
portugaises.
Le trait — indique le théâtre de la guerre :
PÉKIN, TIEN-TSIN, TAKOU.
Eug. Létot, del.

15 juillet 1900.

Les étrangers sous la garde des réguliers chinois

@

Les nouvelles de Chine sont rares ; il est surtout très difficile d'en contrôler l'authenticité ; on sait cependant que le ministre d'Allemagne a été assassiné à Pékin et que son souverain, publiquement, solennellement, a juré de tirer de ce meurtre une vengeance éclatante.

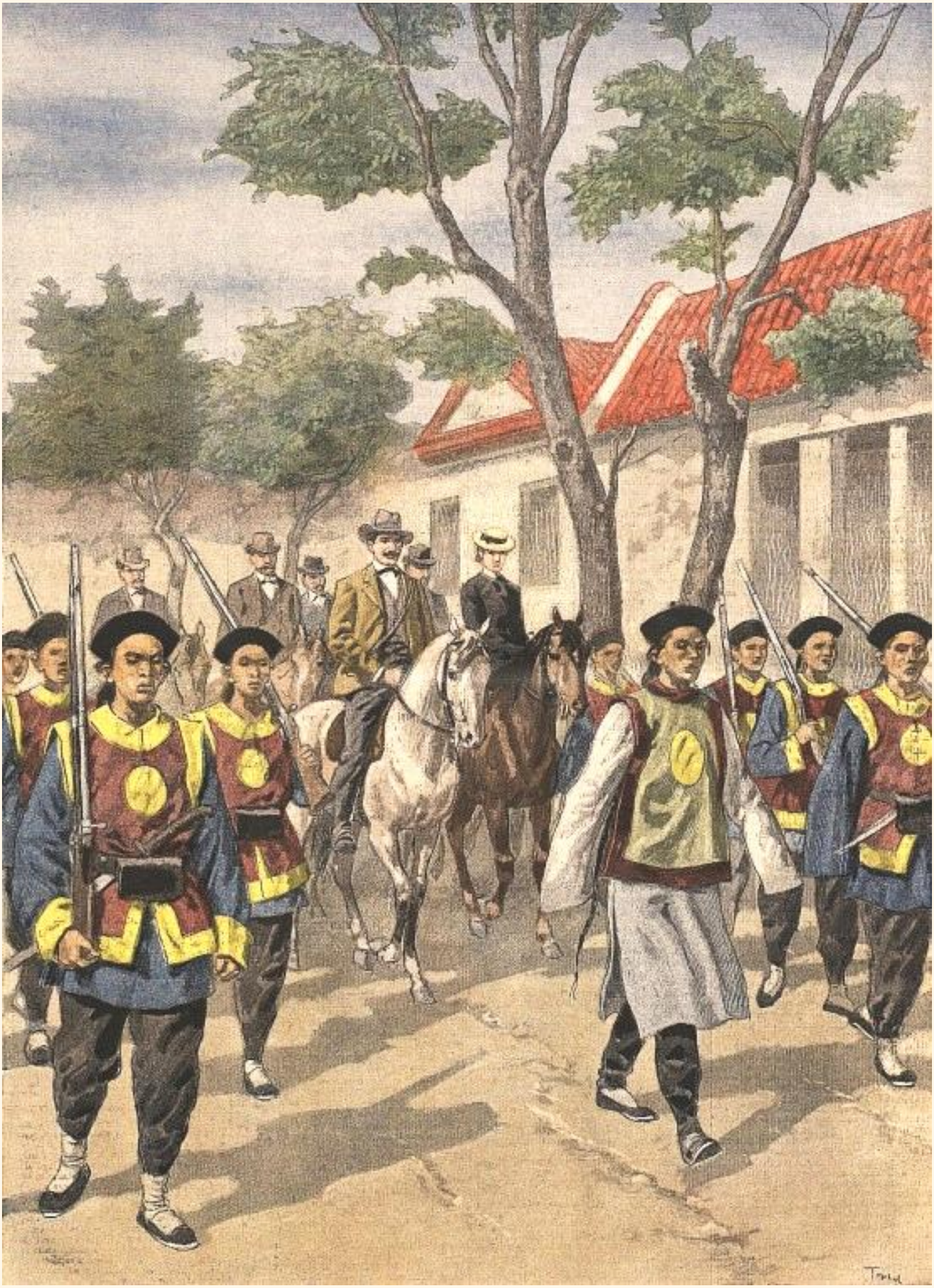
On craint d'apprendre d'autres massacres.

Par contre, il paraît assuré qu'un certain nombre d'étrangers ont été sauvés, soit que les vice-rois aient fait preuve d'humanité, soit qu'ils se soient montrés prudents comme celui du Yun-nan, à qui M. Delcassé avait fait si nettement déclarer que sa tête nous répondait de celle de M. François, notre représentant.

Les Européens se sont mis en route sous la garde des réguliers chinois.

Pourvu que ces derniers n'aient pas reçu de consignes spéciales !

Étant connue la fourberie chinoise, nous ne serons complètement rassurés, que lorsque les émigrants seront définitivement arrivés au but de leur pénible voyage.



22 juillet 1900.

Assassinat du baron de Ketteler, ministre d'Allemagne

@

La sauvagerie chinoise s'est affirmée par le massacre d'un grand nombre d'Européens. Nous ne saurons pas avant longtemps combien périrent sous les coups de ces abominables Boxers soutenus par le gouvernement du Céleste Empire.

On connaît cependant l'une des victimes les plus importantes, celle dont la mort tragique a produit, dans l'Europe entière, une si vive sensation.

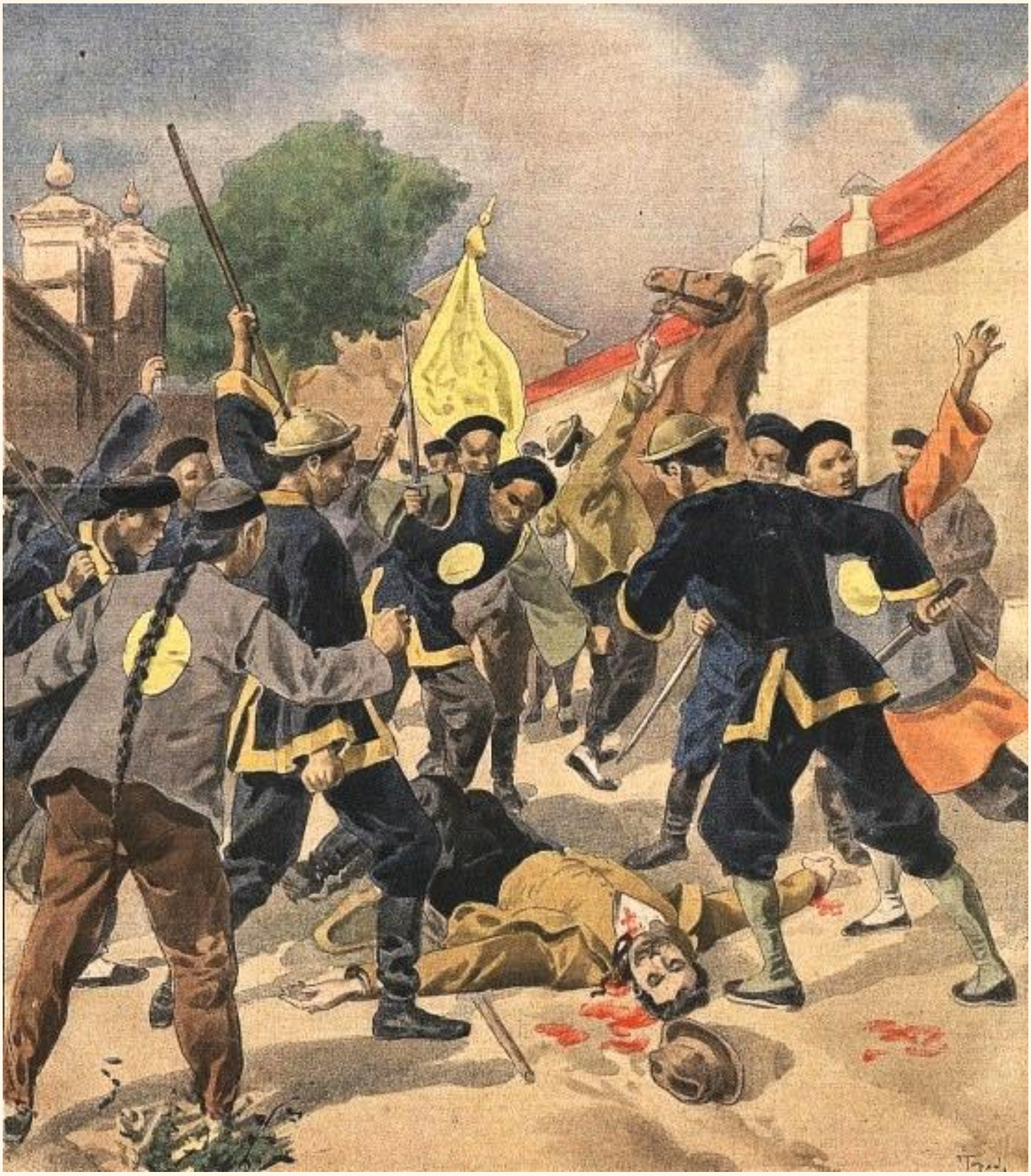
Il s'agit du baron de Ketteler, ministre d'Allemagne à Pékin.

Comme il passait dans la rue à cheval, il fut assailli par les rebelles, renversé et massacré ; son corps même fut déchiqueté par les soldats à coups de baïonnettes.

M. de Ketteler était un ancien officier entré dans la diplomatie & la suite d'un désappointement financier; un héritage sur lequel il comptait lui échappa.

Il avait toujours fait preuve d'intelligence et d'énergie.

L'empereur allemand a juré de venger la mort de son représentant et il est homme à tenir sa promesse.



22 juillet 1900.

Les marins allemands brûlent le Tsung-li-yamen

@

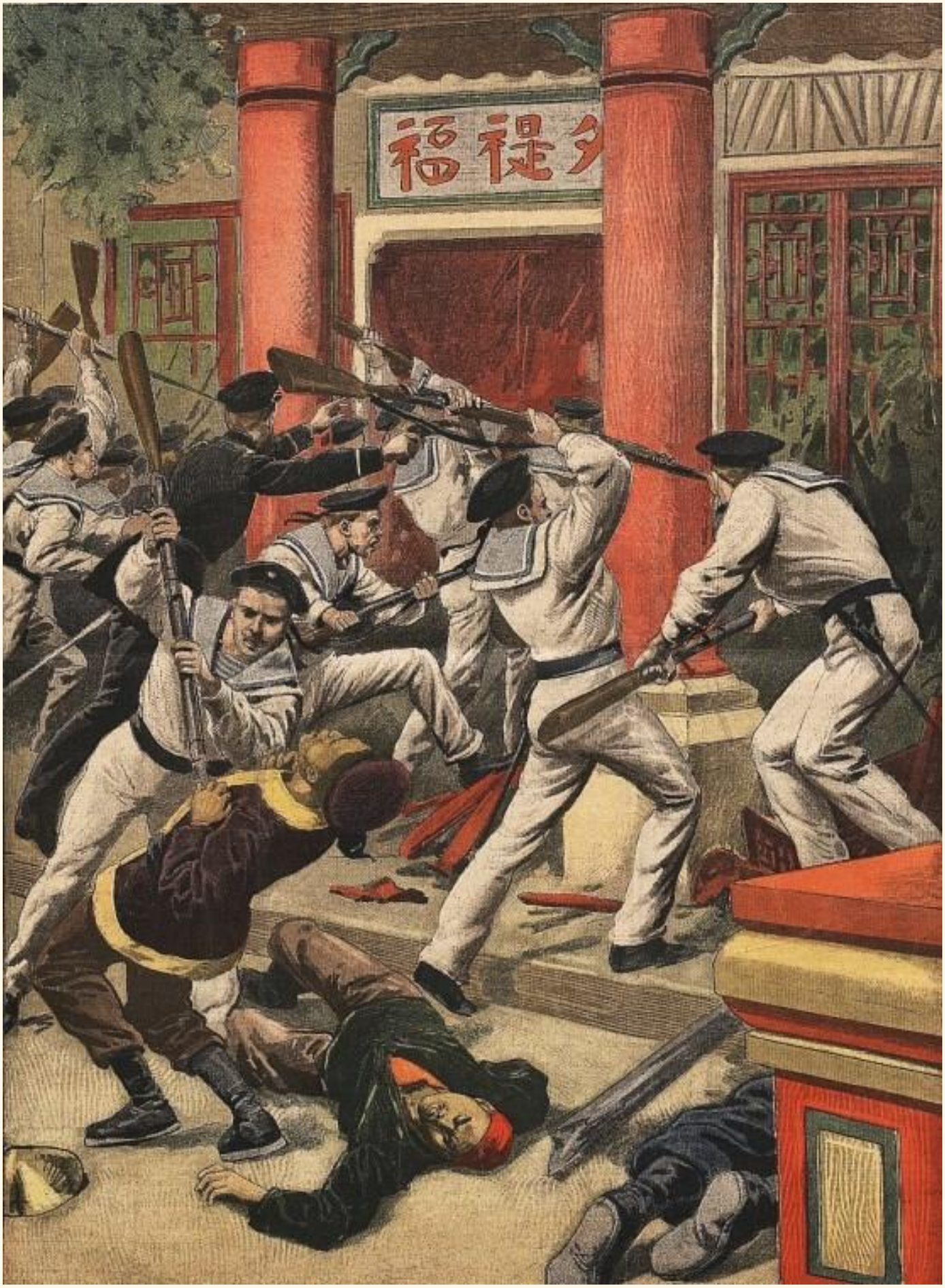
Nous contons plus haut comment M. de Ketteler, ministre d'Allemagne à Pékin, tomba victime des Boxers et de leurs complices.

Sa mort coûtera cher aux Chinois quand les contingents européens seront arrivés.

En attendant, ses compatriotes, actuellement en China, ont déjà exercé de justes représailles.

Après avoir pieusement recueilli ses restes, les marins allemands se sont jetés furieux sur le Tsung-li-yamen, ministère des Affaires Étrangères, et l'ont incendié.

Plusieurs bâtiments chinois des alentours ayant pris feu à la suite de cela, le nombre des victimes a dû être considérable.



5 août 1900.

Envahissement de la frontière russe par les Chinois

@

Il est hors de doute que les Chinois ont préparé de longue date les événements sinistres qui se déroulent en ce moment.

Comment n'avons-nous pas été prévenus ? Informé par nos agents, le gouvernement a-t-il négligé leurs avertissements ? Ces agents n'ont-ils rien vu ? C'est ce qu'il faudra savoir et faire connaître quand l'heure sera venue.

Depuis longtemps, les Chinois s'armaient. Certaines nations, trop commerçantes, leur ont fourni par centaines de mille des fusils Mauser et des canons, dont ils se servent, hélas, fort habilement.

Les légendes de la guerre contre le Japon, obus en terre cuite rangés dans les arsenaux et autres balivernes, ont fait leur temps. L'Europe a devant elle un peuple formidablement nombreux, très bien armé, et l'expédition sera très dure. Voilà la vérité ; il serait niais de la dissimuler.

Derrière les Boxers indisciplinés, marche l'armée régulière des Célestes, conduite par des chefs résolus.

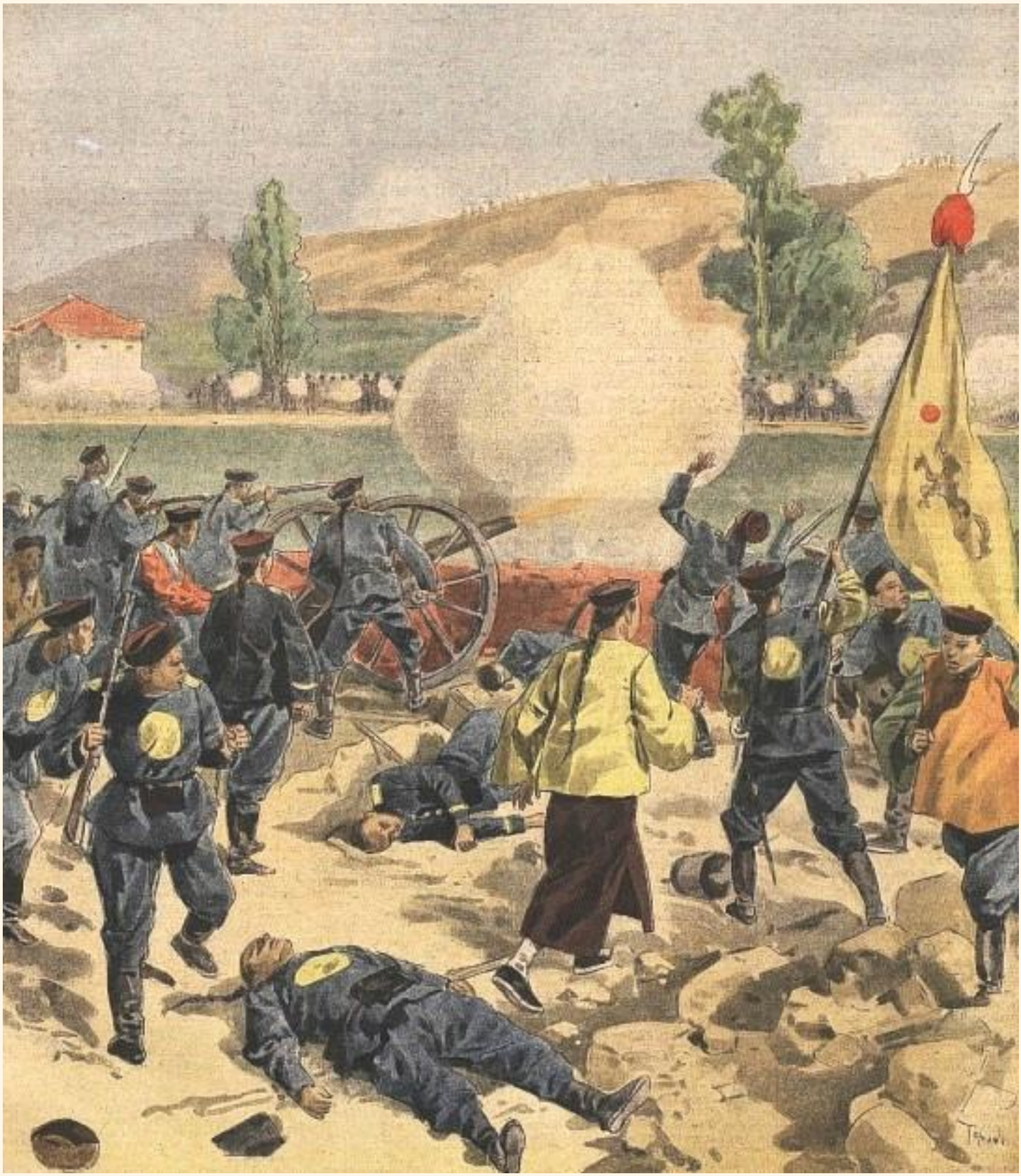
Toutes les négociations des mandarins ne sont que fourberies destinées à gagner du temps. Le moment n'est plus aux paroles, mais aux actes, et aux actes énergiques, car le péril jaune est beaucoup plus menaçant qu'on n'affecte de le croire.

L'invasion a commencé par la frontière russe. L'armée chinoise a fait subir aux troupes sibériennes, à Blagovetachensk, des pertes assez importantes ; elle a finalement été battue, mais non sans peine, et ce qui s'est passé en Mandchourie doit donner à réfléchir.

La Russie, par sa situation géographique, est le peuple européen à qui il est le plus facile d'envoyer rapidement des troupes contre Pékin.

En cherchant à leur barrer le passage, les Chinois montrent donc qu'ils suivent un plan parfaitement combiné.

Les Européens n'ont plus contre eux des bandes sans ordre, mais une armée régulière, dont on triomphera certainement, mais non sans de grands sacrifices.



5 août 1900.

Massacre dans l'église de Moukden en Mandchourie

@

Parmi les crimes dont les Chinois auront à rendre compte, il faut signaler l'horrible massacre accompli à Moukden par les Boxers, aidés de la population et aussi des soldats soi-disant envoyés pour réprimer les désordres.

La colonie chrétienne s'était réfugiée à la mission française qui fut attaquée par un nombre considérable d'égorgeurs ; désespérant de se défendre, elle se sauva dans l'église qui fut bientôt envahie.

Sur les marches de l'autel, les Chinois massacrèrent l'évêque, deux prêtres, deux moines, plus de deux cents Chinois chrétiens, et mutilèrent ignoblement leurs cadavres.

Puis ils se répandirent dans la ville, brûlant, pillant, tuant.

Quelques rares malheureux échappèrent à la tuerie et demandèrent protection aux Russes employés au chemin de fer ; mais malgré les efforts surhumains de ceux-ci, ils durent prendre la fuite avec eux.

C'est là un crime abominable dont la France, la Russie et tout le monde civilisé doivent réclamer l'expiation.

26 août 1900.

Départ des troupes de Marseille pour la Chine

@

Nos soldats sont partis pour la terre de péril sous le commandement d'un chef digne d'eux, le général Voyron.

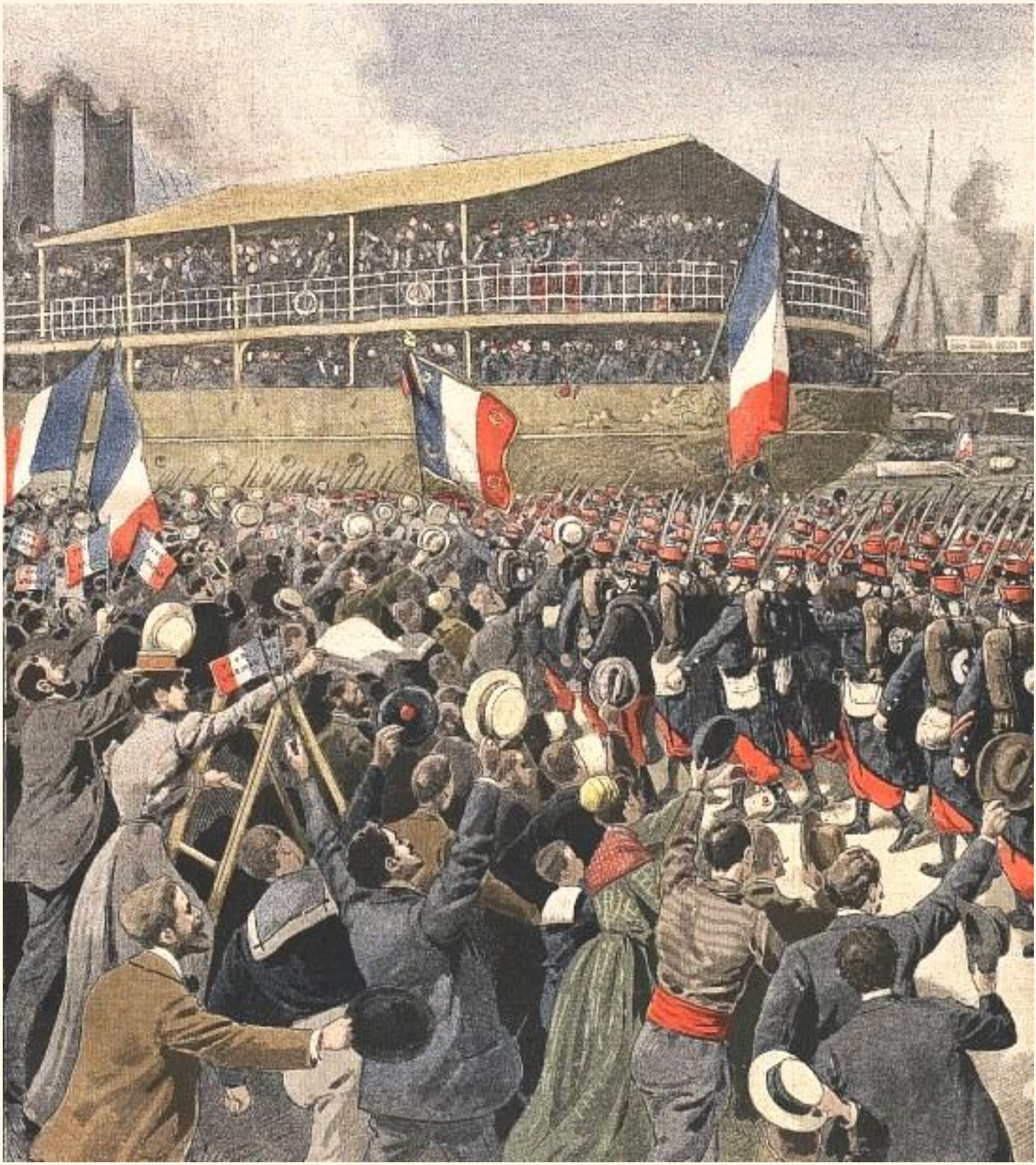
Ils voguent en ce moment sur la mer et chaque jour les rapproche de terribles dangers, de fatigues sans nombre.

La Chine, où ils vont, est formidablement peuplée et ses soldats ne sont plus les grotesques d'autrefois, mais des hommes souvent très entraînés er parfois remarquablement armés.

De plus, ils sont passés maîtres en fait d'embûches et de trahison.

La campagne sera rude ; nos troupes le savent et cependant elles sont parties avec entrain, comme joyeusement, avec, dans les yeux, une admirable flamme d'enthousiasme et de patriotisme.

Le gouvernement a jugé à propos d'aller saluer ceux qui vont mourir peut-être et qui vaincront sûrement ; mais l'hommage officiel n'est rien auprès de celui du peuple qui se pressait pour crier sur le passage de ces bons défenseurs du drapeau : « Vive l'armée ! ».



9 septembre 1900.

Les légations délivrées

@

L'angoisse terrible qui étreignait le monde civilisé s'est enfin dissipée, les troupes alliées se sont emparées de Pékin et les légations ont été délivrées dans la nuit du 15 août.

Les libérateurs ont eu le bonheur de ne les point trouver massacrées, mais il était temps qu'ils arrivassent.

Les malheureux ministres n'avaient plus que pour trois jours de vivres et leurs féroces assiégeants redoublaient d'efforts pour s'emparer d'eux et les égorger.

Quatre mille obus étaient tombés dans les légations, soixante-cinq de leurs défenseurs étaient morts, cent soixante avaient été blessés. Les Chinois expieront ces crimes, et l'on récompensera, comme ils y ont droit, les héros qui, comme notre remarquable représentant, M. Pichon, résistèrent avec une si admirable énergie aux attaques de tout un peuple de sauvages en furie.

La bonne nouvelle a été transmise en Europe par les étrangers, qui vantèrent avec un peu d'excès leurs soldats et oublièrent de parler des nôtres.

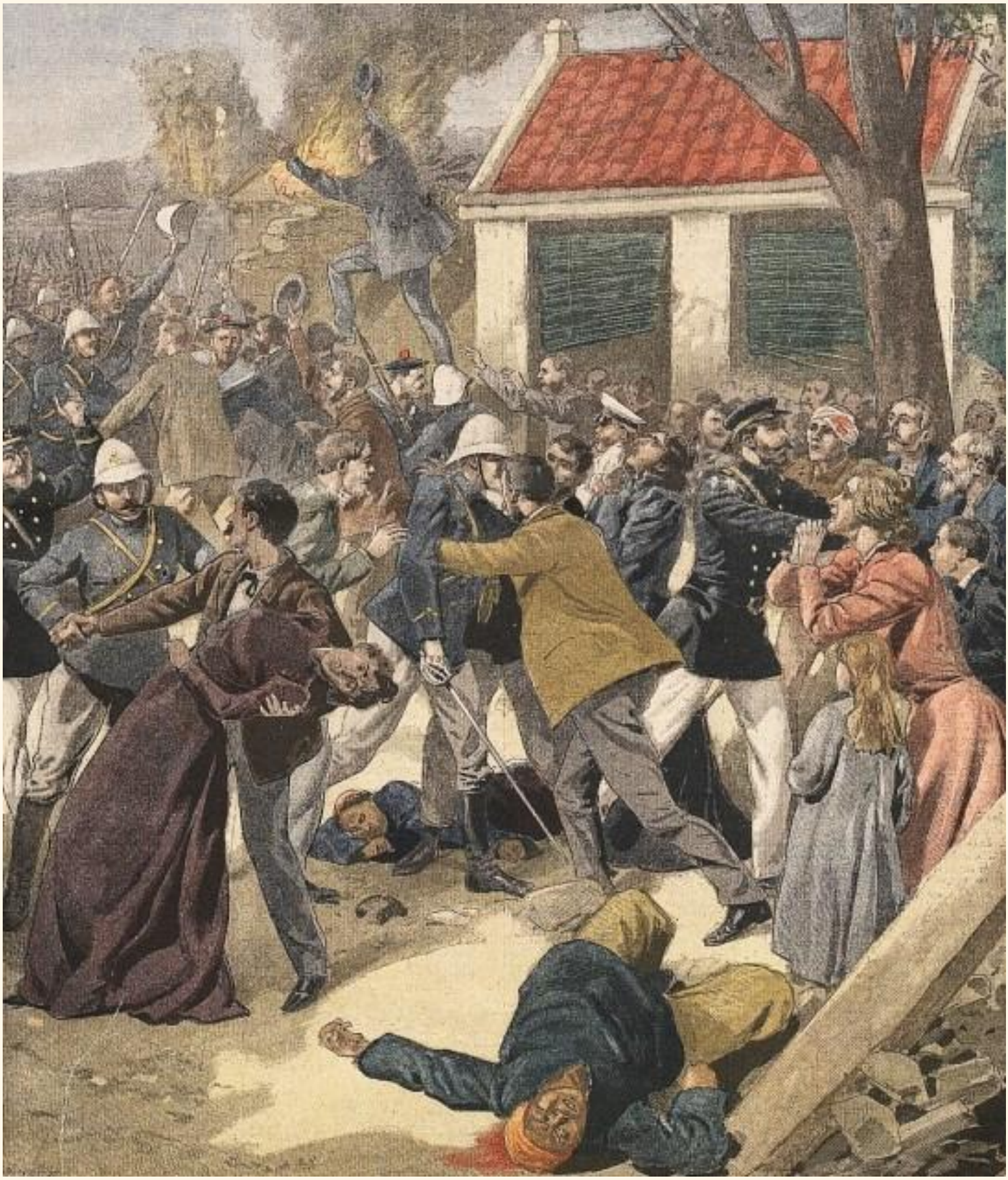
Mais par bonheur, des télégrammes de M. le général Frey et de M. Pichon sont venus remettre les choses à leur plan.

On sait maintenant que le général, à la tête des troupes russes et françaises, heureuses de se battre côte à côte pour la première fois, a pris une glorieuse part à la prise de Pékin.

Nous n'en doutions pas, mais il était bon, cependant, que cela fût dit.

Les troupes alliées poursuivent leur tâche avec vigueur, de façon qu'il se pourrait bien que le généralissime, M. de Waldersee, trouvât la besogne achevée quand il arrivera.

Cela serait un excellent dénouement à la tragédie chinoise.



7 octobre 1900.

Le général Voyron passant en revue le détachement français

@

Le commandant supérieur des troupes françaises en Chine, le général Voyron est arrivé à Shanghaï après un excellent voyage, et sans que lui, ses officiers et les troupes qu'il amenait aient eu à souffrir de la longue traversée.

Dès qu'il eut mis pied à terre, il a tenu à passer en revue le détachement d'occupation, ainsi que les volontaires français de Shanghaï.

Son impression a été des meilleures; il en a immédiatement avisé par télégramme le ministre de la Marine :

> « J'ai constaté avec satisfaction la parfaite tenue des volontaires et des troupes et l'enthousiasme de la colonie française.
>
> Une réception de nos nationaux a lieu ce soir au consulat général à l'occasion de mon passage.

Il n'est pas possible encore de dire quelle sera la tâche du général Voyron en Chine, mais on peut être sûr qu'il s'en acquittera avec honneur et avec éclat. Le drapeau de la France est en bonnes mains.

14 octobre 1900.

Li-Hung-Chang escorté par les troupes russes et japonaises

@

La campagne chinoise se poursuit sans événements bien saillants ; les nations coalisées ont tout l'air de se laisser duper en ce moment par ces fourbes extraordinaires que sont les Chinois.

On négocie avec une lenteur savamment combinée par les Célestes qui savant que la mauvaise saison arrive et qu'elle entravera les opérations militaires.

N'en déplaise à ceux qui croient avoir toujours devant eux les Chinois d'il y a 40 ans, ces guerriers naïfs qui s'imaginaient terrifier les Européens en leur montrant des figures de dragons, et qui s'enfuyaient affolés au premier coup de canon, les soldats d'aujourd'hui ont à lutter contre un peuple innombrable et dont une importante partie est supérieurement armée, grâce aux soins des Anglais et des Allemands, lesquels, assoiffés de négoce, ont fourni des canons et des fusils perfectionnés maintenant tournés contre eux.

On infligera des échecs pénibles aux Chinois, on n'en finira pas avec eux, aussi les Russes ont-ils émis la proposition la plus sage en conseillant le retrait des troupes moyennant des conditions à débattre.

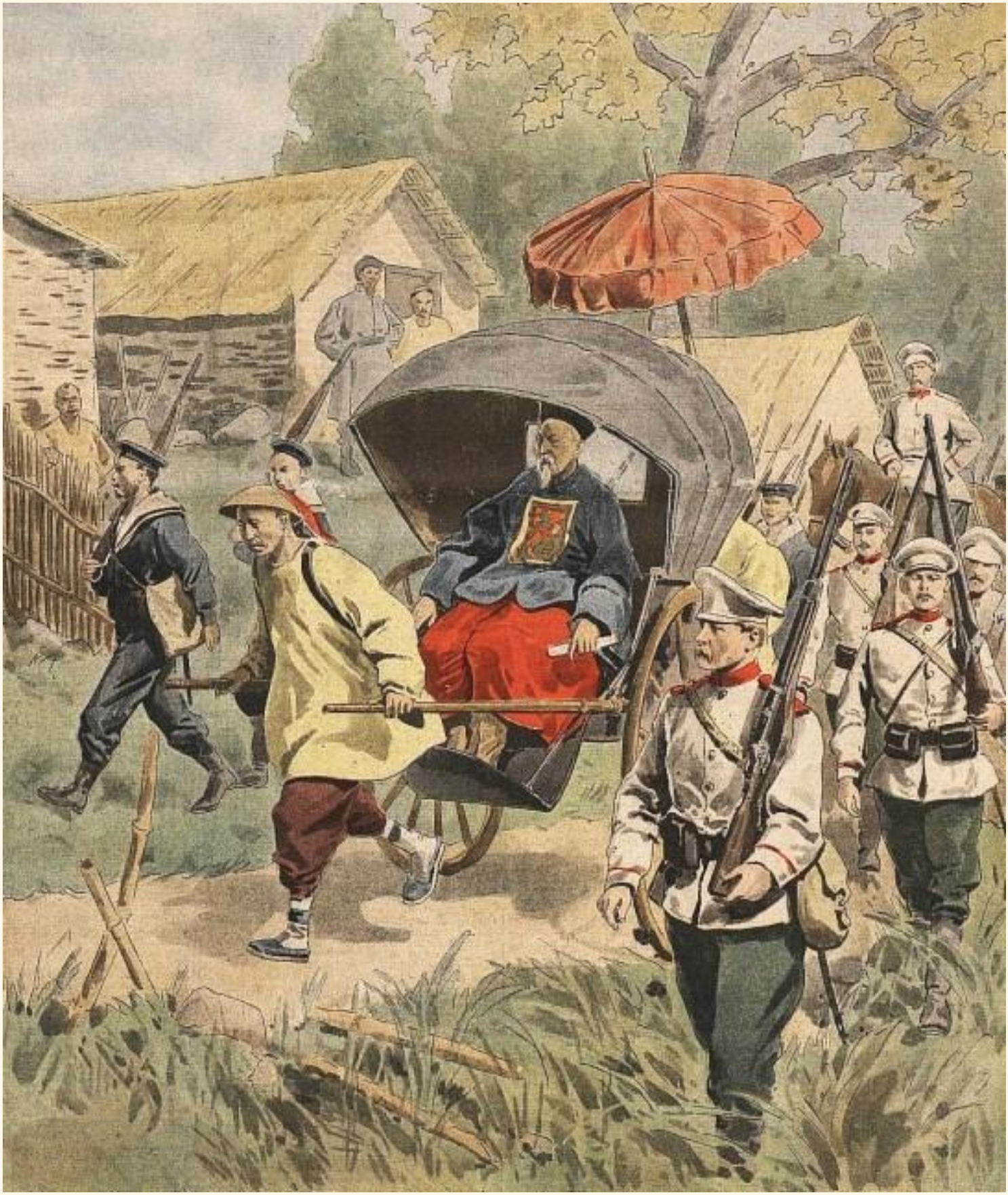
Il importe de voir la vérité telle qu'elle est et, — autant que l'honneur le permet, — de s'abstenir de rêves et de sentiments.

Il faut songer aussi que nous n'avons point d'intérêt, bien au contraire, à faire le jeu des Allemands, infiniment plus engagés que nous dans la question, et qu'il serait niais, allant au-delà de nos engagements, de faire des sacrifices exagérés pour le roi de Prusse.

Ce qu'il faut, c'est, suivant l'expression des Chinois eux-mêmes, sauver notre face et particulièrement se méfier du fameux Li-Hung-Chang, diplomate ultra-retors qui fit tant de dupes lors de son voyage en Europe et voudrait continuer son œuvre en Extrême-Orient.

C'est lui qui donnait aux représentants de l'Europe le conseil, non suivi heureusement, d'arrêter les débarquements de troupes sous prétexte que cela entraverait les négociations. Il se prétend aujourd'hui dûment qualifié pour traiter ; mais ses adversaires ont une juste méfiance.

Lorsque tout récemment il a éprouvé le besoin d'aller à Pékin pour traiter de



la paix, on lui a fourni, sous couleur de l'honorer, d'assurer sa sécurité, mais surtout pour le surveiller, une solide escorte de troupes russes et japonaises.

4 novembre 1900.

Quatorze têtes de Boxers aux murs de Tchio-Tchao

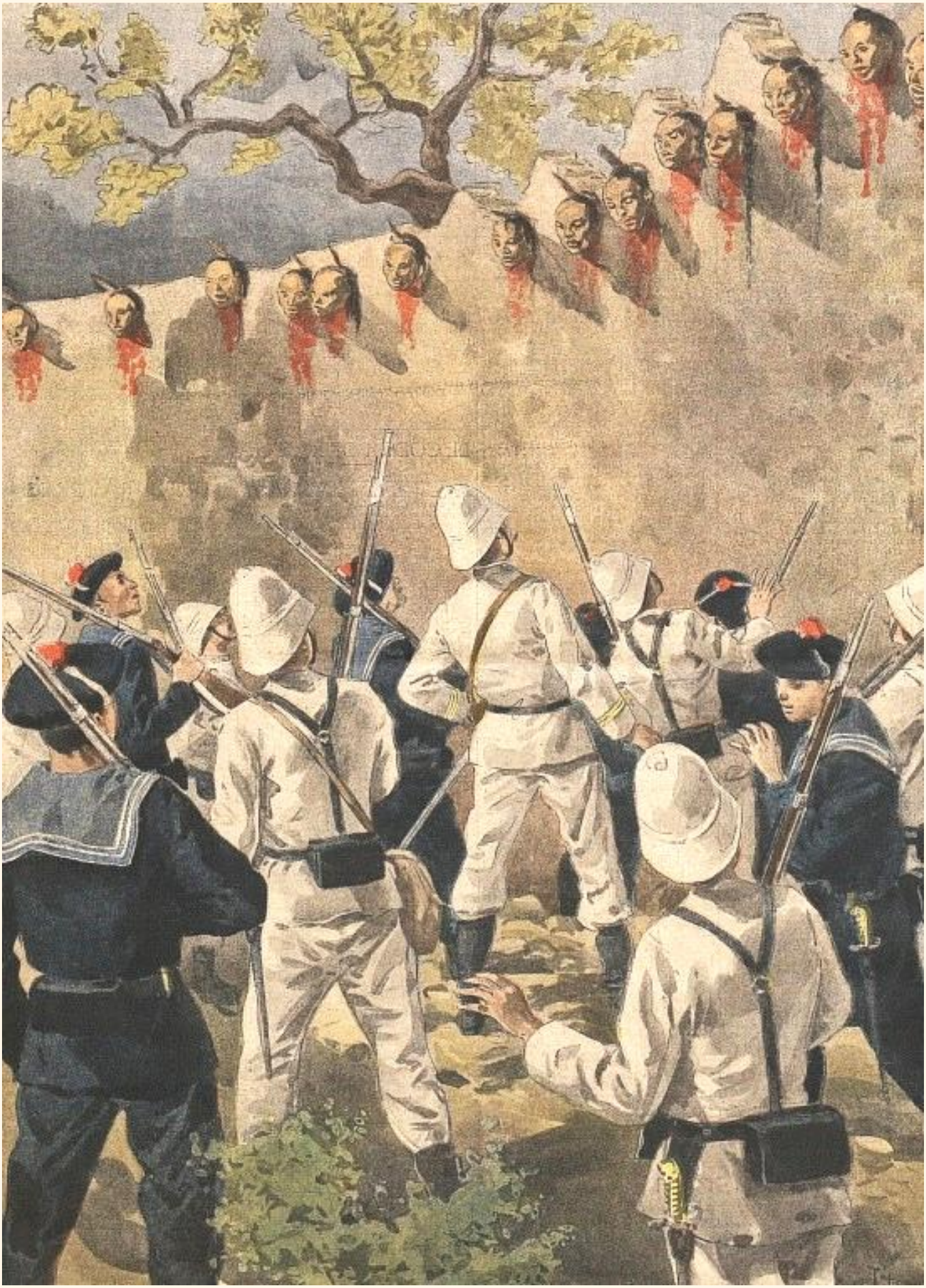
@

La diplomatie poursuit son œuvre en Chine et tout fait espérer dans un délai plus ou moins rapproché, une solution pacifique.

Mais comme en attendant il importe de prouver aux Chinois que, suivant le vieil axiome, quand on veut la paix, il faut pouvoir faire la guerre, tandis que leurs plénipotentiaires s'attardent en d'interminables préliminaires, des colonnes armées parcourent le pays, pourchassant de leur mieux les Boxers.

Il arrive que les troupes alliées soient bien reçues par les Chinois, qui ne voudraient point se créer de méchantes affaires.

On leur prodigue des avances d'une nature parfois un peu brutale ; c'est ainsi que dernièrement une colonne expéditionnaire s'étant approchée de Tchio-Tchao, trouva accrochées aux murailles quatorze têtes de Boxers ; pareil fait se reproduisit à Pékin. C'est ainsi que les Célestes témoignent leur sympathie aux Européens.



11 novembre 1900.

Européens délivrés par le détachement français à Pao-Ting-Fou

@

Les troupes alliées font des pointes en Chine à la recherche des Européens séquestrés par les Chinois.

Tous y mettent autant d'ardeur que de zèle, mais, par une singulière fortune, ce sont presque toujours les Français qui arrivent les premiers, de sorte que les autres trouvent la besogne faite. Ils en conviennent d'ailleurs avec un naïf étonnement ; c'est ainsi que des missionnaires français et anglais, des ingénieurs français, belges et italiens et en général tous les Européens enfermés à Pao-Ting-Fou viennent, après de longues souffrances, d'être délivrés par le détachement français commandé par le colonel Trude.

Leur joie fut très grande, leur reconnaissance le sera également, et ils n'oublieront pas ce joyeux petit clairon de France qui marche vite et en avant, et dont la voix sonna pour eux la fin des tortures.

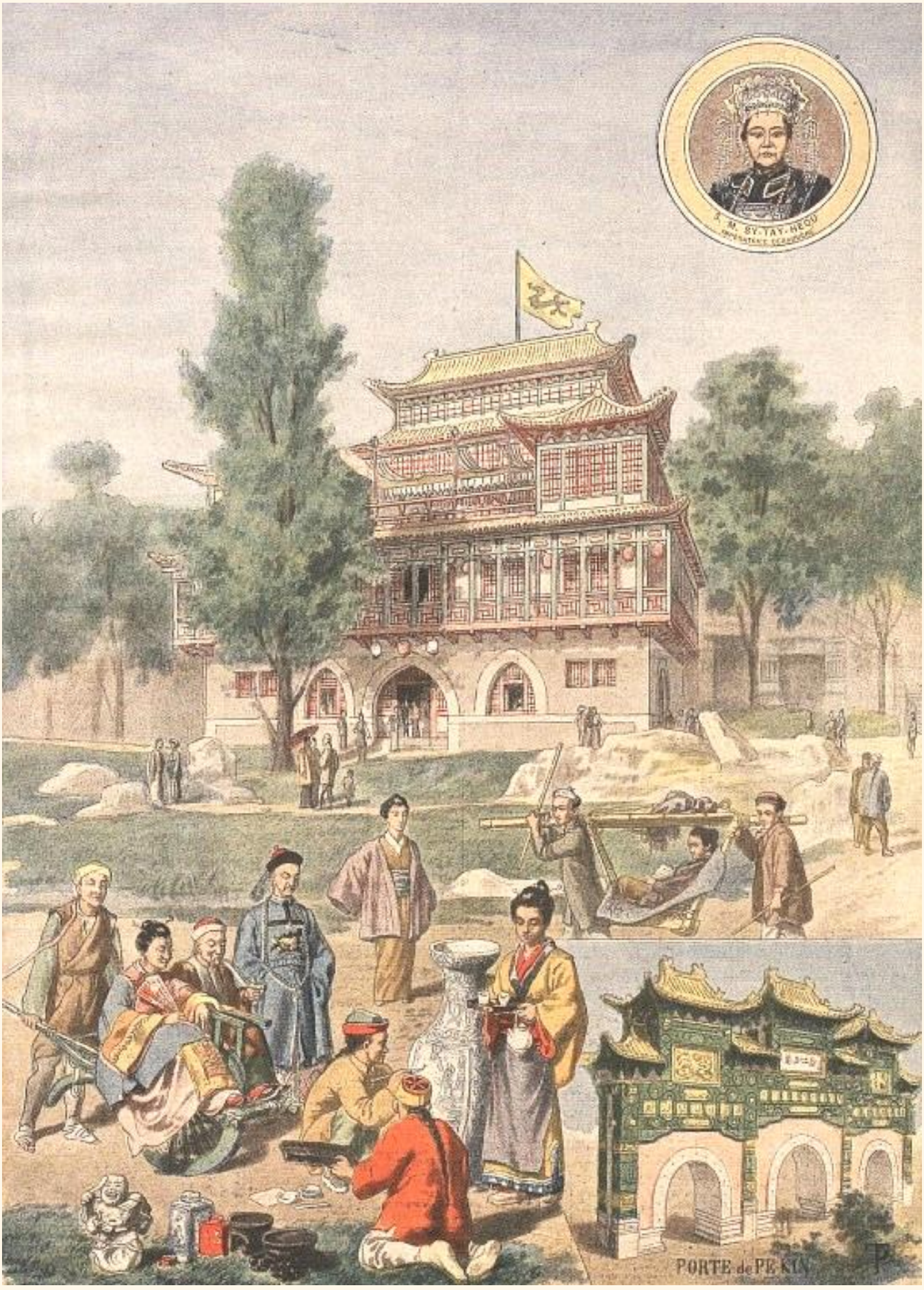
25 novembre 1900.

Exposition de 1900. Pavillon de la Chine

@

Parmi les pittoresques édifices élevés au Trocadéro pour abriter les expositions exotiques, celui de la Chine n'était pas le moins intéressant. Tous les produits de l'Empire du Milieu y étaient réunis, depuis le thé jusqu'à l'opium.

Quant au bâtiment lui-même, ce n'était rien moins que l'exacte reproduction de l'un des six pavillons placés en ligne de file et dont l'ensemble constitue ce palais impérial de Pékin autour duquel se sont récemment déroulées tant de scènes de carnage et d'horreur.


S. M. SY-TAY-HEOU
PORTE de PE KIN

13 janvier 1901.

Une victoire française

@

Le général Bailloud, qui fut pendant longtemps l'aimable chef de la maison militaire du président de la République, avait à cœur sans doute de prouver qu'il n'était pas un officier de cour, mais bien un brave et bon commandant de troupes.

Il en a trouvé l'occasion, et plutôt deux fois qu'une, à Pao-Ting-Fou d'abord et ensuite à Sie-Tchouang.

Précédant, à la tête d'une colonne volante, les armées alliées, ces dernières avaient à peine quitté leurs cantonnements, que le général français avait, par deux fois, culbuté les Boxers et les réguliers très supérieurs en nombre.

Avec une audace qui démoralisa les Chinois, il s'empara de Pao-Ting-Fou, d'un millier d'ennemis et détruisit dans toute la région environnante les villages et habitations d'une population qui s'était montrée très violemment hostile.

Les jeunes troupes qu'il commandait ont montré une énergie et une valeur très remarquable.

20 janvier 1901.

Exécution à Pao-Ting-Fou

@

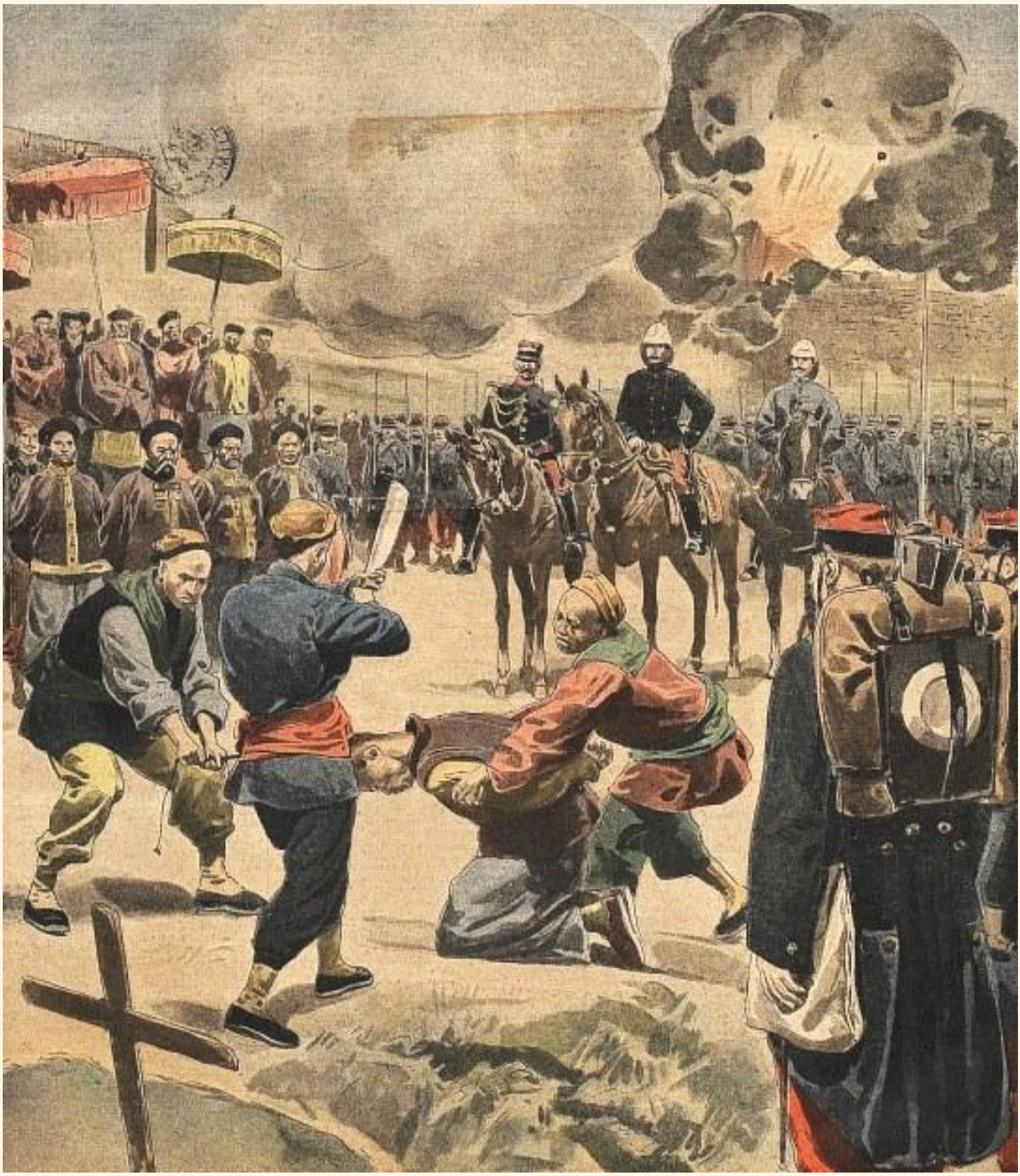
Nous avons raconté récemment la brillante expédition de nos troupes à Pao-Ting-Fou.

La ville prise, le général Bailloud a procédé à une exécution nécessaire.

En dépit des Anglais qui voulaient le déposséder quoique arrivés longtemps après nos hommes, il a fait appréhender trois des personnages les plus importants, les a jugés, et comme ils étaient convaincus de massacre, les a condamnés et fait décapiter.

Au moment de leur supplice, il faisait sauter et incendier les murailles de la ville.

L'exemple profitera. Les Chinois de la région sont frappés de terreur. Les suppliciés sont, en effet, de si gros personnages que l'on a eu toutes les peines du monde à trouver un bourreau qui consentît à les exécuter. On dut employer la ruse et la force.



17 février 1901.

Retour de Chine des blessés français

@

Les ordres du jour de nos généraux, aussi bien que le témoignage des étrangers, nous ont appris l'héroïsme des soldats qui ont représenté la France en Chine.

Plusieurs ont été blessés ; d'autres, terrassés par la maladie, ont dû revenir.

Ils viennent d'arriver à Marseille sur le vapeur *Notre-Dame-de-Salut*, affrété par la Croix-Rouge française.

Treize blessés, parmi lesquels le zouave Moynier, rendu aveugle par une explosion de fougasse ; un clairon d'infanterie de marine amputé d'un bras, que l'impératrice du Japon a fait remplacer par un bras de bois remarquablement articulé, etc., etc.

Une superbe réception leur a été faite ; la musique du 141e les attendait avec le commandant en chef du 15e corps, général Metzinger, accompagné de son état-major, l'amiral Besson et son aide-de-camp, la marquise de Coriolis. conduisant la délégation des Dames de la Croix-Rouge.

Mais l'ovation populaire a commencé lorsque les rapatriés sont descendus à terre.

Tandis que la musique jouait la *Marseillaise*, la foule saluait de cris enthousiastes tous ces braves qui recevaient ainsi du peuple de France l'hommage dû à leur courage et à leur dévouement à la Patrie.

7 avril 1901.

En Chine. L'incident russo-anglais

@

Un incident assez grave, né de l'esprit envahisseur des Anglais, a failli amener des conséquences très dangereuses pour la paix du monde.

Une compagnie anglaise concessionnaire d'une ligne de chemin de fer de Tien-Tsin à Pékin, avec le sans-gêne impudent de sa nation, voulut établir une voie de garage sur un territoire régulièrement cédé aux Russes et ne craignit point, paraît-il, de faire enlever des bornes de délimitation, ainsi que le drapeau russe.

Ces procédés, qui peuvent réussir avec des nations faibles ou intimidées, ne furent point du goût de nos alliés.

Ils s'installèrent fortement sur leur territoire, chassèrent les ouvriers chinois des Anglais, et, bien que très inférieurs en nombre, se préparèrent à une énergique résistance.

Le sang allait couler, mais les Anglais comprirent à temps le danger d'un conflit.

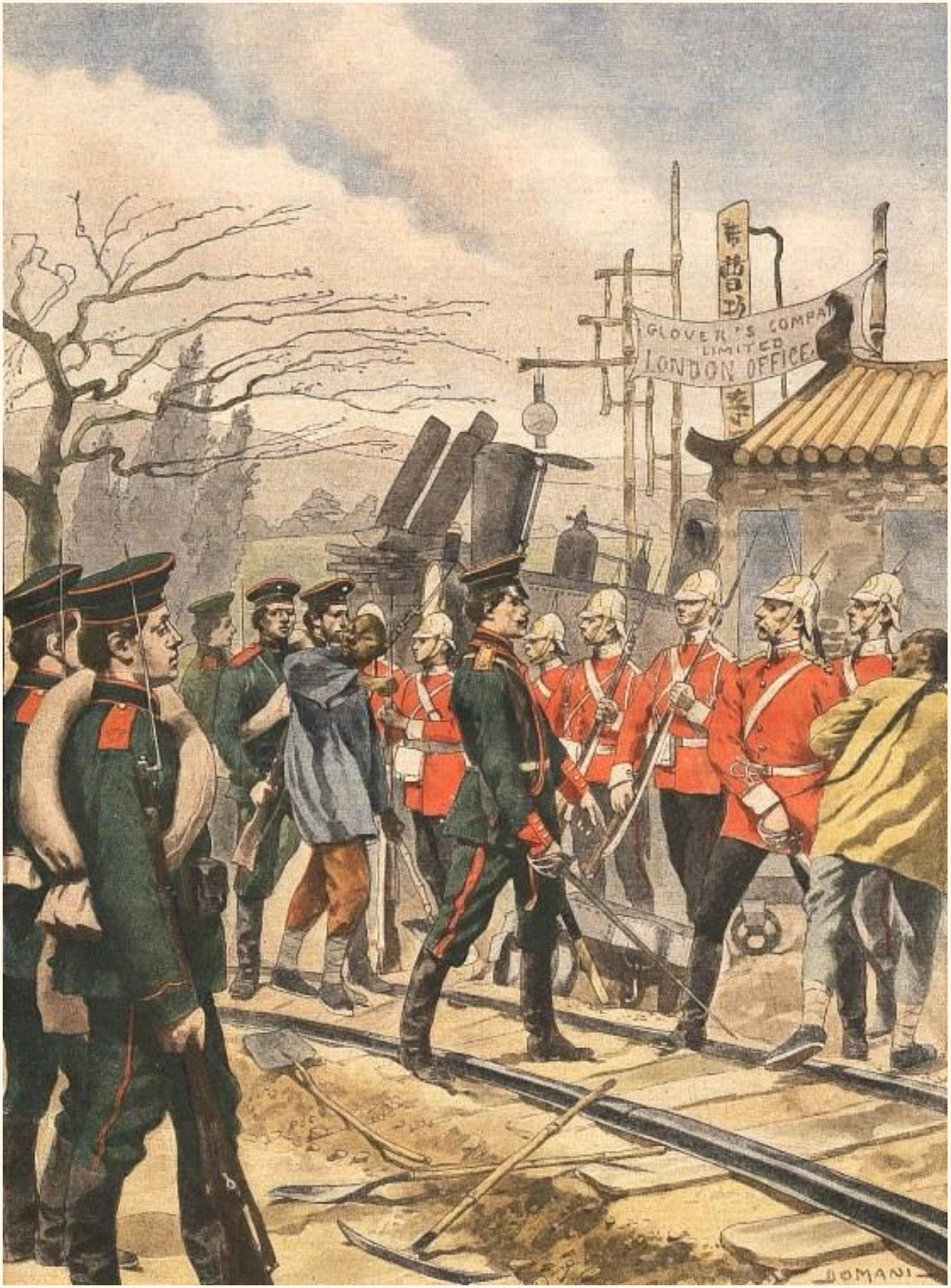
Ils ont, disent-ils eux-mêmes, un bras lié par la guerre du Transvaal, et ne se sentant point en état de lutter contre un peuple vaillant, fort et armé de son droit, ils déclarèrent que le différend était décidément trop mince pour que l'on courût la chance d'une brouille sérieuse que leur intérêt ne leur conseillait pas.

Ils s'en rapporteraient donc à la diplomatie qui jugerait entre les parties.

Tel fut aussi l'avis du généralissime des troupes européennes, le comte de Waldersee, qui trouva, lui aussi, plus prudent de ne pas intervenir directement.

Quoi qu'il en advienne par la suite, les Russes ont replanté leur drapeau et sont restés sur leurs positions tandis que los Anglais se sont retirés.

Nous ne dirons pas, comme l'a fait un journal avec un peu d'exagération, que ce soit la revanche de Fachoda, on n'a de revanches que celles que l'on obtient soi-même, mais enfin cet incident n'empêche nullement d'y penser.


GLOVER'S COMPA
LIMITED
LONDON OFFICE
DOMANI

5 mai 1901.

Incendie du palais de l'impératrice.
Le colonel Marchand dirigeant les secours

@

Un incendie violent a détruit à Pékin presque la totalité du palais de l'impératrice et notamment la partie habitée par le maréchal de Waldersee, qui n'a pu s'échapper qu'en se faisant descendre par une fenêtre.

Le général de Schwarzhoff et trois autres officiers allemands ont été carbonisés.

Le reste du personnel a été sauvé, il faut le dire bien haut, grâce à l'énergique intervention du colonel Marchand.

Avec une bravoure et une intelligence remarquables, à la tête de soldats français et japonais, il a organisé les secours, s'exposant sans cesse, animant ses compagnons et les entraînant par son exemple.

Notre admirable compatriote a trouvé une occasion de montrer une fois de plus ce qu'il vaut, il ne l'a pas laissé échapper.

Il a prouvé qu'un homme comme lui, quelles que soient les circonstances, est toujours lui-même ; on ne lui prodigue point, loin de là, les prétextes à exploits, il les découvre tout seul.

Sa haute vaillance a été chaleureusement reconnue par les journaux étrangers qui sont remplis de ses éloges.

L'incendie ne paraît pas avoir été allumé par malveillance, on croit qu'il a été provoqué par le mauvais état d'un poêle installé dans l'office des officiers supérieurs.

L'empereur d'Allemagne a été péniblement affecté de la mort des victimes, et particulièrement de celle du général de Schwarzhoff qui aurait péri, dit-on, pour avoir voulu sauver son chien.

23 juin 1901.

Retour de Chine. Arrivée des rapatriés à Toulon

@

Comme les troupes étrangères ne peuvent indéfiniment rester en Chine, comme les gouvernements alliés se rendent parfaitement compte de l'inutilité de leurs efforts contre un peuple innombrable et sournois qui n'attend que le départ des soldats pour recommencer à vivre et à tuer à sa guise, on s'est décidé à faire cesser petit à petit l'occupation.

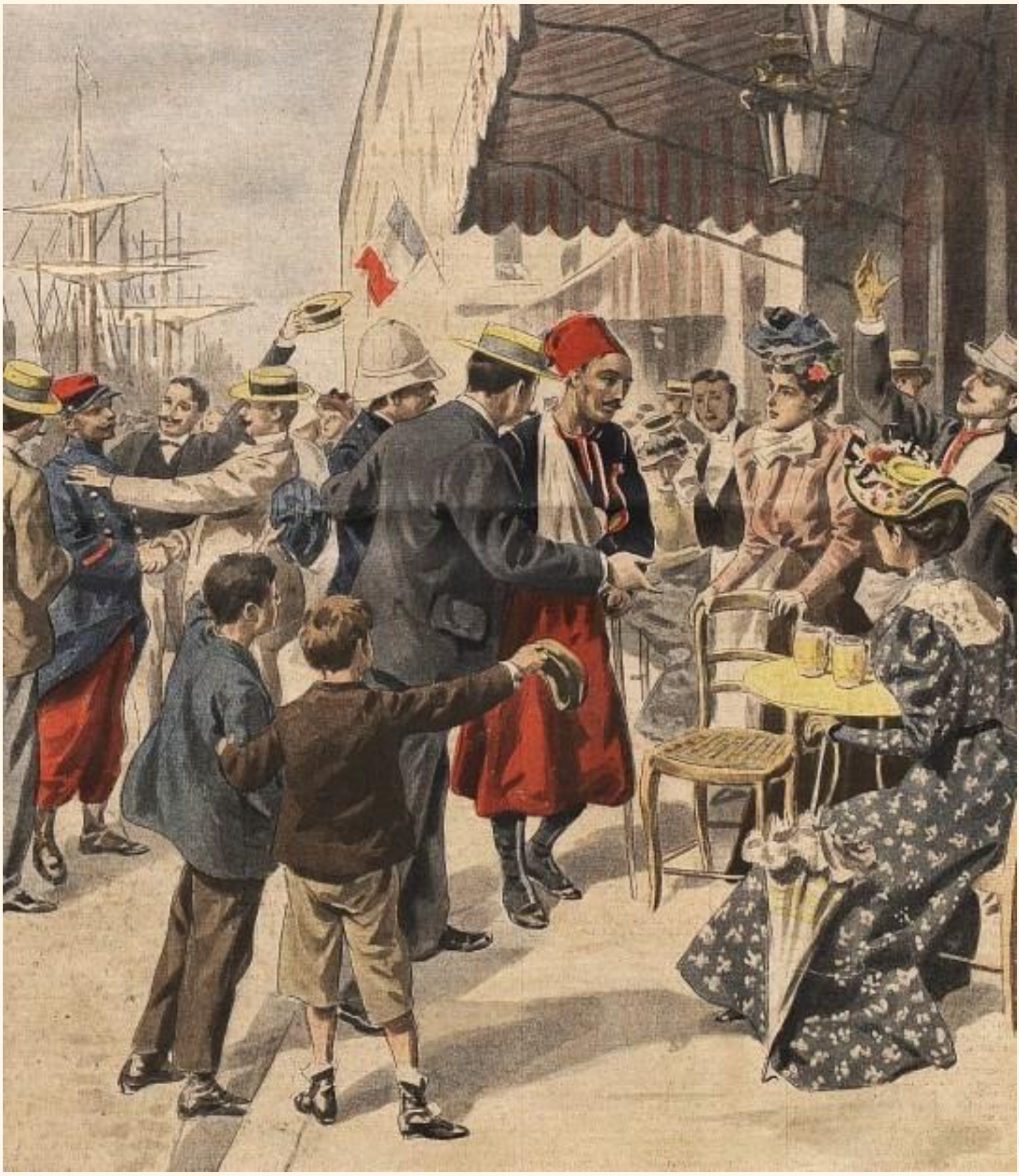
Le maréchal allemand de Waldersee, généralissime, est parti l'un des premiers, et l'on colporte à ce sujet une nouvelle qui doit, nous remplissant d'un immense orgueil patriotique, nous faire oublier nos mécomptes passés.

Il paraît que petit-être — oh ! ce n'est pas sûr — il paraît que lorsque le corps expéditionnaire, réduit à sa plus simple expression, se composera d'un bataillon et de trois ou quatre patrouilles, on fera à un générai français l'honneur de l'en nommer généralissime.

Si vous n'êtes point satisfaits après cela, si vous ne reconnaissez point que tout vient à point à qui sait attendre, que nous sommes un peuple grand, redoutable, gouverné par des gens qui tiennent haut et ferme notre drapeau, c'est vraiment que vous êtes difficiles.

Quoi qu'il en soit, les passagers de la *Nive*, nos soldats, fantassins, zouaves, artilleurs, retour de Chine, ont fait un excellent voyage ; ils ont débarqué à Toulon, heureux de revoir la terre de France après avoir fait vaillamment leur devoir pour la Patrie, et les Toulonnais leur ont fait l'accueil le plus cordial.

On se disputait le plaisir de régaler ces braves et de leur faire raconter les histoires de là-bas ; on a tellement bu à la santé des malades et blessés, immédiatement transportés à l'hôpital de Saint-Mandrier, qu'ils ont dû son trouver immédiatement soulagés.



14 juillet 1901.

Les zouaves rapatriés quittant Tien-Tsin

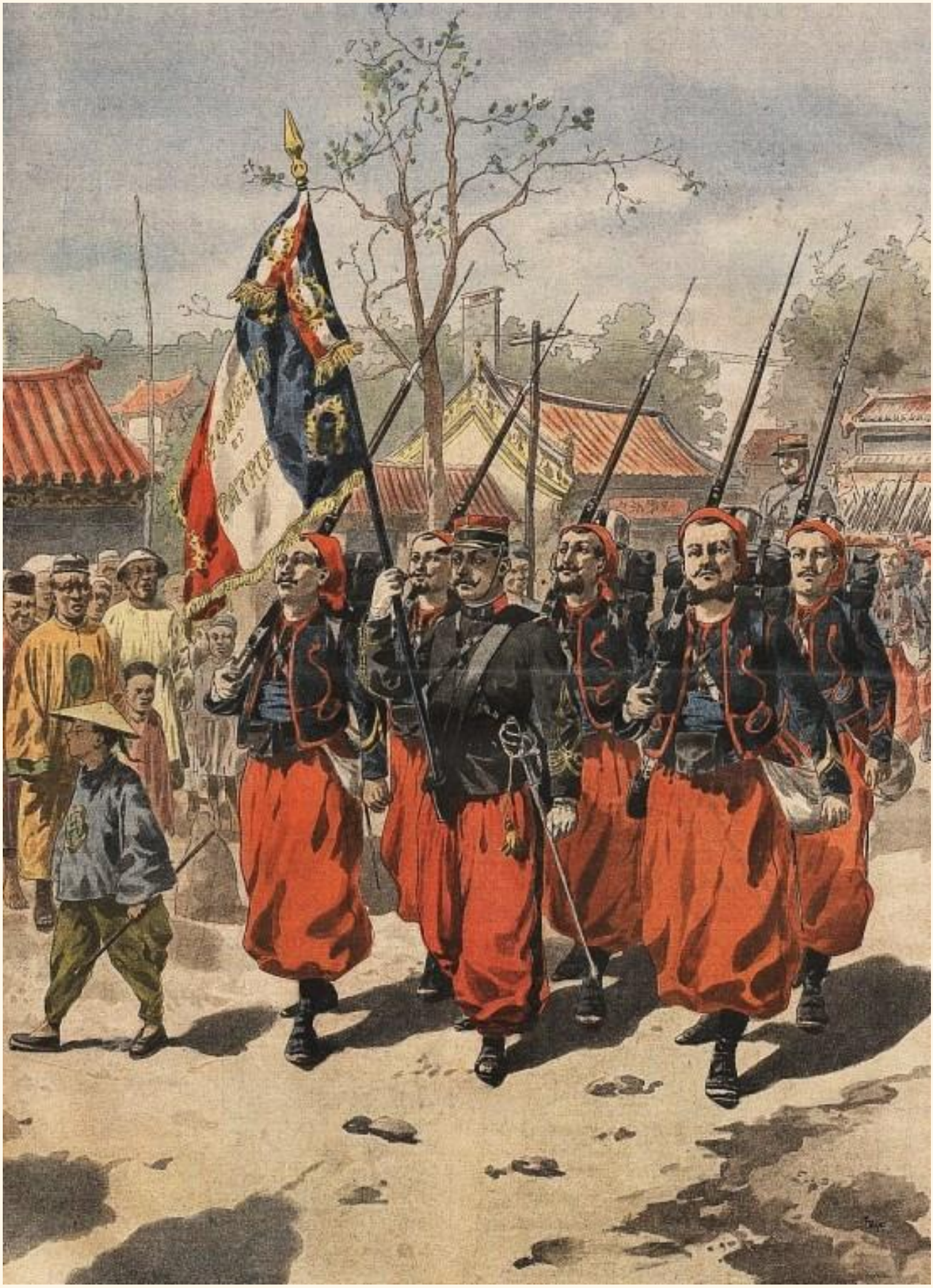
@

Peu à peu les troupes françaises envoyées en Chine sont rapatriées.

C'est ainsi que, le 22 juin, 852 hommes du 4e bataillon de zouaves, sous la conduite du commandant Ernst et de leurs officiers et sous-officiers, ont quitté Tien-Tsin et se sont embarqués sur le *Vinh-Long*.

Avant leur départ ils ont défilé dans la ville et leur superbe allure martiale a vivement frappé les Chinois venus en masse pour les voir.

Maintenant ils sont sur la mer, plus bien loin de la patrie où les attend l'accueil cordial et chaleureux qui a été fait déjà à leurs camarades arrivés avant eux.



13 octobre 1901.

Arrivée du général Voyron à Marseille

@

Le brillant commandant en chef de l'expédition française en Chine vient de rentrer sur l'*Océanien* qui ramenait à sa famille en deuil le corps d'un autre bon Français mort en servant son pays, le prince Henri d'Orléans.

Le général victorieux a été reçu à Marseille au milieu du plus vif enthousiasme, les hommages officiels ne lui ont pas manqué ; ils auraient pu être encore plus importants si le président de la République ne s'était vu empêché de tenir la promesse qu'il lui avait faite de venir l'attendre à son retour.

Mais ce qui a le plus ému le général Voyron, c'est l'épisode que notre dessinateur reproduit à la première page du *Supplément*.

Sa femme et ses enfants avaient dû se plier aux exigences du cérémonial ; ils n'étaient point sur le *Bleschamp*$_y$ qui porta au-devant de lui l'amiral Bienaimé chargé des félicitations du gouvernement. Impatiemment, ils attendaient sur le quai le moment où il leur serait permis de se jeter dans les bras de l'époux, du père chéri dont pendant de si longs mois, anxieusement, ils avaient espéré le retour.

Enfin ils furent réunis, ce fut une minute délicieuse pendant laquelle le général oublia la gloire pour ne se souvenir que du bonheur ; on comprendra qu'à cette scène si belle et si attendrissante nous ayons consacré la place d'honneur.

17 novembre 1901.

Les drapeaux de Madagascar et de Chine aux Invalides

@

Ce fut une noble fête, où retentirent les cris enthousiastes de : « Vive l'armée ! », que celle de la remise des drapeaux de Madagascar et de Chine au Musée de l'Armée, qui les conservera parmi les antiques souvenirs de nos gloires.

Il était onze heures du matin. Tous les régiments en garnison à Paris avaient envoyé un détachement avec le drapeau dans la cour des Invalides, où attendait, avec les représentants du gouvernement, le général Faure-Biguet, gouverneur de Paris.

Quand apparurent le drapeau du régiment colonial de Madagascar, ceux du 2e régiment de zouaves et du 40e d'infanterie du corps expéditionnaire de Chine, toutes les têtes se découvrirent et d'immenses acclamations sortirent de la poitrine des cinq mille spectateurs qui assistaient à cette admirable cérémonie.

Le gouverneur de Paris reçut les drapeaux qui furent ensuite confiés aux invalides chargés de les remettre au Musée de l'Armée, où ils reposeront pour toujours.

Droits et fiers les vieux braves ont défilé avec leur glorieux fardeau, si émus que des larmes scintillaient dans leurs yeux.

Mais avant que la porte du Musée se fût refermée, on vit le général Voyron, commandant de l'expédition de Chine, s'approcher des drapeaux et très simplement en embrasser les franges.

Ce geste d'adieu produisit un effet considérable.

6 avril 1902.

La France et la Russie. — Pas si vite ! Nous sommes là !

@

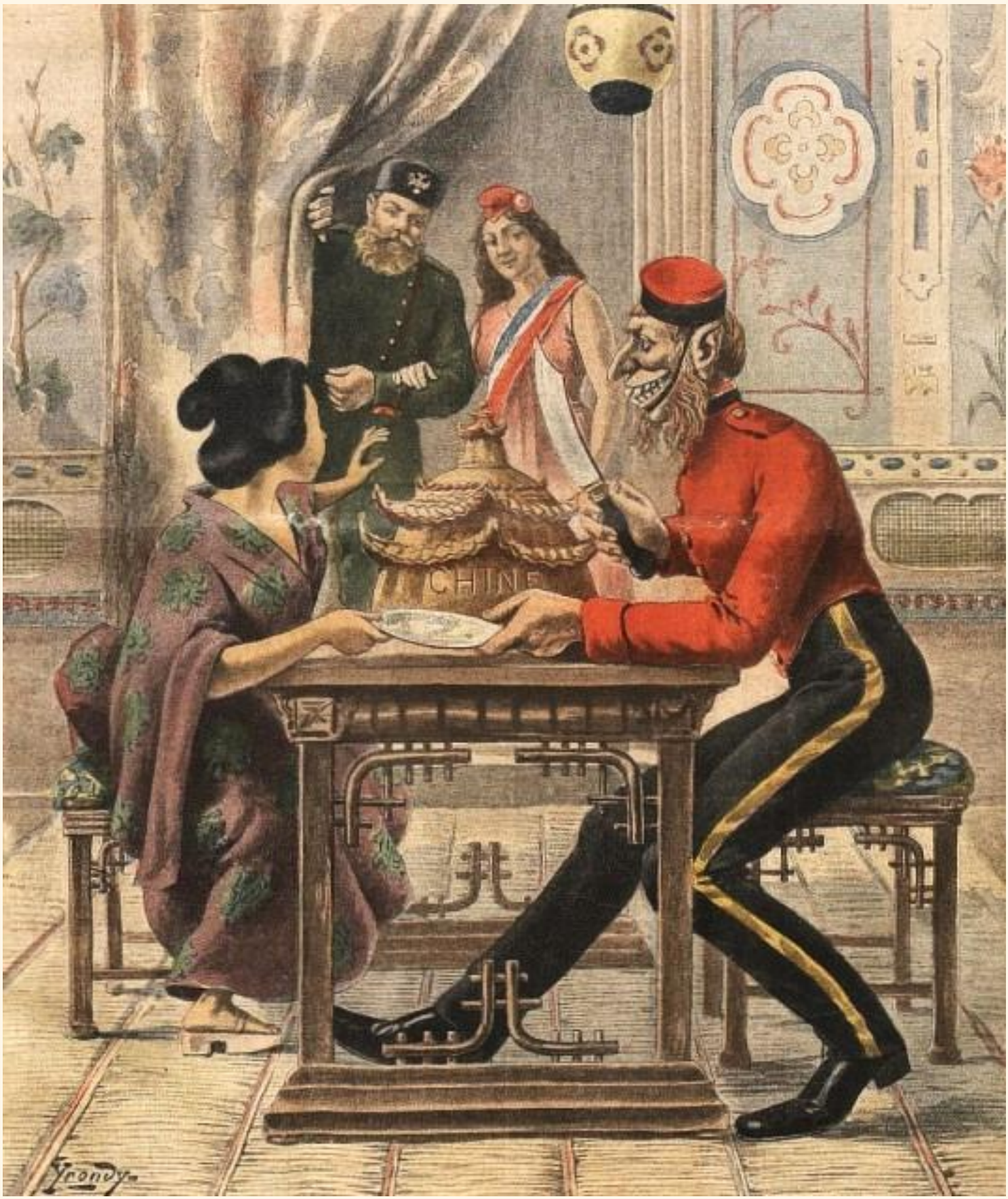
Depuis longtemps le Japon songe à dominer exclusivement la Chine.

Lorsque, doué des remarquables ressources d'intelligence et d'activité dont il dispose, il aurait la direction absolue des millions d'hommes qui peuplent le Céleste Empire, alors réellement le péril jaune existerait.

Trahissant une fois de plus la cause européenne, l'Angleterre a formé alliance avec le Japon, elle a cru se montrer très habile ; les esprits avisés estiment qu'elle a été « roulée » par les malins petits Japonais.

Ils ont tout intérêt à une alliance européenne, ne fût-ce que pour en obtenir l'argent qui leur manque. Quant aux Anglais, s'ils ont pu espérer, grâce à leurs nouveaux alliés, obtenir une grosse part du gâteau chinois, ils doivent être revenus de leur erreur, depuis qu'ils ont lu la déclaration franco-russe qui peut se traduire par ces mots :

— Pas si vite ! Nous sommes là !


CHINE
Yrondy

14 février 1904.

La conquête du Thibet

Entrevue d'officiers anglais avec les Thibétains

@

Deux influences adverses se disputent en ce moment le Thibet : l'influence russe au Nord, l'influence anglaise au Sud.

Cet immense territoire, qui représente plus du double de la France mais qui ne compte guère que deux millions et demi d'habitants, est encore mal connu et est demeuré fermé à la civilisation européenne. Pourtant, il y a une douzaine d'années, les Anglais avaient obtenu du dalaï-lama, qui est à la fois le chef temporel et spirituel du pays, l'autorisation de faire pénétrer leurs marchandises de l'Inde dans les vallées thibétaines tributaires du Brahmapoutre. Mais, depuis, les Thibétains se sont ravisés et ont fermé leurs portes aux trafiquants anglais.

De là un commencement de conflit, et un prétexte tout trouvé, et attendu, pour l'insatiable Albion de s'emparer, avec sa mauvaise foi habituelle, de ces vastes territoires et d'établir son influence sur toutes les innombrables peuplades de religion bouddhique, lesquelles obéissent aux ordres venus de Lhassa, la ville sainte du Thibet.

Une expédition anglaise, comprenant 200 hommes, armée de quelques canons et commandée par le colonel Younghusband, a donc envahi le sol thibétain et s'est retranchée à Khambajong.

Le Grand lama, de son côté, a armé ses montagnards, et fait savoir qu'il n'ouvrirait aucune négociation avec l'Angleterre tant que celle-ci n'aurait pas évacué le territoire qu'elle occupe indûment.

Qu'adviendra-t-il de cet ultimatum ?

Pour le moment, les officiers anglais, sous prétexte de négocier avec les Thibétains, s'efforcent de gagner du temps. Les routes à travers les montagnes sont impraticables en hiver. Mais, le printemps venu, le colonel Macdonald amènera des renforts, prendra la direction de l'expédition et pénétrera dans la vallée du Tchembi, « la clef du Thibet ». Et le tour sera joué.

On peut déjà prévoir l'époque prochaine où le léopard britannique aura posé sa griffe sur cette terre vierge...

Reste à savoir, toutefois, si l'ours moscovite, qui veille là-haut, au Nord, mais

qui, heureusement pour les Anglais, est très occupé par le conflit avec le Japon, le laissera faire ?

6 mars 1904.

Nouveaux massacres en Chine

L'impératrice douairière présente à l'empereur les têtes des mandarins accusés d'avoir favorisé les intérêts russes

@

Le bruit avait couru ces jours derniers de la mort de l'impératrice douairière de Chine, Sy-Tay-Héou. La nouvelle était fausse. Cette cruelle femme vient de prouver qu'elle est encore bien vivante en faisant procéder à de nouveaux massacres de ses sujets.

En 1900, lors du soulèvement de la Chine contre les Européens (soulèvement dont elle fut l'instigatrice), nous avons donné le portrait et rappelé la vie de cette virago couronnée.

S. M. Sy-Tay-Héou a aujourd'hui soixante-dix ans : son énergie morale et physique ne l'a point abandonnée. Elle est toujours la véritable souveraine du pays, et c'est elle qui ordonne, tandis que son neveu, le malheureux empereur Kouang-Su, qu'elle terrorise et tient sous son étroite dépendance, ne règne sur la Chine que de nom.

L'approche de la mort n'a point amené la pitié dans cette âme farouche. L'impératrice demeure l'irréconciliable ennemie de ceux que les Chinois appellent « les diables d'Occident ». On se rappelle que le maréchal Sou a payé de la prison, de la ruine et de l'exil sa loyauté à l'égard de la France. Aujourd'hui, l'impératrice s'en prend aux Russes.

L'horreur qu'elle a voué aux Européens, et aux Russes en particulier, s'étend à tous ceux qui ont favorisé leurs intérêts dans l'empire chinois. Ces jours derniers encore, S. M. Sy-Tay-Héou a ordonné la mort d'un certain nombre de hauts fonctionnaires mandchous accusés de s'être montrés trop conciliants, trop favorables aux intérêts et à l'influence russes.

> « Devant son impérial neveu épouvanté, disent les journaux d'Extrême-Orient, l'impératrice a fait apporter au bout de piques les têtes des mandarins exécutés, et, longuement, elle a repu ses yeux de cet horrible spectacle. »

31 juillet 1904.

Sanglante querelle entre soldats français et japonais

@

À la suite de la dernière intervention des puissances en Chine, des contingents militaires appartenant aux diverses armées qui prirent part au châtiment des Boxers furent laissés dans le pays, afin de veiller à la garde des légations et au maintien de l'ordre.

C'est entre deux de ces postes, l'un français, l'autre japonais, qu'éclata récemment la querelle dont notre gravure de première page reproduit les sanglantes péripéties.

À Chang-Haï-Kouan, au nord du golfe de Petchili, à l'endroit même où vient aboutir la Grande muraille de Chine, est casernée, dans un fort dénommé fort de l'Amiral-Pottier, une compagnie d'infanterie coloniale qui fait partie du corps du général Lefebvre.

Non loin de là se trouve également cantonné un poste de soldats japonais.

Les événements qui, depuis bientôt six mois, se déroulent en Mandchourie et en Corée n'ont pas manqué d'exacerber l'arrogance des petits Nippons et de les rendre insupportables à leurs voisins.

Déjà, entre eux et les Français, des aliénations particulières s'étaient produites, vite réprimées par les officiers.

Cette fois, à la suite de trop abondantes libations, une rixe a éclaté qui n'a pas tardé à dégénérer en une véritable bataille. De part et d'autre, on a mis la baïonnette au clair et, quand la police et la garde ont pu séparer les combattants, dix morts (sept Japonais et trois Français) et dix-sept blessés (douze Japonais et cinq Français) jonchaient le sol.

Les officiers français et japonais ont pris des mesures sévères pour empêcher dorénavant le retour de pareils conflits.

21 août 1904.

Dans l'Afrique du Sud
Travailleurs chinois s'engageant dans les mines

@

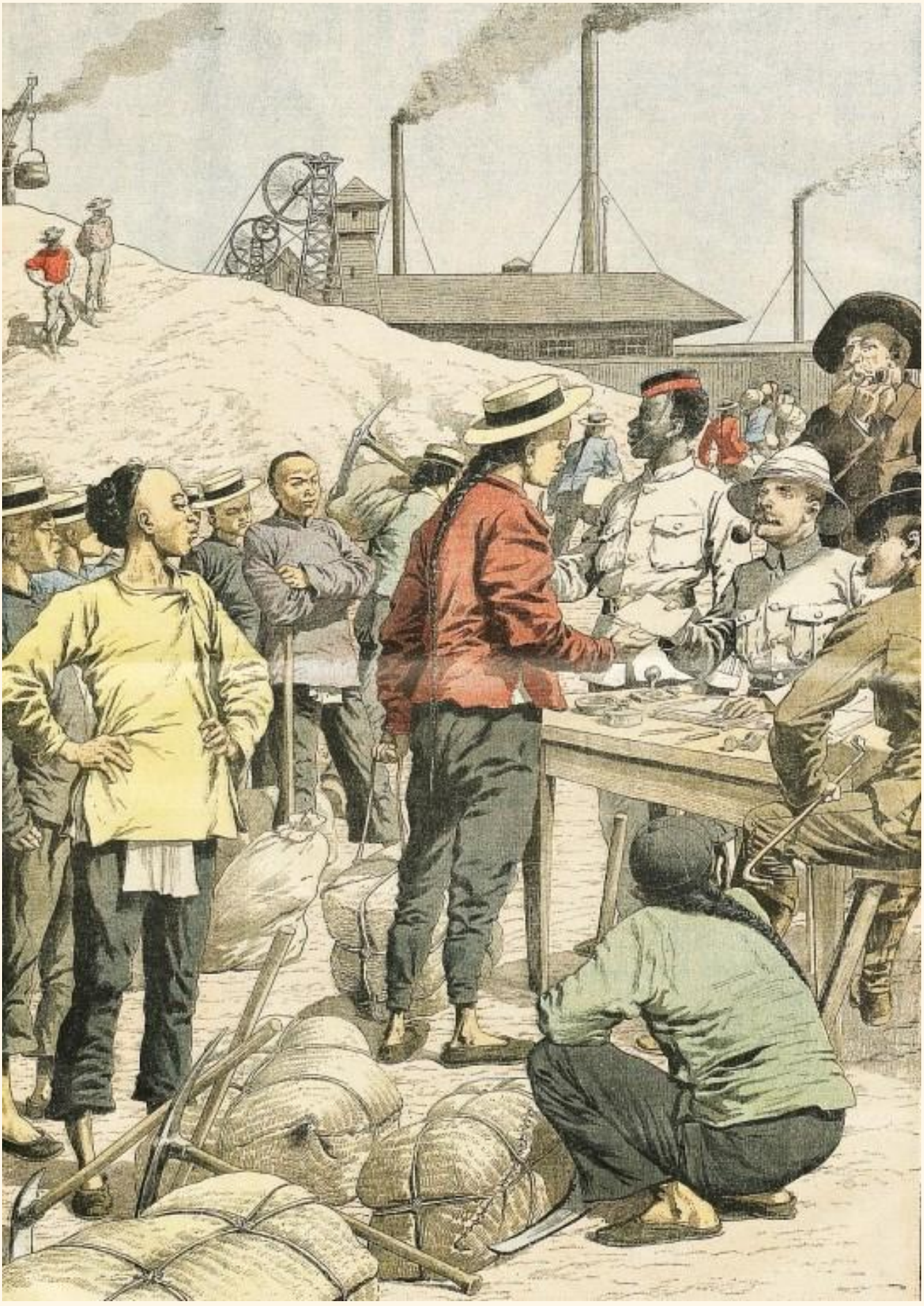
La Chine, si prolifique et si peuplée, offre, pour les grands travaux qui se font en Afrique et en Amérique, d'énormes réserves d'ouvriers. Le Chinois, d'ailleurs, s'expatrie assez facilement, mais à une condition cependant, c'est que, s'il meurt en pays étranger, son corps sera ramené en Chine.

Les fils du Ciel tiennent à cela d'une façon formelle, et tous ceux qui ont voulu les employer se sont heurtés tout d'abord à cette condition *sine qua non.*

Aussi en Amérique, et particulièrement sur la côte du Pacifique, où les Chinois sont très nombreux, des compagnies de bateaux ont-elles pour mission spéciale de ramener leurs cadavres en Chine. Sans la certitude de retourner morts dans leur patrie, les Chinois préféreraient y végéter plutôt que de gagner leur vie à l'étranger.

Le Chinois, au demeurant, est, pour les grands travaux industriels, un excellent ouvrier. Sobre, peu exigeant quant au salaire, il est infiniment plus honnête et plus travailleur que le nègre sud-africain. Aussi les propriétaires des mines du Transvaal le préfèrent-ils à celui-ci.

Ainsi que le montre notre gravure, de nombreux Chinois s'engagent en ce moment dans les mines d'or du Sud de l'Afrique. Mais vous pouvez être assuré qu'ils n'apposent leur paraphe au bas des engagements qui leur sont présentés qu'après s'être rendu compte que la clause principale n'a pas été oubliée et que, s'ils meurent à la tâche, leur corps ira dormir le dernier sommeil au sein de la terre des ancêtres.



16 octobre 1904.

L'armée chinoise aux frontières de Mandchourie. Le maréchal Ma et ses troupes

@

Les troupes du maréchal Ma, actuellement réunies sur la frontière Nord du Petchili, ne sont pas sans causer quelques appréhensions à tous ceux qui redoutent de voir la Chine entrer dans le conflit russo-japonais.

Elle ont on réalité pour mission d'empêcher l'invasion du territoire de la Chine propre par l'un ou l'autre des belligérants, et leur rôle ne doit être que celui d'une gendarmerie gardant la frontière. Mais on sait combien en Chine le pouvoir du gouvernement est précaire, et quelle faible influence il a sur l'armée, composée en général de gens sans aveu, soldats tant qu'on les paie, bandits de grands chemins le jour où on les licencie.

Que pourrait le gouvernement de Pékin, si, entraînées par les excitations des Japonais, les troupes chinoises du général Ma se jetaient dans le conflit ?

Ces troupes — une vingtaine de mille hommes environ — sont à peu près les meilleures que possède la Chine, ce qui ne veut pas dire qu'elles soient très remarquables.

Elles sont cependant éduquées et armées à l'européenne. Le vice-roi du Petchili, Yuan-Chi-Kaï, qui gouverne cette province d'une façon presque indépendante, a mis tous ses soins à se constituer une arme véritable. Il a, dans ce but, acheté des armes perfectionnées aux « Barbares d'Occident » et fait exercer ses soldats suivant nos méthodes.

Mais on sait quel mépris attache la Chine à tout ce qui est militaire. Et malgré les efforts du gouverneur du Petchili, le temps n'est pas encore venu où la Chine pourra constituer une force armée capable de se mesurer avec celle des puissances occidentales.

Malgré les progrès effectués par les soldats du maréchal Ma, il est probable qu'ils feraient assez triste figure s'il s'agissait pour eux d'arrêter une armée russe ou une armée japonaise marchant sur Pékin.

20 novembre 1904.

Au Thibet.
Le dalaï-lama de Lhassa fuit la domination anglaise

@

Les Anglais, gens actifs, sinon scrupuleux, savent diriger les actes de leur politique extérieure avec un esprit d'à propos qu'aucune considération sentimentale ne saurait affaiblir.

Leur « raid » au Thibet en est un nouvel exemple éloquent.

Seuls, les Russes eussent pu s'opposer au coup de main que, de longue date, les fils d'Albion projetaient sur l'immense région thibétaine, encore si peu connue, dont Lhassa est la capitale.

Or, les Russes se trouvant suffisamment occupés en Mandchourie, l'Angleterre, sans s'arrêter à de vains scrupules, a saisi l'occasion propice de se jeter sur ce pays.

Le colonel Younghusband, à la tête de contingents anglais, se mit en route vers Lhassa, à l'effet d'imposer la domination britannique au dalaï-lama, qui règne en cette cité des moines.

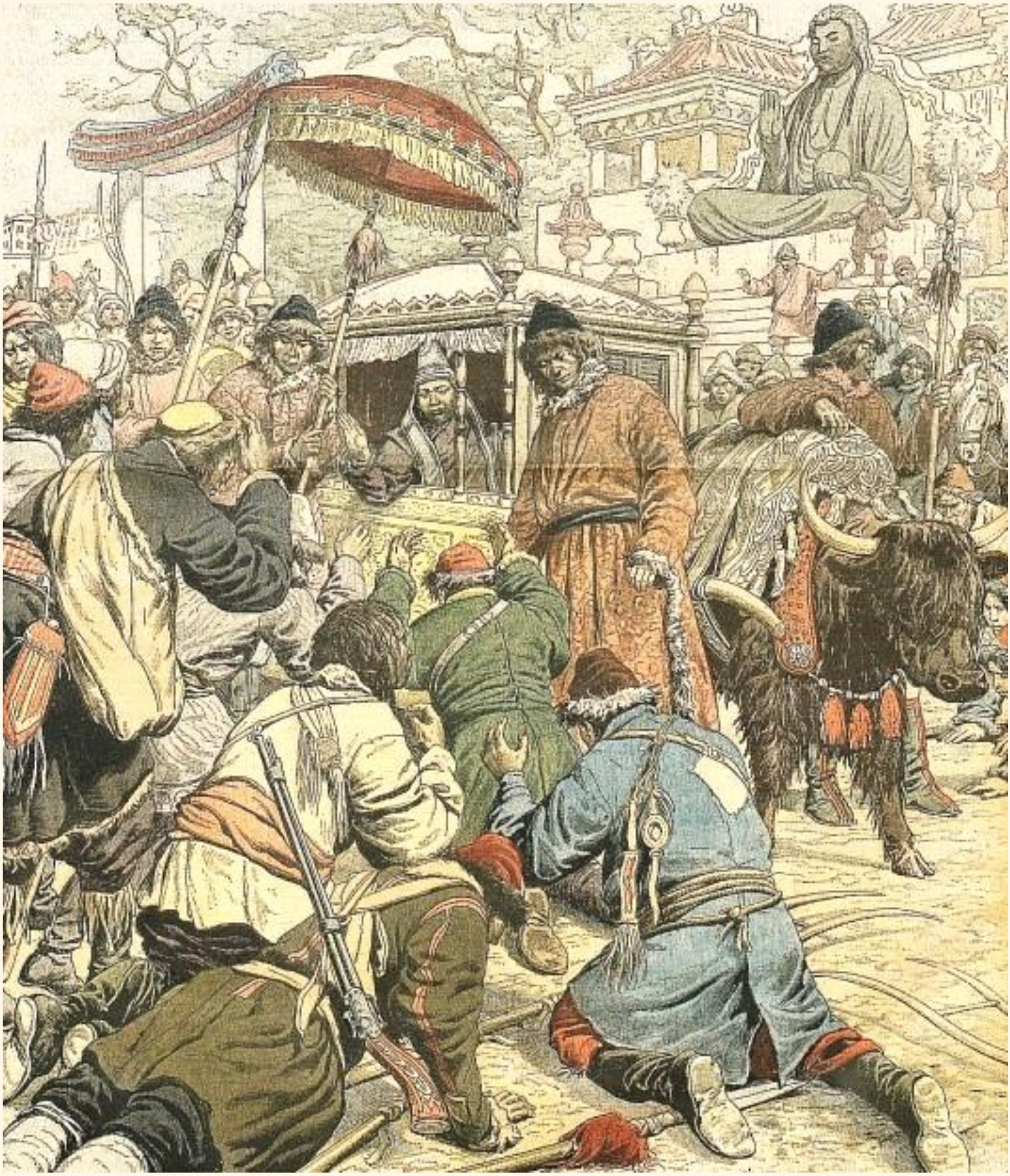
Le 25 juillet dernier, les Anglais franchissaient le Brahmapoutre ; Le 1er août, ils étaient en vue de Lhassa ; Le 3, l'expédition entrait dans la ville sainte.

Peu de coups de fusil avaient été tirés contre elle par les troupes thibétaines. Mais la tactique du dalaï-lama de Lhassa, Grand prêtre bouddhique, n'en était pas, cependant, plus favorable a l'influence anglaise.

Pendant toute la marche de l'expédition, il avait envoyé au colonel Younghusband message sur message pour l'adjurer de ne pas pénétrer dans la capitale.

Le colonel n'en ayant tenu aucun compte, le dalaï-lama se refusa formellement à entrer en négociations avec lui.

À l'approche des Anglais l'homme-Dieu quitta la ville sainte et se réfugia dans un monastère, à une vingtaine de milles de Lhassa.



Mais, se trouvant encore trop près des envahisseurs et ne voulant à aucun prix subir leurs exigences, il a pris la détermination de quitter le Thibet et de se réfugier en Mongolie.

C'est ainsi que notre gravure de première page le montre en route — en fuite pourrait-on dire — avec sa suite. Il se rend, près d'Ourga, au couvant de Ghendane, où il sera à l'abri des menées de l'ambitieuse Angleterre.

Cette fuite a bouleversé d'abord tous les projets des Anglais. Ce n'était pas tout d'avoir pris Lhassa : il fallait encore régulariser la situation. Or, le Grand lama ne voulait pas traiter, et les Anglais, s'ils tenaient à imposer leur influence, se refusaient à la conquête effective.

Cette fois encore, les scrupules, d'ailleurs, n'arrêtèrent pas longtemps les envahisseurs. Ils trouvèrent aisément un bonze ambitieux pour constituer un conseil de régence et signer un traité.

Reste à savoir comment le peuple thibétain, si attaché aux choses de sa religion, si respectueux de l'autorité de son grand pontife, accueillera les termes d'un traité conclu en dépit de sa volonté, d'un traité signé avec les envahisseurs impitoyables qui ont, de leur présence impure, déshonoré Lhassa, la cité défendue ?...

Quant à la diplomatie européenne, elle ne semble pas s'être autrement émue de cette violation flagrante des traités, de cette audacieuse atteinte à l'intégrité de l'empire chinois, dont, ne l'oublions pas, le Thibet est une des provinces principales. Un de nos parlementaires demandera-t-il compte à M. Delcassé de son silence et de son désintéressement dans cette importante affaire ? Est-il besoin de lui rappeler que la France, à son tour, est en droit d'exiger une compensation en Extrême-Orient ?

@

[c.a. On a choisi de laisser en dehors de ce recueil la guerre russo-japonaise de 1904-1905, même si son déroulement, maritime en 1905, mais terrestre, sur le territoire mandchou, en 1904, intéresse bien évidemment la Chine. Mais la Chine n'est en rien évoquée, par le supplément du *Petit Journal*, dans le conflit russo-japonais, sauf à la marge pour des précautions de frontière (cf. illustration du 16 octobre 1904).]

7 octobre 1906.

Le typhon de Hong-Kong.

Naufrage de sampans chinois sur la rivière de Canton

@

C'est un véritable désastre qui s'est abattu sur l'estuaire de la rivière de Canton et qui a ravagé l'île et le port de Hong-Kong.

Pendant deux heures, un typhon aussi épouvantable que celui qui avait déjà désolé les mêmes parages en 1874, passa sur Hong Kong, abattant les maisons, coulant les navires, détruisant la moitié de la flottille indigène du port.

Sur la rivière de Canton et dans la rade de Hong-Kong se trouvent des milliers de sampans chinois.

Dans ces légères embarcations vivent des familles qui n'ont pas d'autre domicile et passent ainsi sur l'eau toute leur existence.

Aucun dénombrement de cette multitude n'est naturellement possible, mais on estime que la population flottante, c'est le cas de le dire, qui circule ainsi sur la seule rivière de Canton, dépasse deux millions d'individus.

Parmi ces gens qui vivent de la pêche, de quelques transports de passagers et aussi, parfois, de pillage, le cyclone a fait des ravages dont on ne saurait apprécier l'importance exacte, maïs qui sont, à coup sûr, considérables. On croit qu'au moins cinq mille d'entre eux auraient péri.

21 octobre 1906.

À Shanghaï, capture du brigand Vahkader
qui terrorisait la région

@

Une dépêche de Shanghaï au *Petit Journal* annonçait qu'on s'était enfin emparé de Vahkader, le terrible gredin qui, depuis de nombreuses années, semait la terreur sur toute la région.

Les brigands chinois sont les plus redoutables brigands qui soient au monde. Ils n'ont aucun scrupule ; ils rançonnent, ils pillent, ils massacrent sans pitié. Rien ne les retient, rien ne les attendrit. Dans le bien comme dans le mal, les Chinois ne connaissent guère le juste milieu.

M. J. M. Innes, qui a été inspecteur des prisons des possessions britanniques de la presqu'île de Malacca, écrivait, l'autre jour, dans le *Wide World Magazine*, un article dont je détacherai ce passage caractéristique sur les malfaiteurs chinois qu'il a vus à l'œuvre :

> « Un Chinois qui travaille, dit-il, a la passion de son métier. Il s'y consacre tout entier, avec une ardeur et une ténacité qui ne se ralentissent jamais. Lorsque cet ouvrier modèle tourne mal, il apporte dans le crime le même zèle, la même persévérance, et les qualités nationales qui font de lui un élément de richesse lorsqu'il mène une existence laborieuse et régulière, le transforment, une fois qu'il est sorti de la bonne voie, en malfaiteur de l'espèce la plus dangereuse et la plus incorrigible.

Vahkader fut, peut-on dire, le plus étonnant, le plus extraordinaire de ces brigands. Ses méfaits, ses vols, ses attaques à main armée se comptent par centaines.

Le voilà pris. Qu'adviendra-t-il de lui ? Si les autorités européennes laissent faire, il subira, sans doute, le supplice du ling-chi, c'est-à-dire qu'il sera littéralement déchiqueté, car l'art suprême des bourreaux chinois chargé de cette besogne diabolique consiste à dépecer la victime sans pourtant la faire expirer.

C'est horrible !... Mais, que voulez-vous ? Les Célestes n'ont pas la moindre idée de nos sensibleries européennes, et j'imagine qu'il passera beaucoup d'eau sous le pont de Marbre de Pékin avant que la Chine supprime la peine de mort.

3 mars 1907.

La famine en Chine

@

La famine sévit cruellement, en ce moment, dans certaines parties de l'empire du Milieu. La neige a empêché les semailles ; les décès dus au froid et à la faim augmentent, et la population, les enfants surtout, sont en proie à de grandes souffrances.

Des mandarins ont été envoyés dans les régions désolées par la famine, avec mission de distribuer des secours. Certains d'entre eux ont eu à affronter d'effroyables colères de la part des populations minées par la faim.

Les comité de secours créés par les étrangers, pour venir en aide aux malheureuses victimes du fléau, s'accordent à déclarer que l'organisation indigène chargée de le combattre a manqué à sa mission. Le fonctionnarisme chinois est lent et compliqué.

Les autorités locales ont fait preuve d'un aveuglement sans excuse. Elles savaient que la dernière récolte avait été insuffisante ; néanmoins elles attendirent que la famine causât les plus grands ravages pour s'apercevoir, enfin, qu'il y avait des mesure à prendre. Le formalisme extrême-oriental demeure immuable, même lorsque des existences humaines sont en jeu.

12 juillet 1908.

À la frontière tonkino-chinoise.

Tirailleurs indigènes désarmant les « réformistes » chinois

@

Il se passe depuis quelque temps, en Indo-Chine, des événements d'une certaine gravité. Au dedans, ce sont des essais de révolte ou tout au moins de convulsions qui témoignent d'une fermentation générale.

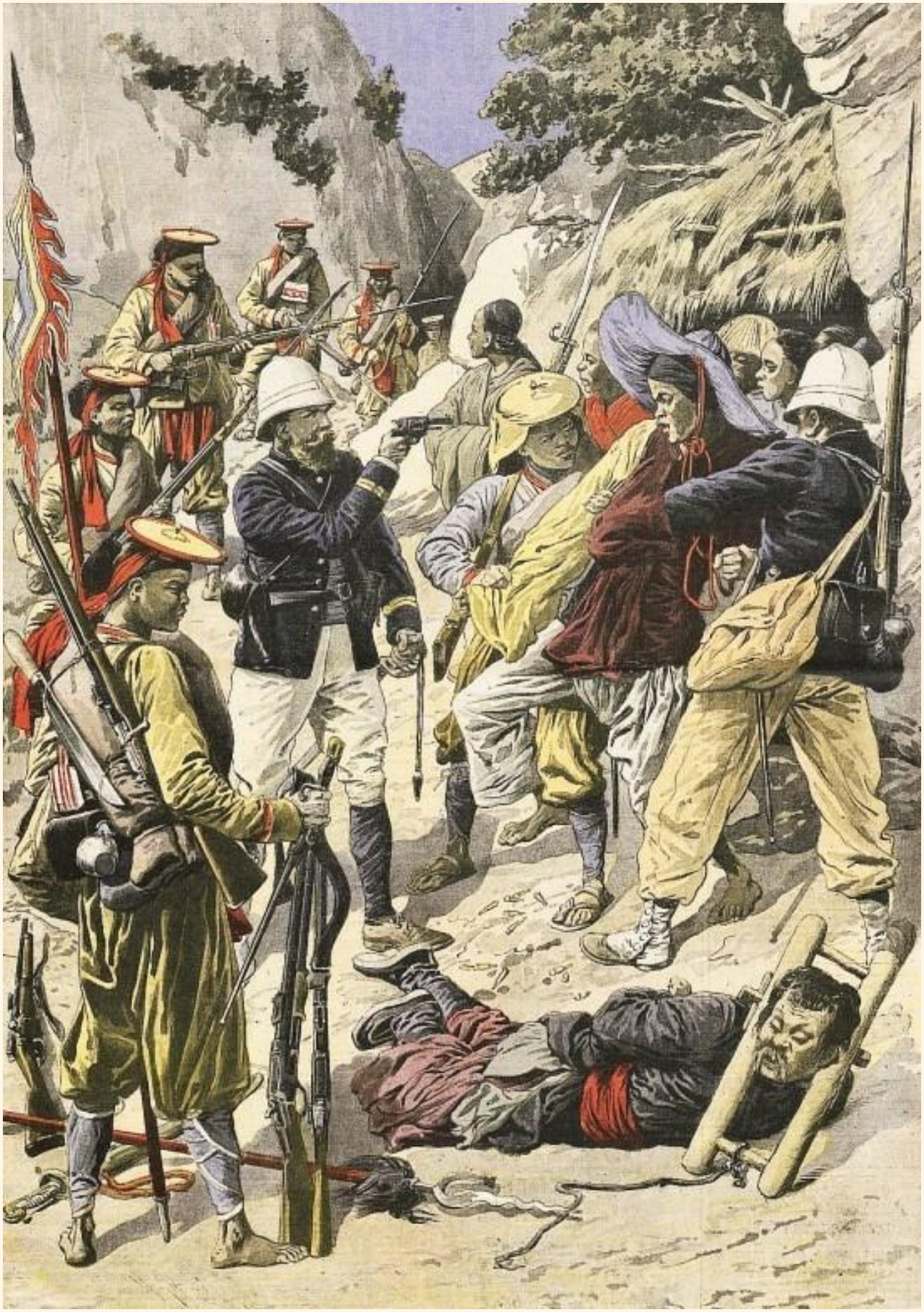
Sur les frontières, ce sont des incursions de bandes armées dont les méfaits rappellent ceux des Pavillons-Noirs, de sinistre mémoire. Ces bandes armées, composées de « réformistes », c'est-à-dire de révolutionnaires, ou, plus exactement, de bandits chinois, témoignent, par leur audace, de l'hostilité toujours latente qui règne, dans l'empire du Milieu, contre les conquérants du Tonkin.

Nous avons à protéger, au Tonkin, toute une frontière derrière laquelle s'agitent des bandes turbulentes et pillardes, rebelles même aux autorités chinoises, et masquant, sous divers prétexte de religion ou de nationalisme, une véritable existence de malandrins. Le Quang-Si, le Quang-Tung, le Yun-Nan en regorgent. On les nomme tantôt « boxers », tantôt « réformistes », tantôt pirates, tout simplement. Mais, sous ces dénominations diverses, on désigne des hordes qui opèrent partout de la même manière et sont toujours en marge des lois.

Jusqu'à ces derniers temps, nous arrivions à les contenir, grâce à un système de colonnes fréquentes qui purgeaient de leur présence le territoire tonkinois, et à la constitution d'une ligne de postes fortifiés qui gardaient la frontière. Il est vrai qu'alors il y avait dans notre colonie des effectifs suffisants. Ces effectifs ayant été supprimés sous prétexte de diminuer les dépenses, il a fallu supprimer un certain nombre de postes et confier la garde des autres à la milice indigène, laquelle ne présente pas, à beaucoup près, la même force de résistance que les troupes actives, et ne peut, en tout état de cause, inspirer qu'une confiance assez limitée.

On disait alors le Tonkin pacifié, et il l'était en effet, par cette raison que les pirates ne pouvaient plus y apporter le désordre. Mais, aussitôt qu'ils ont trouvé la porte entr'ouverte, ils s'y sont précipités à nouveau, et les voilà qui recommencent leurs opérations.

Récemment, un détachement français, comprenant 150 fusils, avait été envoyé dans la région située à l'est de Lao-Kay, à l'effet de procéder au désarmement de groupes révolutionnaires passés sur notre territoire.



Le désarmement d'un premier groupe de 78 fusils put être effectué pacifiquement, mais notre détachement fut attaqué par un groupe de réformistes comprenant environ 600 hommes qui ouvrit le feu au petit jour.

Nous avons perdu 2 lieutenants et 2 sergents. Des renforts furent envoyés immédiatement. Les révolutionnaires purent être en partie désarmés, en partie rejetés hors des frontières. Plus de 50 d'entre eux furent tués.

Mais il ressort de ce fait, que les bandits chinois sont toujours prêts à nous envahir, et qu'une surveillance constante est nécessaire si l'on veut mettre nos frontières à l'abri de leurs sanglantes incursions.

@

11 octobre 1908.

Supplices chinois à Kharbin

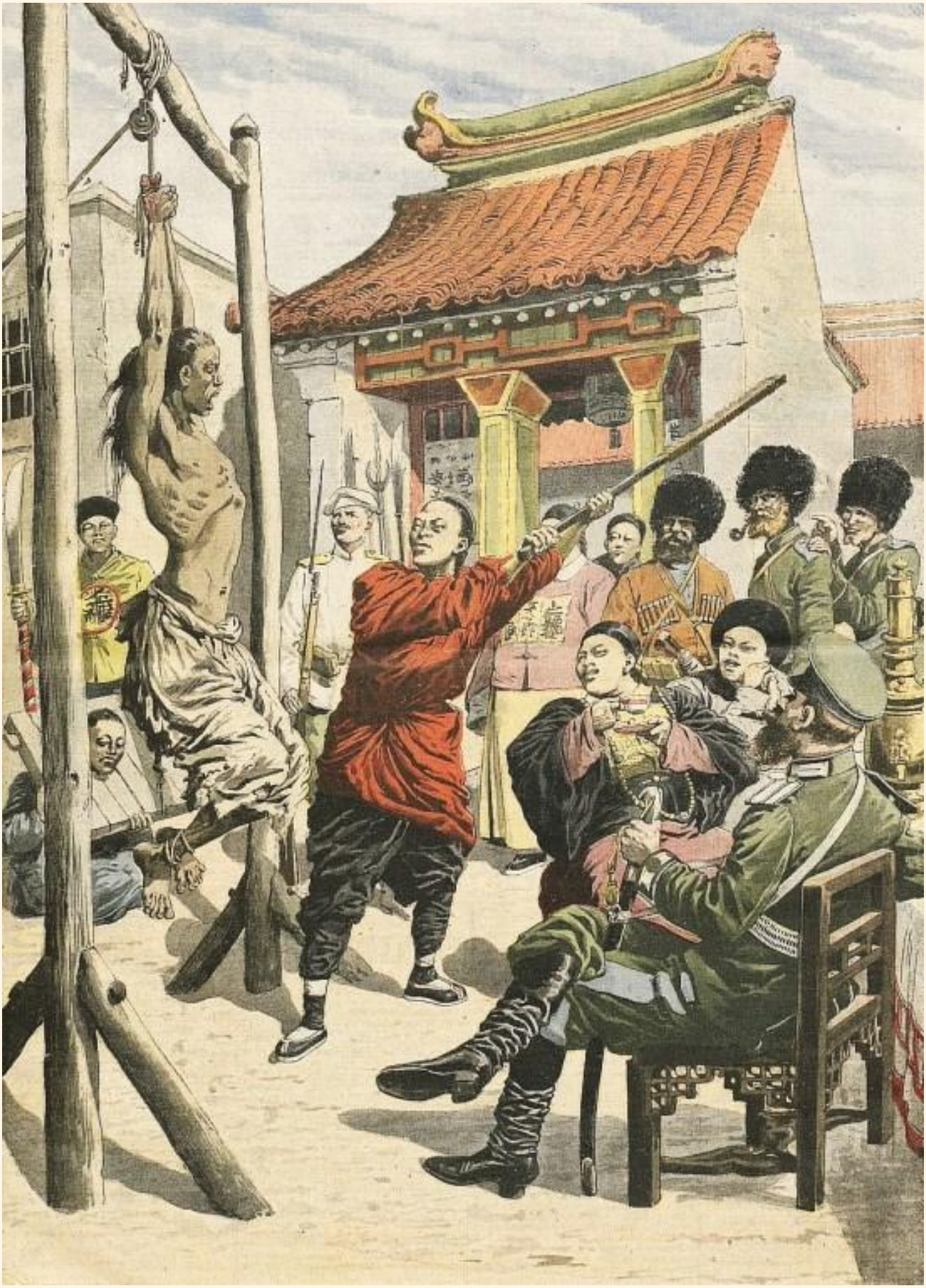
@

On porte, en Chine, de graves accusations contre le tribunal russo-chinois de Kharbin, qui applique fréquemment d'odieuses tortures à ceux qu'il condamne.

Des Chinois ont été suspendus par les pouces et battus à coups de barres de fer. On rapporte le cas d'un Chinois qui, pour avoir volé du poisson, fut battu sur l'ordre du juge et expira après trois heures d'une épouvantable agonie.

On proteste, en outre, parce que les juges et les officiers assistent souvent à ces tortures, en prenant leur thé et en plaisantant cyniquement sur ces spectacles barbares.

L'influence européenne ne devrait-elle pas plutôt, partout où elle prédomine en Chine, s'attacher à combattre ces mœurs abominables et abolir ces ignobles tortures ?



29 novembre 1908.

La mort des souverains chinois

Les corps de l'impératrice Tseu-Si et de l'empereur Kouang-Siu exposés dans le pavillon de la Longévité impériale.

@

La Chine a perdu simultanément son souverain nominal, l'empereur Kouang-Siu, et sa souveraine effective, l'impératrice Tseu-Si, tante de l'empereur. L'empereur avait trente-six ans ; l'impératrice en avait soixante-quatorze.

Le premier se borna à occuper le trône ; mais c'est, en réalité, la seconde qui régna sans partage sur l'empire du Milieu.

L'impératrice Tseu-Si était fille d'un général tartare. À l'âge de huit ans, elle fut présentée, au palais impérial de Pékin, à l'impératrice douairière de l'époque qui, séduite par sa beauté et son charme, la proposa comme concubine à l'empereur Hsien-Foung, qui l'accepta.

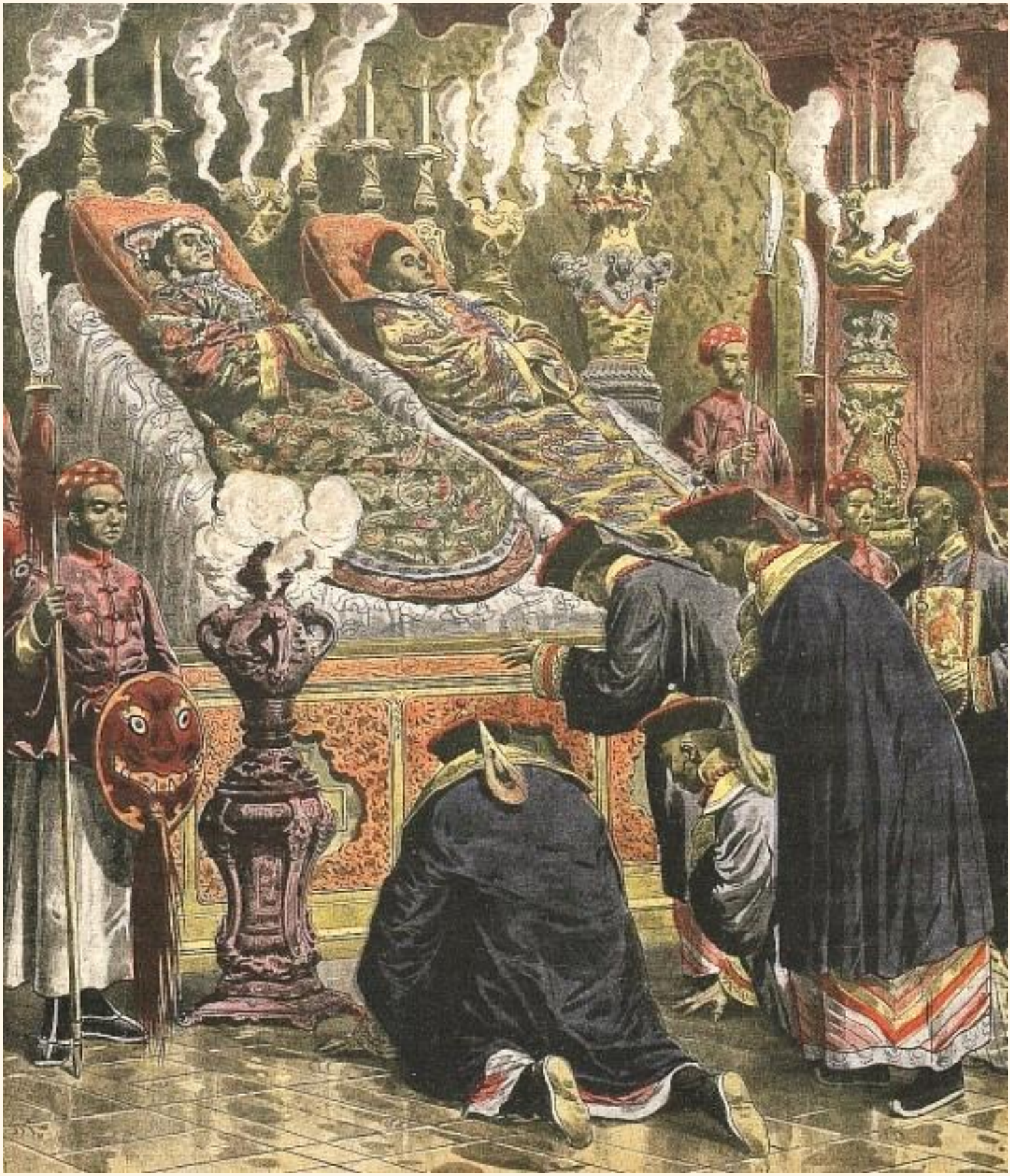
De simple concubine de l'empereur Hsien-Foung, cette femme, d'une rare énergie et d'une ambition indomptable, s'était peu à peu élevée au rang d'impératrice. Elle devint « impératrice de l'Ouest », ainsi nommée en raison de la position géographique de son palais dans l'enceinte de la ville impériale et par opposition à l'impératrice de l'Est, qui occupe l'autre palais.

Elle avait donné un fils à Hsien-Foung, qui régna à la mort de ce dernier.

Lorsque ce fils, l'empereur Tsaï-Tchouen, mourut, à dix-neuf ans, en 1875, son successeur fut Kouang-Siu. Il avait trois ans. L'impératrice Tseu-Si fut déclarée régente et s'empara réellement du pouvoir qu'elle exerçait déjà de manière occulte depuis de nombreuses années. C'est elle qui désormais dirigea les affaires de l'empire, même lorsque Kouang-Siu fut parvenu à l'âge d'homme. Dans différentes circonstances, elle fit preuve d'une profonde habileté politique. Elle sut conserver le pouvoir, en dépit des événements souvent contraires, notamment lorsqu'elle dut céder le Tonkin à la France, puis à la suite de la guerre malheureuse avec le Japon, enfin lors de la révolte des Boxers en 1900, lorsque l'Europe entière dut intervenir.

Les restes des deux souverains ont été transportés dans la partie du palais appelée pavillon de la Longévité impériale. Ceux de l'empereur y reposeront pendant la période du deuil public, qui est de cent jours.

Pendant cette période, la vie sociale est interrompue. Plus de mariages ni



de fêtes ; les étoffes éclatantes sont défendues. Chacun doit se laisser pousser les cheveux. En conséquence, les barbiers, dont la profession est frappée d'interdit, deviennent temporairement les pensionnaires de l'État.

29 août 1909.

La nouvelle armée chinoise

@

Il se produit depuis quelque temps en Chine un éveil de l'esprit militaire dont les conséquence peuvent être de plus dangereuses pour l'avenir des établissements européens en Extrême-Orient.

Les Chinois ont définitivement secoué leurs vieilles traditions antimilitaristes. La Chine est en train de devenir une puissance guerrière.

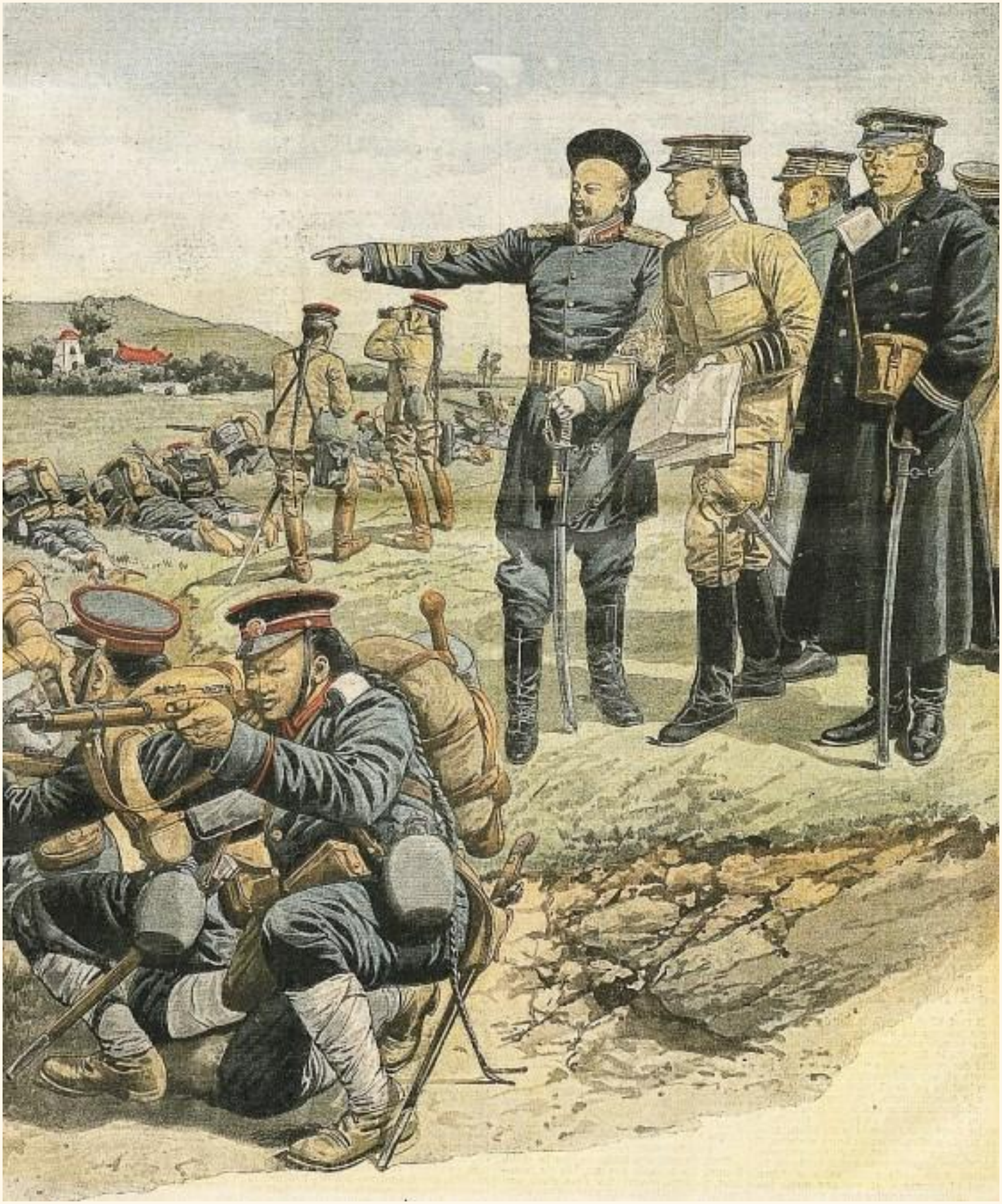
À la suite de la guerre de 1895 avec le Japon et de la campagne des armées européennes sur Pékin, le gouvernement chinois conçut le projet de créer une armée véritable, pourvue de tos les perfectionnements militaires empruntés à l'Occident.

Ce projet est aujourd'hui à peu près réalisé.

Des instructeurs japonais ont révélé aux Célestes tous les secrets d'une sérieuse organisation guerrière. Un conseil supérieur de la Guerre a été constitué : des écoles militaires ont été créées. Les soldats, équipés sur le modèle de nos troupes, semblent de bonne qualité et sont soumis d'ailleurs à un extraordinaire entraînement moral, destiné à exalter le chauvinisme jaune.

Un officier français, le colonel Valette, qui a suivi les dernières manœuvres chinoises, a donné récemment dans ses rapports sur l'état de l'armée des Célestes, des renseignements qui sont de nature à nous faire réfléchir.

L'évolution militaire de la Chine est aujourd'hui un fait accompli. Il y a des officiers instruits ; les troupiers sont équipés à l'instar des nôtres et déjà bien entraînés. Bref, au point de vue guerrier, la vieille Chine est morte... Nous ferons bien de nous méfier de la Chine nouvelle.



20 mars 1910.

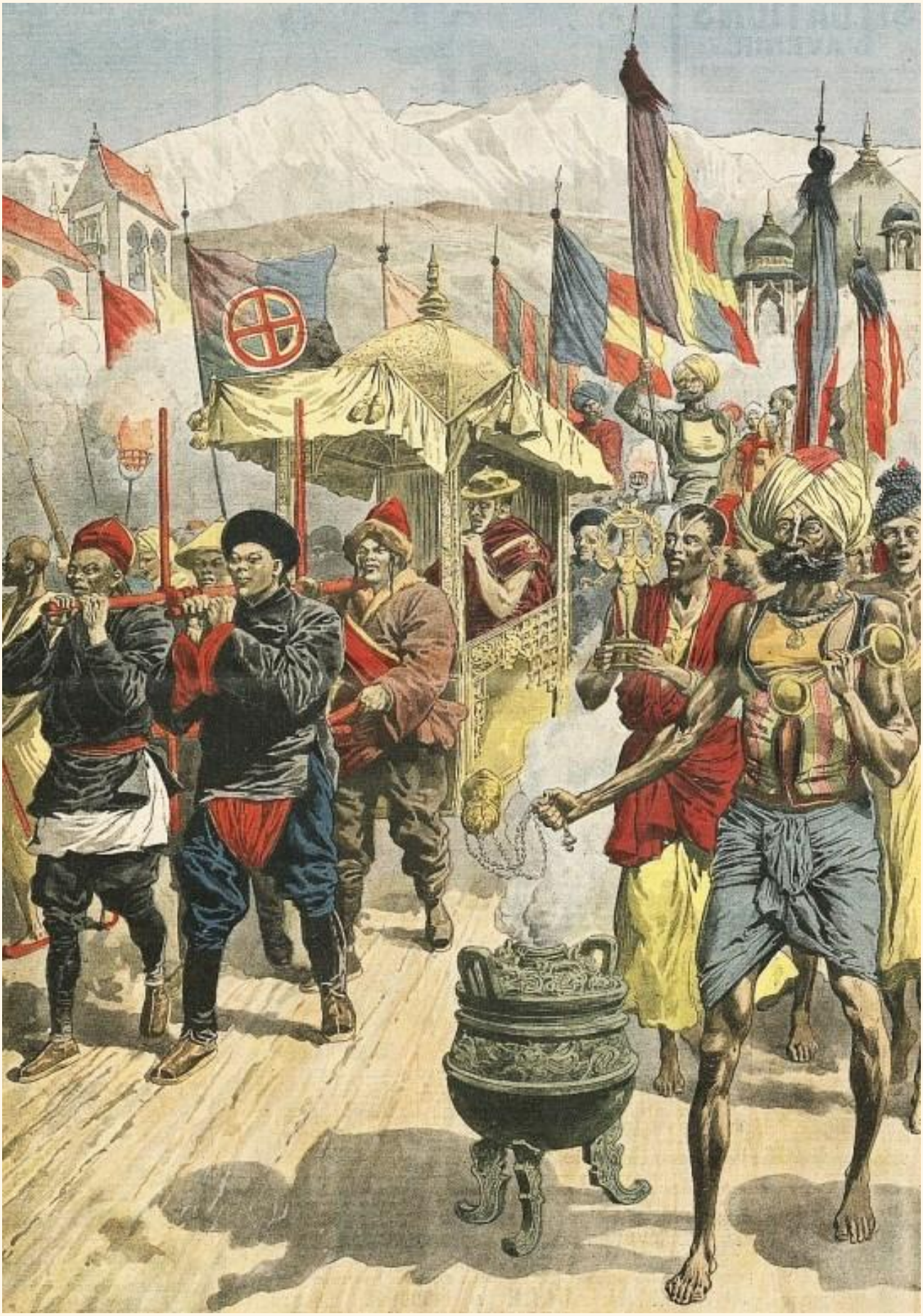
L'arrivée du dalaï-lama aux Indes anglaises

@

Le dalaï-lama, souverain à la fois spirituel et temporel du Tibet, pape des bouddhistes, vient d'être, une fois encore, obligé de fuir de sa capitale devant l'invasion.

Vassal de la Chine, quant au pouvoir temporel, il paraît que le dalaï-lama se livrait depuis quelque temps à des menées secrètes dans le but de secouer le joug des Fils du Ciel. Ceux-ci envoyèrent contre lui des troupes qui envahirent le pays et parvinrent à Lhassa, après avoir sur leur route, pillé les couvents et massacré un grand nombre de prêtres.

C'est pour ne point partager le sort de ces lamas, que le « bouddha vivant », comme l'appellent les Tibétains, a pris le parti de fuir sa capitale et son pays. Il a gagné la frontière de l'Inde où les sectateurs de la religion bouddhique lui ont fait un accueil enthousiaste.



5 février 1911.

La Chine se modernise.

À Shanghaï, des Chinois font en public le sacrifice de leur natte

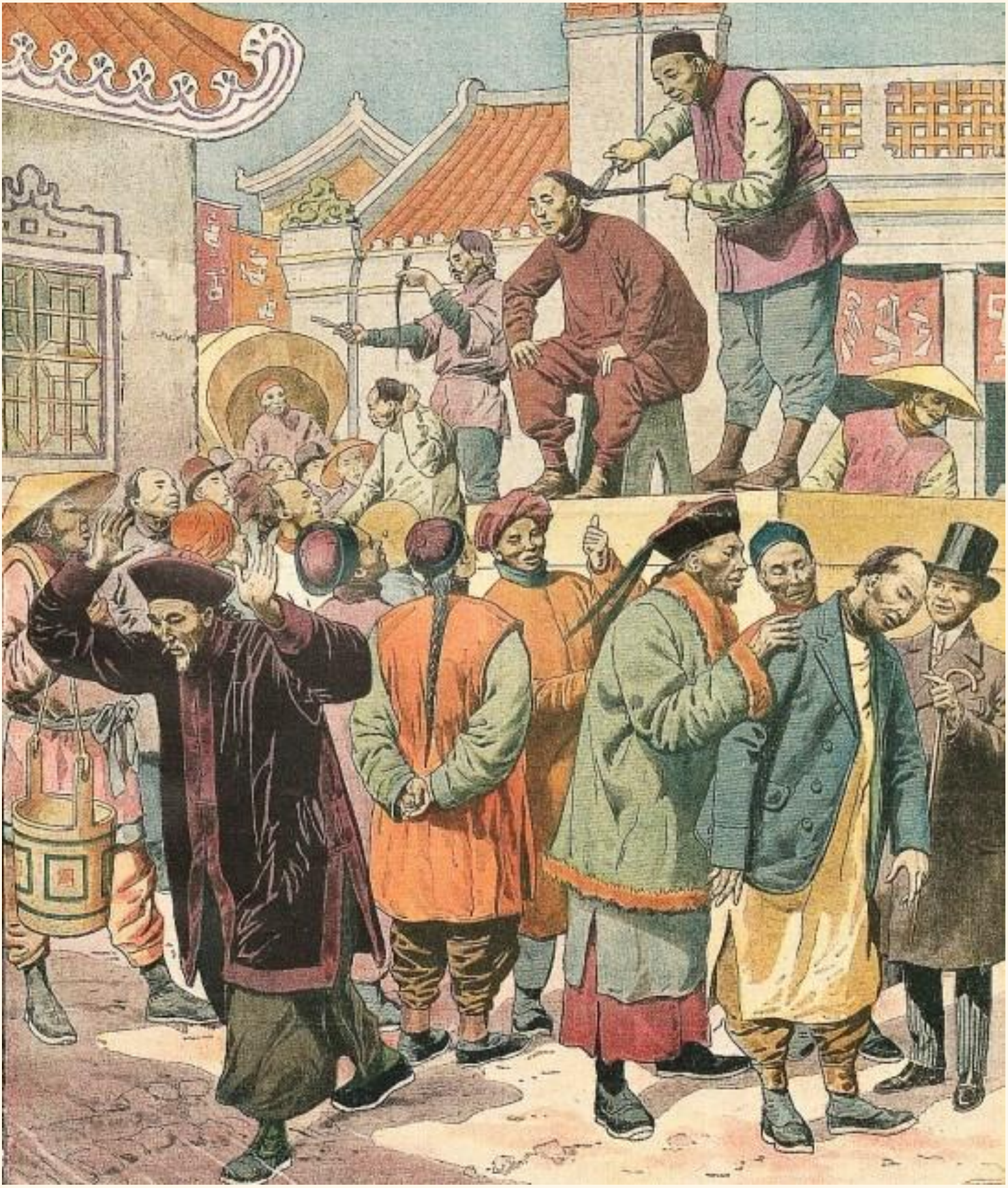
@

Comme nos lecteurs le verront dans notre « Variété », l'évolution de la Chine vers la civilisation occidentale ne se manifeste pas seulement dans l'ordre militaire et administratif.

Un mouvement considérable se produit en ce moment dans les grandes villes chinoises en faveur du costume européen, et surtout contre la vieille tradition de la coiffure chinoise.

C'est ainsi que ces jours derniers, à Shanghaï, cinq cents Chinois héroïques, réuni sur une place publique, sont montés l'un après l'autre sur une estrade et, en présence de quatre mille de leur compatriotes, ont renoncé à l'appendice chevelu et natté qui, de temps immémorial, a fait l'ornement du chef et du dos des fidèles sujets du Fils du Ciel.

De telles manifestation de la part d'un peuple si attaché naguère à ses coutumes et à son costume ne doivent pas nous intéresser seulement par leur pittoresque. Elles caractérisent un état d'esprit nouveau, de nature à nous faire réfléchir, car le triomphe de la civilisation occidentale, transformant la Chine en puissance industrielle et militaire, n'irait probablement pas sans faire courir à l'Europe les plus graves dangers.



12 février 1911.

La peste en Mandchourie.

Les populations, fuyant devant le fléau, sont arrêtées par les troupes chinoises aux abords de la Grande muraille.

@

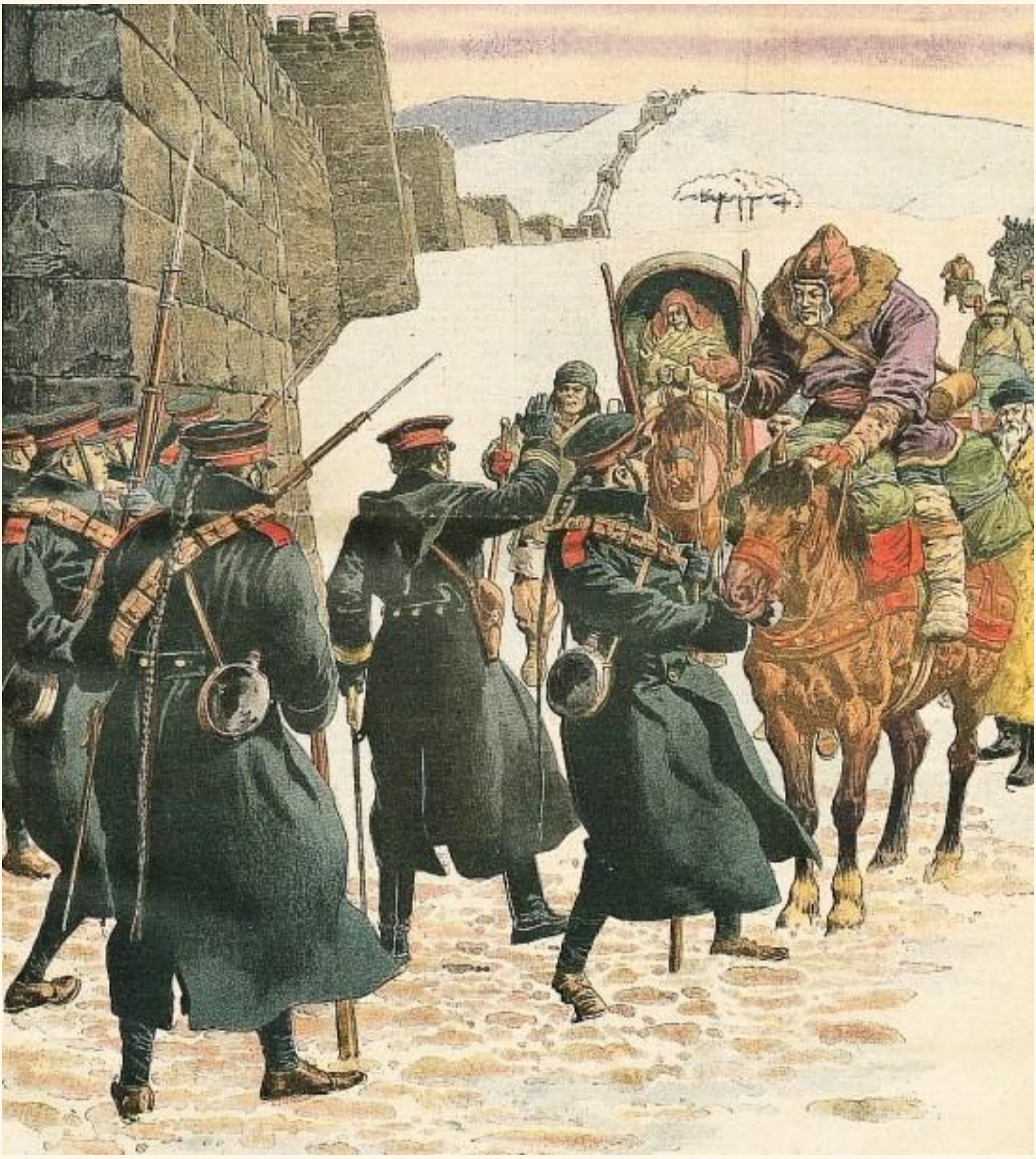
La peste fait en ce moment une guerre sans merci aux habitants de la Mandchourie. Nous avons, dans notre « Variété », résumé l'histoire des dernières épidémies en Extrême-Orient. Celle qui sévit en ce moment comptera parmi les plus implacables.

On estime qu'il meurt environ mille personnes par jour dans la Mandchourie du Nord, et si les efforts de vingt-deux médecins ont réussi à arrêter le développement du mal à Kharbine, la ville chinoise de Foudziadian n'est plus qu'une cité des mort. Tout esprit de lutte ou de résistance à disparu chez les habitants qui y demeurent encore. Ils y attendent stoïquement leur sort.

Des rues entières ont été incendiées et l'on croit qu'il sera nécessaire de brûler toute la ville. Dans les maison encore debout, le habitants cachent les décès, dans la crainte de se voir transportés dans les camps d'isolement, ce qui équivaut à une mort certaine. Tous les matins, les rues sont jonchées de cadavres jetés là pendant la nuit.

La marche foudroyante de la maladie a quelque chose d'effroyable. On cite nombre de cas de gens qui, paraissant bien portant lorsqu'ils se présentèrent à l'inspection des médecins, chancelèrent tout à coup au milieu des rangs et tombèrent morts avant même que les médecins eussent eu le temps d'arriver jusqu'à eux.

Dès les premières manifestations du fléau, une foule de coolies chinois épouvantés ont fui de Moukden et des villes environnantes et ont gagné le Sud ; mais le gouvernement chinois avait pris des dispositions pour les empêcher de franchir la Grande muraille. Et tous ces malheureux viennent se heurter aux cordons de troupes qui défendent le passage, et demeurent là, privés de tout, dans les campagnes désolées.



19 février 1911.

La peste en Mandchourie

@

La peste poursuit en Extrême-Orient ses épouvantables ravages. Des régions entières sont dépeuplées. Pour lutter contre la contagion, on en est réduit à détruire par le feu les villes et les village contaminés.

Une question grave se pose : N'avons-nous pas à craindre que le fléau gagne l'Europe ? L'opinion générale chez les savants est qu'une telle éventualité n'est pas à redouter.

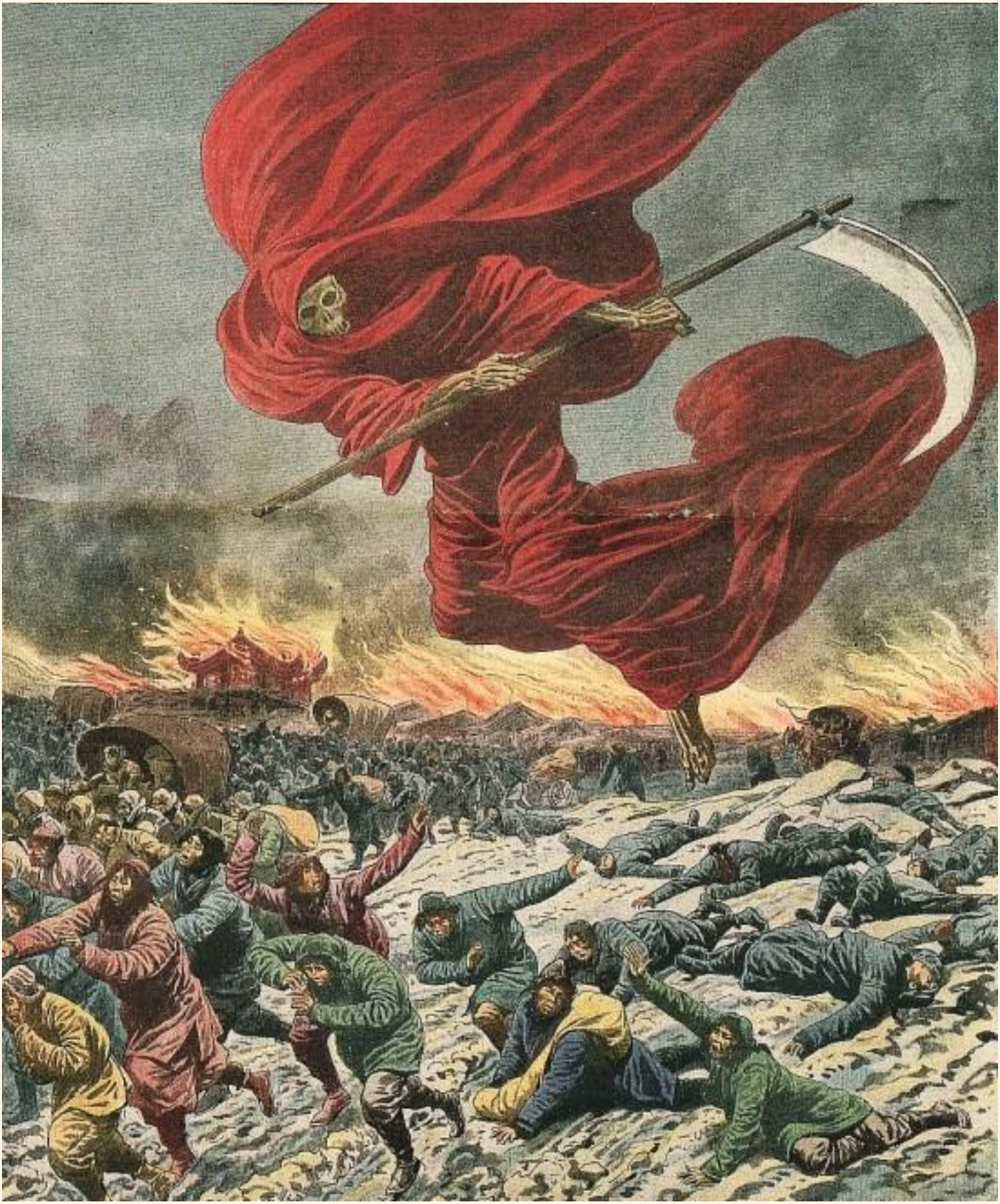
La peste, ainsi que nous le signalons plus loin, dans notre « Variété », est une maladie disparue de nos contrées depuis près de deux siècles. La dernière grande épidémie de ce genre qui se produisit en France est la peste de Marseille, en 1720. Depuis lors, dans l'Europe occidentale, c'est à peine s'il s'est produit quelques cas isolés lors des épidémies qui, au XVIII^{e} siècle et dans la première moitié du XIX^{e}, désolèrent la Turquie et les pays balkaniques.

En 1898, deux cas se produisirent en Europe. La peste apparut simultanément au lazaret des Sources de Moïse, dans la Tamise, où elle tua deux matelots, et dans le laboratoire de l'hôpital François-Joseph, à Vienne, où elle causa la mort de trois personnes. Mais, les deux fois, le foyer naissant fut étouffé et la désinfection arrêta net la marche du fléau.

Ces deux exemples sont caractéristiques et de nature à calmer toutes les inquiétudes. Au surplus, s'ils ne suffisaient pas, voici l'avis de M. le docteur Roux, le directeur de l'Institut Pasteur :

> « La peste, comme toutes les maladies contagieuses, ne résiste pas à une défense sanitaire scientifiquement organisée. Nous saurons élever tant de barrières entre le fléau et nous qu'il sera vaincu bien avant de nous atteindre.
>
> D'ailleurs, ajoute-t-il, la peste qui désole la Chine est de forme pneumonique ; plus rapide dans son évolution, fatale dans son issue, elle a besoin d'un milieu plus particulier pour étendre ses ravages ; le climat très dur de ces régions les favorise ; endiguée par nos mesures prophylactiques, elle ne résisterait pas longtemps à la douceur de nos régions tempérée...

Donc, ne nous frappons pas.



16 avril 1911.

Le premier aéroplane en Chine

@

C'est l'aviateur Vallon qui, ces temps derniers, a donné aux Chinois ce spectacle nouveau pour eux. Sur un biplan Sommer, il s'est livré à une série d'envolées dans la campagne de Shanghaï.

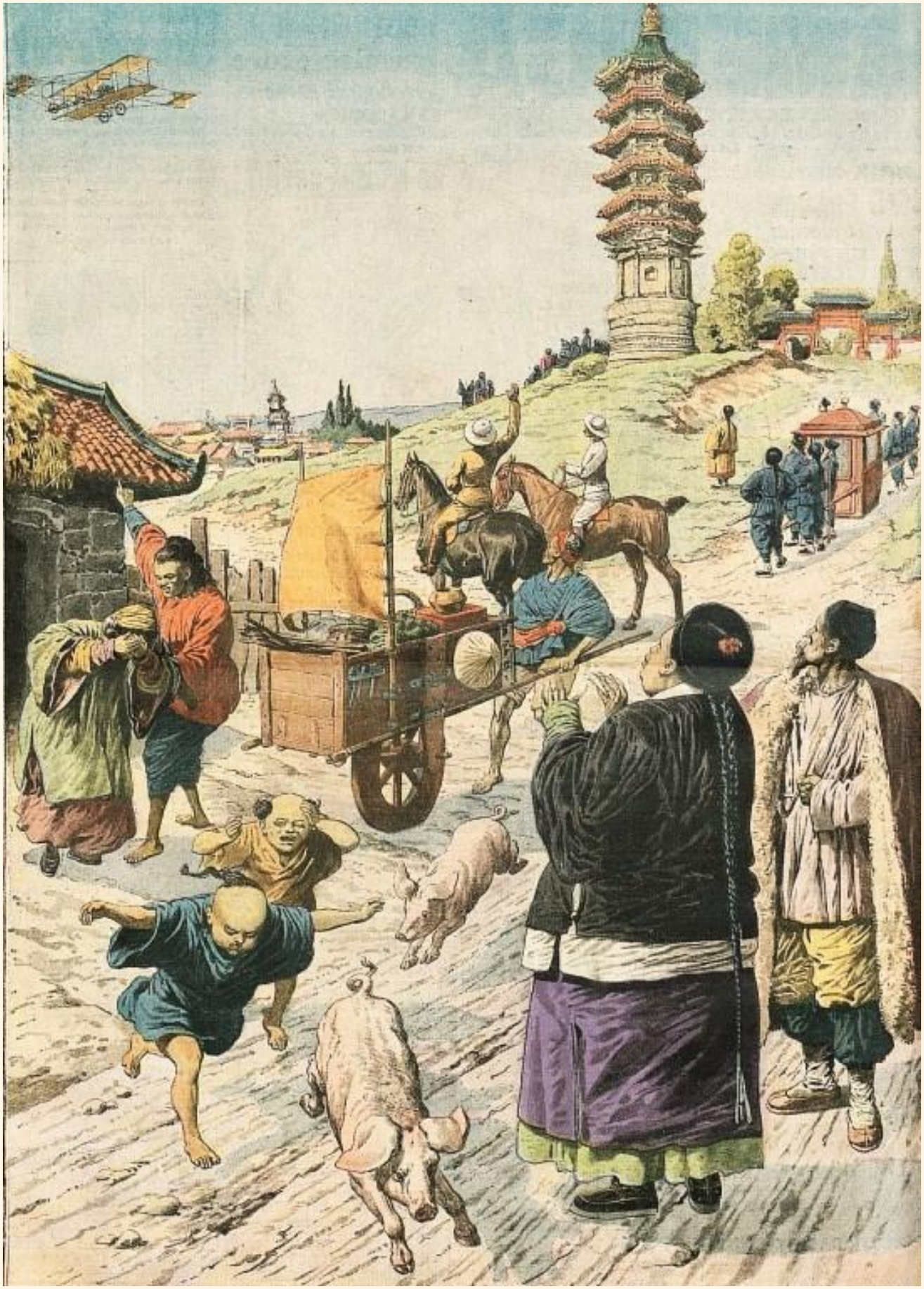
Un de nos confrères sportifs, rendant compte de cet événement, rapporte qu'il révolutionna profondément la population.

Il y eut parmi les Célestes un instant d'émotion intense quand l'aviateur, avant fait amener son biplan au milieu de l'hippodrome de la ville, se décida, malgré un vent violent, à partir.

Dans la campagne, la vue de l'aéroplane suscita les émotions les plus diverses. Les uns demeuraient pétrifiés d'étonnement, comme cloués au sol ; les autres hurlaient de terreur, croyant voir quelque monstre aérien prêt à fondre sur eux ; les animaux domestiques, effrayés par le bruit du moteur, s'enfuyaient de toute la vitesse de leurs pattes.

Quand Vallon atterrit après avoir évolué longtemps avec une maestria remarquable, le service d'ordre eut toutes les peines du monde à retenir l'enthousiasme des spectateurs qui voulaient l'arracher de sa machine pour le porter en triomphe.

On nous répète sans cesse que la vieille civilisation chinoise a tout inventé avant nous... Voilà tout de même une invention que les Céleste ne pourront pas disputer à l'Occident.



29 octobre 1911.

À propos du mouvement insurrectionnel en Chine. L'évolution de l'armée chinoise

@

Comme on le verra en lisant notre « Variété », la révolution qui vient d'éclater en Chine est une révolution pour le progrès occidental.

Déjà cette évolution vers le modernisme s'est produite dans l'armée chinoise : et c'est ce que nous avons voulu montrer dans notre gravure.

Ainsi, ce premier personnage à gauche, tout encombré d'une armure lourde et coiffé d'un haut casque en toit de pagode, c'est un général chinois dans le coutume d'apparat que ces guerriers portaient encore il n'y a pas plus d'un demi-siècle. Derrière lui, tenant son oriflamme de guerre, est un soldat du régiment des Tigres, tel que les Français en purent voir lors de la première campagne de Chine.

Le personnage du milieu est un général encore, dans la tenue d'il y a vingt ou vingt-cinq ans à peine.

Mais, depuis lors, quels progrès rapides ! La Chine, au point de vue militaire, s'est modernisée non moins vite que naguère le Japon. Voyez les soldats chinois qui occupent la droite de notre gravure : Ne sont-ce pas de véritables soldats européens, tout aussi bien équipés que ceux de nos armées occidentales ? Le soldat chinois, depuis cinq ans déjà, a complètement renoncé à sa robe, à sa natte, à ses chaussures de feutre, à sa coiffure ronde.

Les officiers de l'armée chinoise ont tous fait leurs études militaires au Japon. Un certain nombre d'entre eux sont même venus prendre du service jusque dans les armées d'Europe. Et vous pouvez voir au second plan de notre gravure le portrait d'un de ces trois jeunes officiers chinois dont le *Petit Journal* parlait récemment et qui font en ce moment un stage au 4e hussards, à Meaux.

Un officier français qui vit de près l'armée chinoise en ces dernières années, assure que les soldats « équipés sur le modèle de nos troupes, semblent de bonne qualité et sont soumis, d'ailleurs, à un extraordinaire entraînement moral destiné à exalter le chauvinisme jaune. »

Évolution militaire, évolution politique vers la liberté... La vieille Chine semble décidément bien près de disparaître à jamais.

Soldat du régiment des Tigres il y a 50 ans
Général il y a 50 ans
Général il y a 20 ans
Officier en stage aux Hussards en Fr.
Officier supérieur et soldat - Tenue actuelle

29 octobre 1911. Variété : La révolution chinoise

@

Un soulèvement pour le progrès. — Le Kéming. — Les sociétés secrètes en Chine. Sun-Yat-Sen. — La Chine aux Chinois.

Les Européens ont-ils quelque chose à craindre de la Révolution qui vient d'éclater en Chine ?... Est-ce un nouveau mouvement boxer qui se dessine ?... Va-t-on revoir comme en 1900 des hordes féroces se lancer à l'assaut des légations, et faudra-t-il qu'une fois de plus les armées européennes aillent fouler le sol du Céleste Empire pour rétablir l'ordre à coups de fusil et de canon ?

Tous ceux qui, depuis quelques années, ont habité la Chine ou étudié l'évolution de la mentalité chinoise, ne croient pas que le soulèvement actuel entraîne pour les Occidentaux un danger immédiat.

Pour le moment, la révolution est purement antidynastique. Elle rappelle le fameux mouvement des Taï-Pings, qui éclata en Chine en 1850, et fut interrompu par la campagne française. Comme lui, elle est dirigée contre la dynastie mandchoue, à laquelle les révolutionnaires reprochent de maintenir la Chine sous le joug d'un traditionalisme étroit, ennemi de tout progrès et de toute liberté. La révolution qui commence est une révolution en faveur de la civilisation. Ceux qui en sont l'âme sont les jeunes Chinois qui ont voyagé en Occident ou étudié au Japon et qui rêvent de voir la Chine s'ouvrir largement aux idées modernes.

Ce mouvement n'est d'ailleurs pas spontané. Et nous ne serions pas étonnés de le voir éclater si nous suivions d'un peu plus près ce qui se passe en Chine depuis quelques années.

Malheureusement, notre indifférence pour tout ce qui produit, hors de chez nous ne nous permet pas de suivre d'un œil attentif les événements qui se déroulent en pays aussi lointain.

Avant la guerre russo-japonaise, une foule de Français s'imaginaient encore le soldat japonais affublé de l'armure du temps des Daïmios, avec les deux sabrer à la ceinture, le casque à antennes sur la tête, et, sur le visage, le masque de guerre, le masque à la grimace hideuse pour effrayer l'ennemi.

Ces mêmes Français, aujourd'hui, quand on leur parle des Chinois, voient

tout de suite les petits personnages qui dansent sur les paravents avec d'amples robes de soie brodées de couleurs claires, de longues queues dans le dos et de petites toques surmontées d'un bouton de cristal.

Eh bien ! il faut détromper ces Français-là : le Chinois de paravent tend à disparaître de plus en plus. Toute la jeune génération chinoise s'habille à l'européenne. Elle a été élevée et instruite suivant les principes occidentaux. Et, en dépit des idées rétrogrades du gouvernement, elle est parvenue à lui imposer des réformes dans le sens de la civilisation européenne. La suppression de la natte dans l'armée, l'abandon de cette cruelle pratique qui consistait à écraser, dès la naissance, les pieds des petites Chinoises, furent décrétés, il y a plusieurs années, par la vieille impératrice Tsou-Hsi.

Mais, depuis la mort de celle qu'on appela l'Agrippine chinoise, le gouvernement retomba dans ses traditions rétrogrades et le parti de la Cour se montra plus fermé que jamais à tout progrès.

Cependant, les jeunes Chinois, partisans d'une rénovation de la Chine, s'organisaient et fondaient un parti révolutionnaire, le *Kéming*. Ce mot veut dire *renversement* : vous voyez qu'il est tout un programme.

Or, ce programme est très simple : renverser la dynastie mandchoue, à laquelle les révolutionnaires reprochent de tenir la Chine dans un état de faiblesse et d'infériorité vis-à-vis des autres nations du monde ; proclamer la République au moins dans les provinces méridionales, relever la Chine et faire des Chinois un peuple libre et fort, ouvert à tous les progrès de la civilisation.

Cette révolution, les chefs du *Kéming* entendent l'accomplir sans inquiéter les Européens habitant leur pays. C'est là, semble-t-il, leur principale préoccupation. Ils veulent persuader les nations occidentales que leurs nationaux n'ont rien à craindre du mouvement insurrectionnel qui vient de commencer. Rien de comparable entre cette révolution et l'insurrection des Boxers de tragique mémoire. Cette fois, assurent-ils, point de sentiments xénophobes, sauf le cas ou les nations occidentales prêteraient leur concours au gouvernement chinois pour écraser la révolution. S'il en était ainsi, les chefs du *Kéming* ne répondraient plus de rien.

*

Chacun sait que la Chine est, par excellence, le pays des sociétés secrètes. Le Chinois a, plus qu'aucun peuple au monde, le génie de l'association. M.

Jean Rodes, qui, depuis longtemps habite la Chine et a fait une étude approfondie de la mentalité chinoise, observe avec raison que cet amour de l'association est dû aux lois, aux mœurs et aux rites qui asservissent de la façon la plus dure l'individu aux diverses puissances sociales contre lesquelles, seul, il lui est impossible de se défendre.

> « Appartenir à un groupe cimenté par des besoins communs, dit-il, apparaît au Chinois comme une condition essentielle de son existence. En s'unissant de la sorte, il obéit à une fatalité biologique presque aussi impérative que celle qui agglomère certaines espèces inférieures. C'est pourquoi non seulement, comme chez nous, les travailleurs, mais à l'école les élèves, au régiment les soldats, et, jusque dans la maison, les domestiques, constituent tout naturellement de véritables associations, méticuleusement hiérarchisées, grâce auxquelles les ouvriers, les écoliers, les soldats et les boys résistent victorieusement aux abus et imposent même souvent leurs manières de voir. On pourrait en citer d'innombrables exemples. Et c'est ce qui fait dire communément et très justement que les Chinois se tiennent tous entre eux comme les doigts de la main...

On conçoit que dans ces conditions, il y ait en Chine un nombre considérable de corporations, de congrégations, d'associations de toutes sortes. Mais à côté de ces sociétés qui fonctionnent au grand jour, il en est d'autres, plus mystérieuses, plus secrètes, créées dans le but de permettre à leurs adhérents de se défendre contre les abus de l'administration mandarinale qui, de l'aveu de tous ceux qui ont vu de près la Chine et étudié ses mœurs, est bien la plus abominablement corrompue qui soit au monde.

Cette tradition des sociétés secrètes est d'ailleurs fort ancienne. On assure qu'il n'y a pas moins de dix-huit cents ans qu'elle existe. Au II^e^ siècle de notre ère, il existait déjà une sorte de franc-maçonnerie, les *Bonnets Jaunes*, dont les membres se soulevèrent contre l'empereur Lien-Ti, qui régnait alors sur la Chine.

La plus ancienne de ces sociétés, qui subsiste encore aujourd'hui, a près de trois siècles d'existence. C'est celle des *Triades*, fondée au XVII^e^ siècle, sous le règne de l'empereur Kang-Hi, le second souverain de la dynastie qui règne encore sur la Chine.

Ces sociétés portent les noms les plus bizarres, tantôt poétiques : les

Nénuphars blancs, les *Nénuphars rouges*, les *Nénuphars azurés*, tantôt pins vulgaires : les *Grands couteaux*, les *Petits couteaux*, les *Vieilles lanternes*, les *Vieux frères*. C'est la réunion d'un grand nombre de ces sociétés qui forma en 1900 la secte terrible des Boxers.

Or, c'est sur la puissance occulte de ces associations que s'appuient aujourd'hui les partisans du *Kéming*. Ces *Kémingtangs* sont, en général, de jeunes Chinois élevés à l'européenne ou instruits dans les universités du Japon. Ils ont pris au sein de ces sociétés une influence considérable et les ont, depuis quelques années, menées résolument dans la voie révolutionnaire. C'est là ce qui donne au mouvement actuel une portée considérable.

Ce mouvement, disons-nous plus haut, n'est pas spontané. Il a été précédé, en effet, depuis cinq ou six ans, d'un certain nombre de soulèvements partiels dans lesquels les *Kémingtangs* ont essayé leurs forces. D'autre part, les révolutionnaires s'approvisionnent depuis quelques années d'armes et d'argent. On rapporte que leur chef, Sun-Yat-Sen, après une tournée qu'il fit en Europe et en Amérique, rapporta en Chine une somme de trois millions de taëls (douze millions de francs) qui furent placés par lui à la Hong-Kong Shanghai Bank en prévision des événements qui éclatent aujourd'hui.

Ce Sun-Yat-Sen, qui a pris le titre de « fondateur de la république chinoise et président des armées Kéming » mène la propagande révolutionnaire avec une inlassable activité. Il a été l'âme de presque tous les soulèvements qui se produisirent en Chine en ces dernières années.

M. Jean Rodes, qui le rencontra en 1907, trace de lui ce portrait.

> « L'apparence très jeune, bien qu'ayant atteint la quarantaine, vêtu à l'européenne, les cheveux coupés court, il ressemblait avec ses pommettes saillantes et sa tête un peu forte, bien plus à un Japonais qu'à un Céleste. Sa physionomie frappe tout de suite par une extraordinaire impassibilité, une extrême condensation de ténacité et d'énergie. C'est un de ces visages impénétrables, comme murés, derrière lesquels on sent une pensée que rien ne peut distraire d'elle-même, un de ces caractères d'un métal qu'aucun acide ne peut mordre !

Traqué jusqu'en Europe par les agents du gouvernement chinois, Sun-Yat-

Sen faillit voir, il y a une quinzaine d'années, sa carrière terminée tragiquement. Un jour que, se trouvant à Londres, il se promenait dans Hyde Park, quatre ou cinq Chinois dissimulés derrière un massif d'arbustes se jetèrent sur lui, l'entraînèrent, le poussèrent dans une voiture et l'emmenèrent à la légation de Chine. Là, on l'enferma dans une cave en attendant de l'expédier par le plus prochain paquebot en Chine, où l'attendaient les supplices les plus savants.

Mais le gouvernement anglais eut vent de l'aventure. Respectueux du droit d'asile et de la liberté individuelle, il fit sommation au ministre de Chine d'avoir à relâcher incontinent son prisonnier. Le diplomate se fit tirer l'oreille. Il ne fallut pas moins que l'intervention énergique de lord Salisbury pour tirer le chef révolutionnaire des griffes de ses ennemis.

Depuis lors, Sun-Yat-Sen a mené l'existence la plus nomade et la plus angoissante qu'on puisse imaginer : traqué de toutes parts, expulsé tour à tour du Japon et du Tonkin, il erra de pays en pays, se faisant passer pour Japonais et se dissimulant sous le nom de docteur Takano.

Récemment encore, le gouvernement chinois mis sa tête à prix. Deux cent cinquante mille francs étaient promis à qui le livrerait mort ou vif. Et pourtant, malgré l'énormité de la prime, aucune délation ne se produisit.

Quand Sun-Yat-Sen vint en France après sa mésaventure d'Angleterre, il se présenta à plusieurs de nos politiciens socialistes. L'un d'eux, ces jours derniers, se rappelait les détails de l'entrevue. Comme il exprimait au révolutionnaire chinois son incrédulité quant à l'avènement possible de la république dans le Céleste Empire, Sun-Yat-Sen lui répondait :

> — Ah ! la République en Chine vous étonne ? Vous la verrez ! Nous sommes bien organisés, pourvus d'armes, disciplinés, et nous représentons la vraie Chine contre la domination étrangère et barbare des Mandchous. La Chine sera en république avant que la France ne soit en régime socialiste...

Eh ! eh ! ce réformateur chinois pourrait fort bien avoir raison.

*

La grande préoccupation actuelle des révolutionnaires chinois, nous l'avons dit, c'est de rassurer les peuples occidentaux sur leurs intentions. Ils ne

veulent pas qu'on puisse confondre le mouvement insurrectionnel qui vient d'éclater avec les agitations xénophobes comme celle de 1900.

> — Mes amis et moi, disait Sun-Yat-Sen à l'un de nos confrères, nous expliquerons au peuple des provinces insurgées la nécessité de respecter les étrangers, et nous sommes assez forts pour imposer ce respect.

Il y a tout lieu de croire que les chefs de la révolution chinoise sont de bonne foi en faisant cette promesse. Mais il ne faut pas oublier que leur idéal avoué, c'est la *Chine aux Chinois*. Or, pour réaliser cet idéal, il est bien évident qu'il ne suffira pas aux révolutionnaires de chasser les Mandchous usurpateurs. La Chine ne sera pas entièrement aux Chinois tant que les étrangers y dirigeront les grands services administratifs et y occuperont des territoires.

Supposez la révolution triomphante : les chefs du Kéming ne se trouveront-ils pas débordés par leurs troupes, obligés de pousser jusqu'au bout l'œuvre d'indépendance ? Ne seront-ils pas incapables d'empêcher le réveil de ce vieil instinct xénophobe qui fermente au fond de toute âme chinoise ?

C'est une hypothèse que les nations européennes doivent considérer sérieusement si l'on ne veut pas voir se reproduire en Chine les tragiques horreurs de 1900.

@

15 septembre 1912.

La discussion de la loi sur le costume européen en Chine

Un Parlement transformé en salon d'essayage

@

Les parlementaires sont bien partout les mêmes. Ils négligent volontiers les questions vitales pour le pays et passent leur temps à discuter de ce qui les intéresse personnellement ou de ce qui les amuse.

C'est ainsi que le Parlement chinois vient de donner une importance considérable à la discussion d'une loi sur l'habillement européen. Ils ont traité cette question du costume avec un formalisme minutieux digne des plus beaux jours du Céleste Empire.

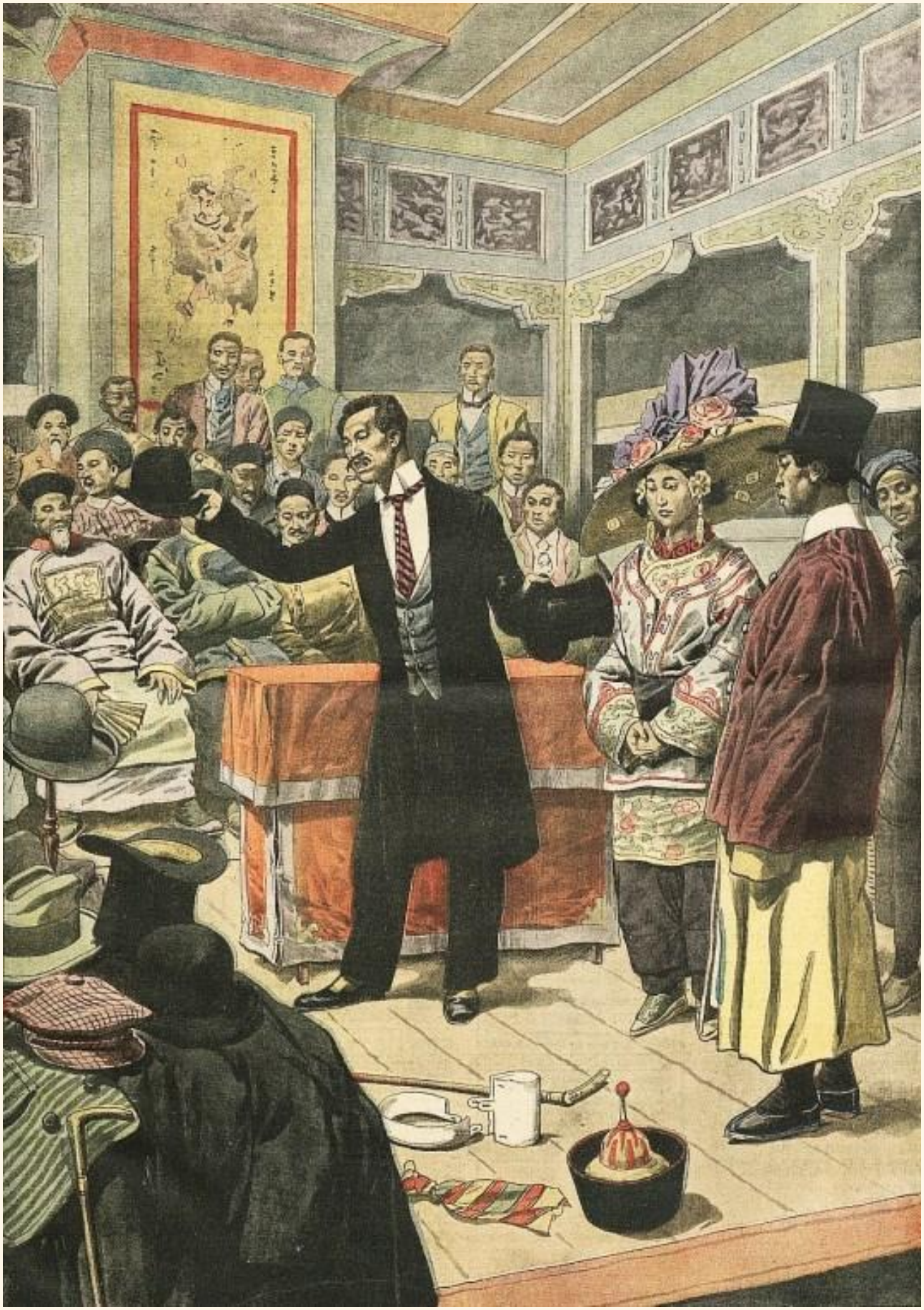
Alors que tant de problèmes urgents, vitaux, devraient s'imposer à leur attention, ils ont discuté de l'habillement pendant une dizaine de séances. Notez que ces parlementaires laborieux siègent neuf heures par jour.

Une semaine durant, la Chambre fut transformée en atelier de modes parisien. On y voyait étalés des complets d'hommes et des toilettes de femmes de toutes coupes. Une trentaine de modèles de chapeaux étaient posés sur des porte-manteaux. Les députés se livraient à des essayages successifs.

Entre temps, les orateurs faisaient étalage de leur érudition. L'un d'eux essaya de démontrer que la jaquette chinoise, actuellement à la mode, est d'origine tartare. Un autre cita les anciennes lois concernant les costumes.

Enfin, l'Assemblée a voté la loi suivante :

> Art 1. — Tous les fonctionnaires, quelque soit leur grade, portent des vêtements à l'européenne, à savoir une redingote noire, un chapeau haut de forme en soie chinoise et des bottines vernies. Dans la vie ordinaire, ils portent le chapeau Derby en feutre.
>
> Art 2. — Le Chinois sans titre doit également porter chapeau haut de forme et redingote à l'occasion de grandes cérémonies.
>
> Art. 3. — Les militaires, les policiers, les magistrats et les étudiants portent leurs uniformes.
>
> Art. 4. — Les femmes se coiffent de chapeaux à l'européenne, mais, pour le reste, elles gardent les costumes en usage jusqu'ici.



25 mai 1913.

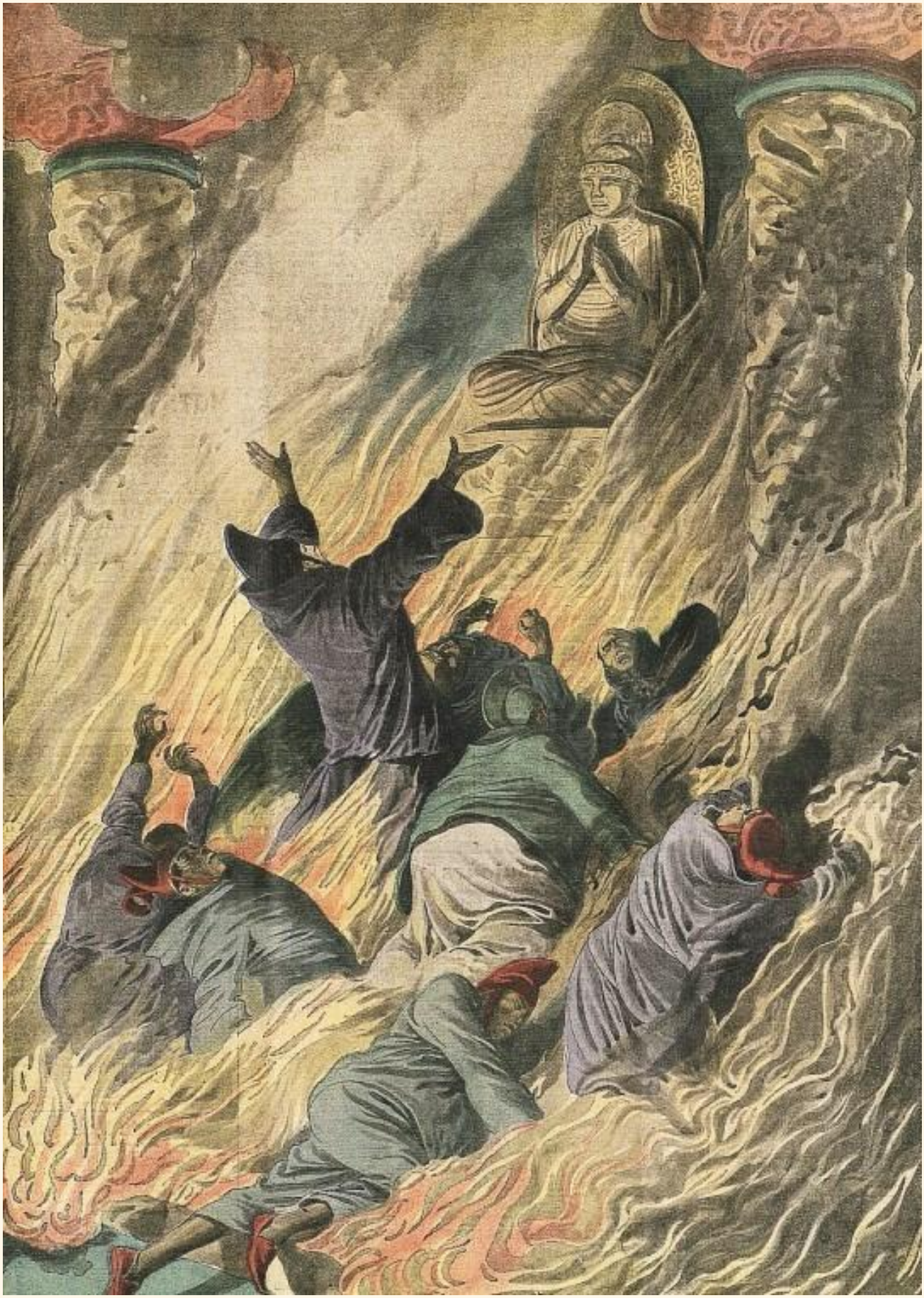
Des moines bouddhistes fanatiques brûlent leur temple et se jettent dans les flammes

@

C'est à Taï-Kohu (île de Formose) que dix moines bouddhistes se sont ainsi suicidés par fanatisme.

Ces moines, qui étaient depuis longtemps atteints de folie religieuse et qui détestaient le monde, ont incendié le temple de Seki-sanrvo auquel ils étaient attachés. Quand le bâtiment fut tout en flammes, ils récitèrent certaines prières et, tous ensemble, se précipitèrent au milieu du brasier.

Croyant, dit le journal japonais qui rapporte le fait, que par une telle mort ils arriveraient sûrement au ciel, ils se laissèrent dévorer par les flammes sans paraître ressentir aucune souffrance.

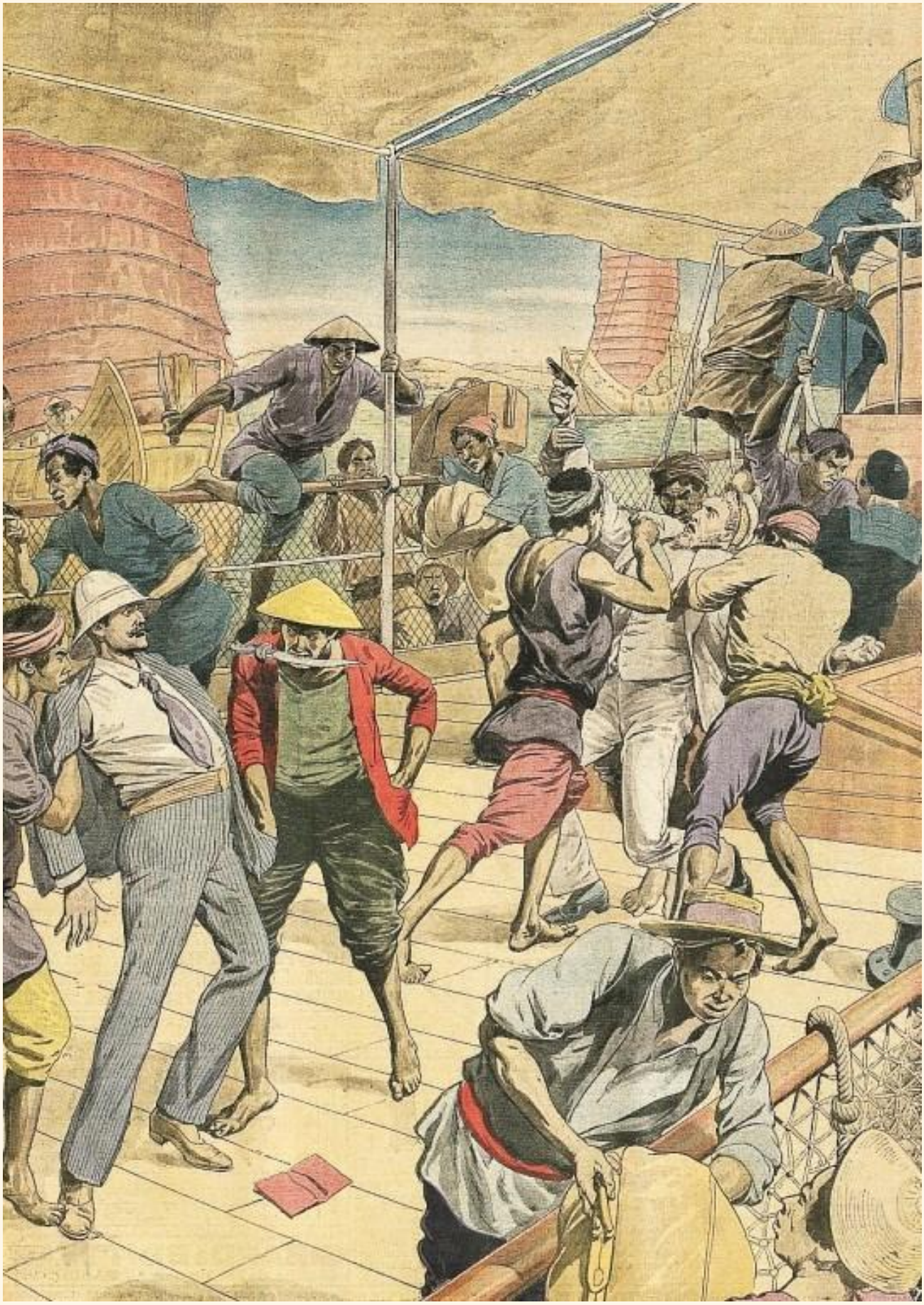


22 juin 1913.

Vapeur français attaqué par des pirates chinois

@

Un vapeur fluvial français qui fait le service de la rivière de l'Ouest, entre Canton et Outcheou, a été récemment attaqué par des pirates, près de Yungki. Les pirates se rendirent maîtres du bateau et s'emparèrent de 60.000 francs environ de numéraire. Un passager chinois et un mécanicien également chinois ont été tués. Cinq passagers ont été blessés.



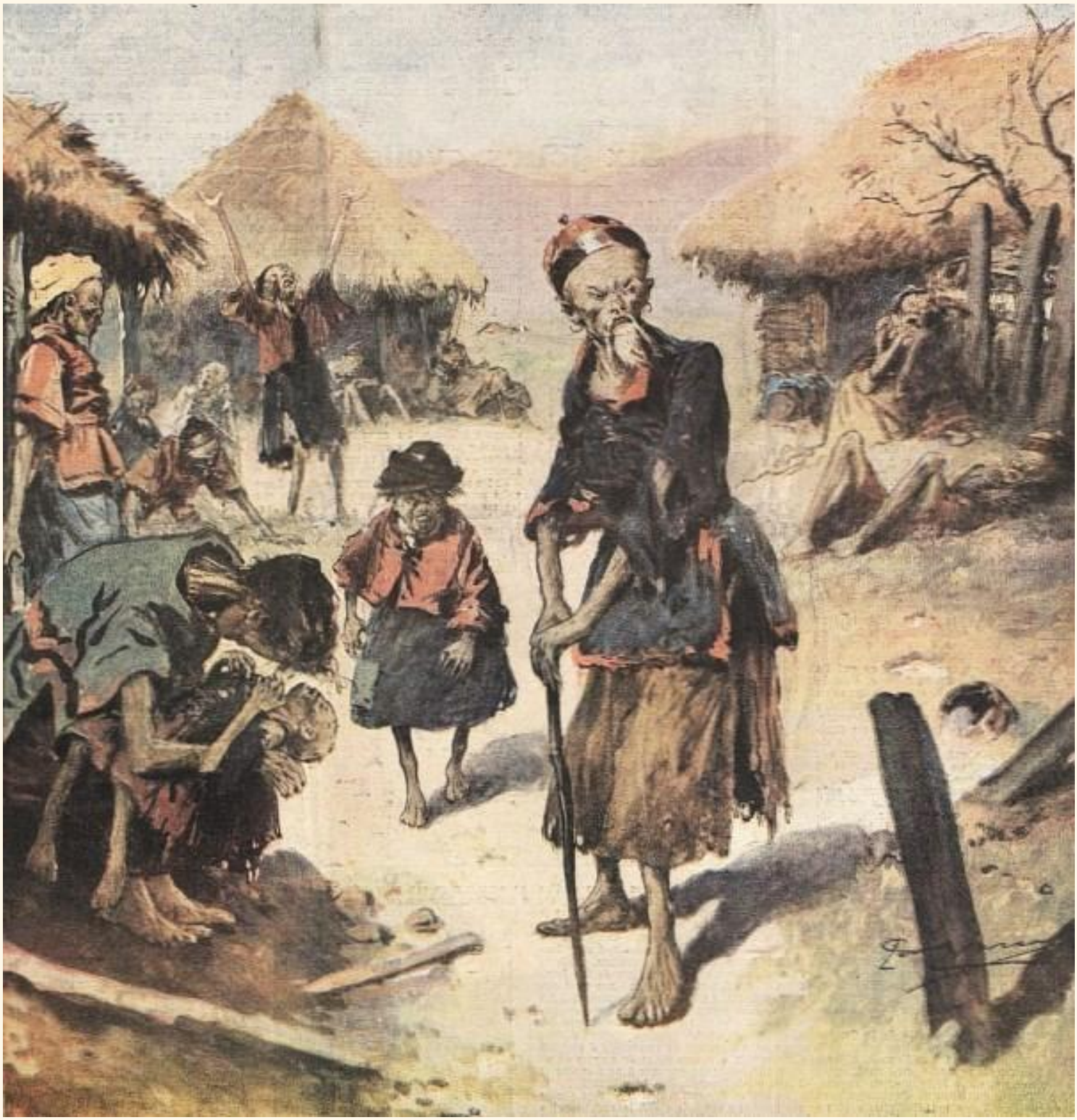
10 avril 1921.

La famine en Chine

@

Dans certaines contrées de l'immense empire, la sécheresse prolongée a réduit la population à une affreuse misère. La disette d'aliments et le typhus ont déjà fait plus de 50.000 victimes.

*



[Au verso de l'illustration, un article développe sa légende :]

...L'empire chinois, qui n'a pourtant joué dans la guerre qu'un rôle des plus effacés, subit depuis plus de deux ans les affres de la famine, conséquence du déséquilibre que le grand bouleversement mondial a apporté dans son état économique, et aussi, il faut bien le dire, d'un état social instable et de trouble politiques sans cesse renaissants. Ajoutez à cela quelques mauvaises récoltes et l'insuffisance des transports, et vous aurez toutes les causes réunies de la tragique situation de ce malheureux peuple chinois, victime du plus atroce des maux : le mal de la faim.

L'empire du Ciel est peut-être, de tous les pays du monde, celui où la famine a sévi le plus souvent au cours des âges.

> « À la Chine, de temps immémorial, disait Proudhon, c'est la famine qui est chargée du balayage des pauvres.

Cette fois encore, la terrible mangeuse d'hommes accomplit son œuvre avec une effroyable férocité.

> « Dans un grand nombre de provinces, disait récemment un correspondant du *Temps*, les habitants, par milliers, meurent d'inanition. Les récoltes ont été très mauvaises : il a été impossible d'amener du riz et du millet en quantité suffisante. Tous ceux qui peuvent fuir les districts maudits s'empressent d'émigrer. Les autres se nourrissent de paille, de feuilles desséchées, d'herbe, de détritus de toute sorte. Les parents, quand ils trouvent un acquéreur, vendent leurs enfants ; le choléra et le typhus ont déjà fait leur apparition ; des familles entières se suicident dans un accès de désespoir.

Le même auteur raconte que ce qui l'a frappé partout où sévit la famine, c'est la résignation fataliste des populations en face du fléau.

> « Nulle part le moindre sentiment de révolte, le moindre désordre. C'est une chose stupéfiante pour un Occidental. Puisqu'ils ne trouvent plus de nourriture, ils n'ont qu'une ressource : mourir. Telle est, en un mot, l'attitude et la mentalité de tous les Chinois.
>
> Il m'arriva, ajoute-t-il, de causer avec un pauvre homme qui avait mis en gage ce qui lui restait de vêtements. Que deviendrait-il, une fois dépensé le dollar qu'il avait reçu ? Il se mit à rire d'un rire triste,

comme si je lui posais une question ridicule. — Que faire, répondit-il, sinon mourir ? — Mais n'y a-t-il pas moyen de trouver une autre issue ? De nouveau le rire reparut : — Quelle issue peut-il y avoir ? Pas de nourriture et pas d'argent pour en acheter. Aucun autre endroit où aller. Donc, il n'y a qu'à attendre ce qui doit nécessairement arriver.

Insistons sur un trait du douloureux tableau que nous venons de reproduire :

« Le choléra et le typhus, dit l'auteur, ont déjà fait leur apparition. Famine et peste, en effet, ont toujours été de compagnie.

@

27 novembre 1921.

Une nouvelle profession féminine

@

Dans le Nord de la mer Jaune, des équipages de jeunes Chinoises, montées sur d'antiques jonques, se livrent à la piraterie. Un torpilleur chinois chargé d'une mission de police dut battre en retraite devant ces corsaires d'un genre nouveau.

15 octobre 1922.

Dans le mystérieux Thibet

@

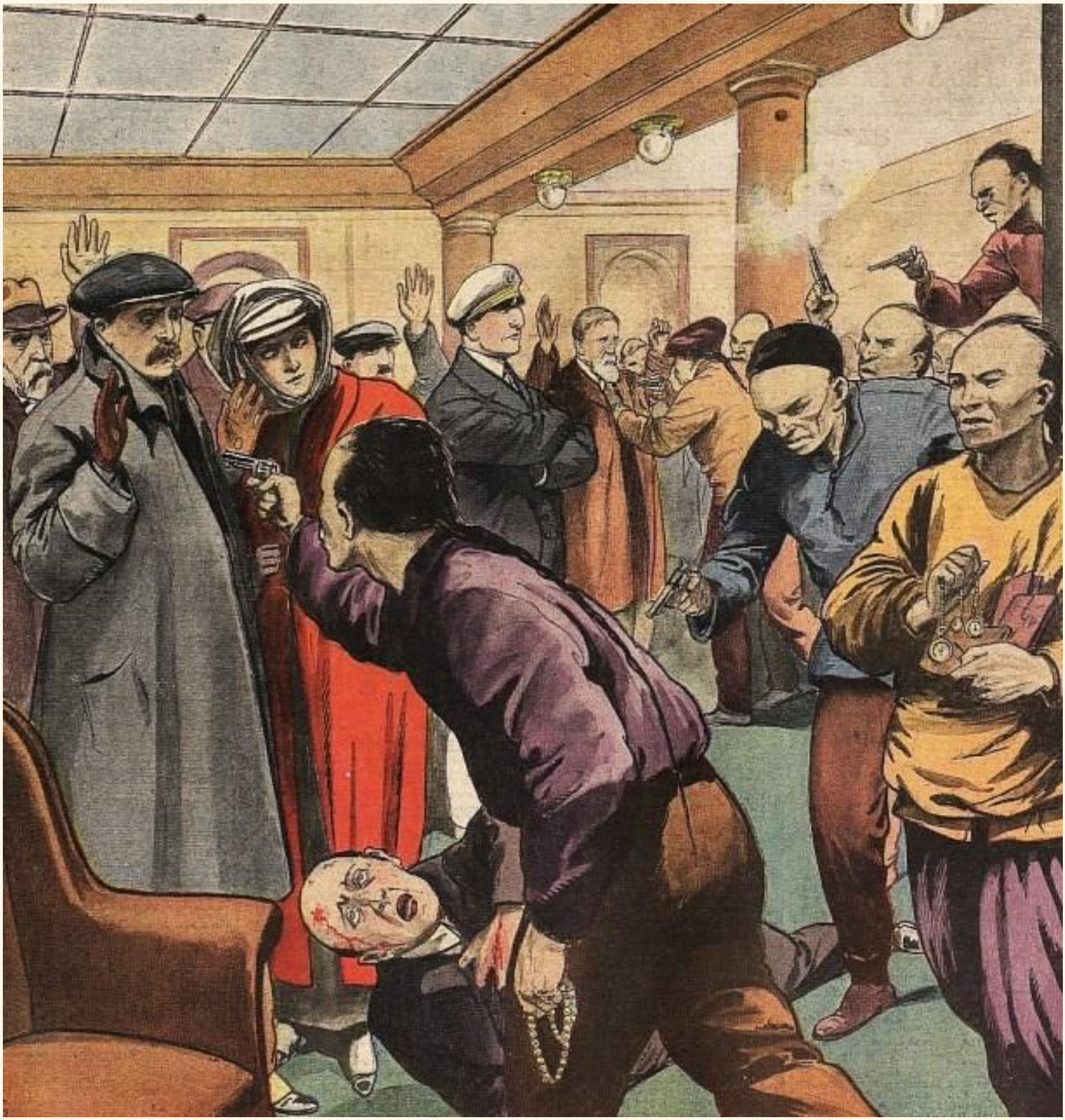
Sur ces plateaux jusqu'alors inviolés que les Célestes appellent le toit du monde, on installe maintenant des postes télégraphiques, et c'est en présence des graves lamas aux costumes hiératiques que les opérateurs lancent à travers l'espace la première dépêche partie de si haut.

3 décembre 1922.

Le féminisme à la chinoise

@

Un paquebot britannique se rendait de Macao à Hong-Kong, lorsqu'en cours de route une soixantaine de paisibles Célestes qui se trouvaient à bord se muèrent tout à coup en pirates. Sous les ordres d'une jeune Chinoise, ils pillèrent le navire et rançonnèrent, revolvers au poing, les passagers terrorisés par leur audace.



14 septembre 1924.

Les troubles en Chine

@

La paix ne règne pas dans le Céleste Empire. La rivalité de deux maréchaux menace d'ensanglanter les villes les plus prospères. Aussi les gouvernements européens ont-ils dû prendre des précautions pour protéger leurs nationaux. Une flottille, commandée par l'amiral Frochot, est venue s'ancrer devant Shanghai et des marins des compagnies de débarquement sont descendus à terre pour garder Ie consulat français.

13 février 1927.

L'Angleterre envoie des troupes en Chine

@

Les événements de Chine continuent à se développer comme on pouvait le prévoir. Après avoir tenté, par des moyens diplomatiques, de maintenir là-bas sa position, l'Angleterre s'est décidée à y envoyer les troupes nécessaires pour la défense des concessions européennes.

Déjà un grand nombre de navires de guerre avaient rallié les côtes chinoises ; ils pointent vers le mystère jaune la volée grise de leurs gros canons. Mais, de même qu'à l'époque des premières difficultés avec les Boers, dans l'Afrique du Sud, le gouvernement britannique, tout en protestant de ses intentions pacifiques, ne manque pas d'agir avec énergie. À mesure qu'ils sont équipés pour cette campagne lointaine, les bataillons anglais sont embarqués pour la Chine et chacun de ces départs donne lieu, comme on l'imagine, à des scènes pittoresques ou attendrissantes.

La plupart des soldats anglais, soldats de carrière, ne sont pas mariés. Mais, pour renforcer les effectifs, il a fallu demander des volontaires. Ceux-ci n'ont pas manqué, à cause du long chômage dont souffrent, de l'autre côté de la Manche, les ouvriers. Faute de travail, beaucoup de ceux-ci se sont enrôlés sous la bannière britannique, pour venir ainsi en aide à leur famille dans le dénuement. Aussi combien déchirante est la séparation entre ces volontaires et tous ceux, femmes et enfants, qu'ils laissent derrière eux !

20 février 1927.

L'enlèvement d'un espionne chinoise

@

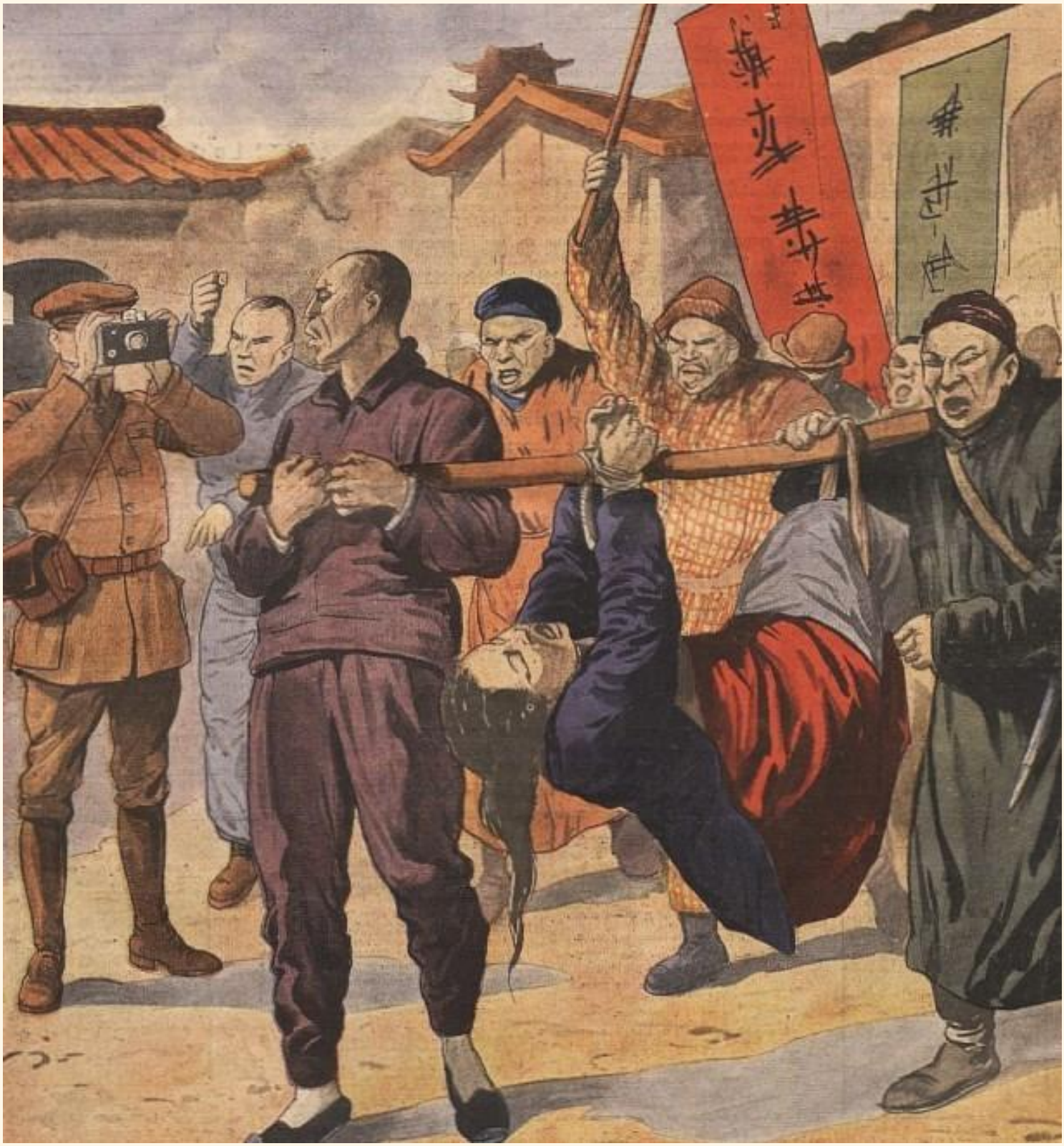
Parmi les derniers incidents qui ont marqué le conflit, assez confus, entre la Chine et les puissances européennes et, spécialement, l'Angleterre, il en est un qui montre à quel point, en dépit des apparences, la civilisation des jaunes est restée différente de la nôtre.

L'état-major des troupes cantonnaises avait remarqué depuis longtemps les allées et venues d'une femme chinoise qui ne cessait de parcourir les régions occupées par l'armée du Sud et de se rendre ensuite à l'intérieur de la concession anglaise de Changhaï. On la surveilla et, bientôt, l'on ne douta plus qu'elle ne fournissait des renseignements d'ordre militaire au commandement de la concession.

Dans tous les pays du monde, on ne montre guère de pitié pour les espions. Celle-ci, pourtant, fut arrêtée avec une brutalité particulière et, quand ils s'en furent rendus maîtres, les Chinois n'hésitèrent pas, pour la transporter, à employer un moyen utilisé pour le transport des animaux.

L'espionne fut donc attachée par les chevilles et par les poignets à un long bambou et deux hommes solides l'enlevèrent ainsi, sous les malédictions et les cris perçants de la populace. On ne sait trop ce que cette femme serait devenue, si un photographe européen ne s'était trouvé sur son passage. Il prit un instantané de ce tableau peu banal. Ce que voyant, les Chinois eurent peur et, pour éviter des protestations contre leur barbarie, ils relâchèrent l'espionne qui s'en fut, peut-être, se faire pendre ailleurs.

On voit par cet exemple que la Chine n'est pas encore le pays de l'ordre et du progrès qu'elle prétend être.



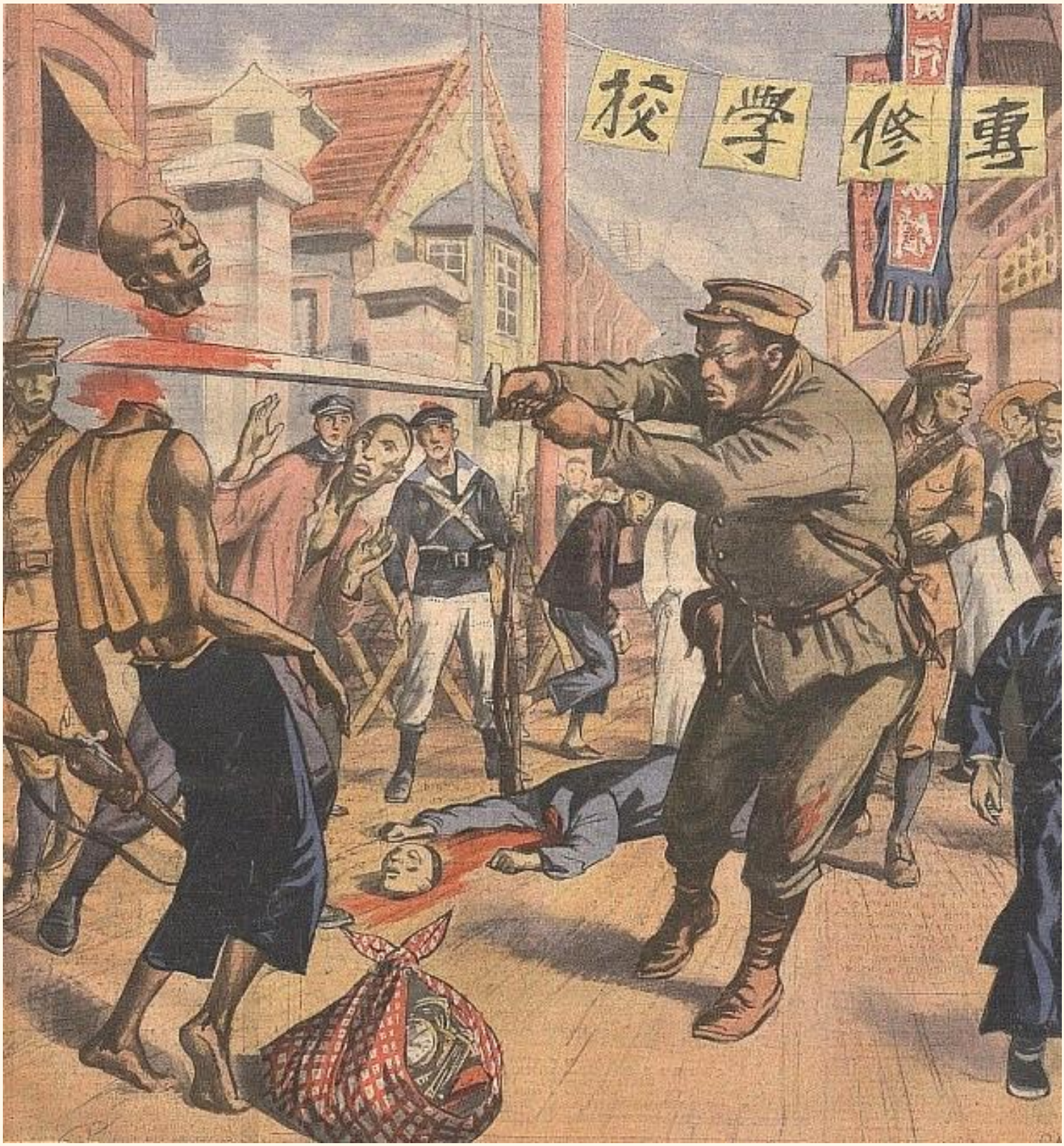
10 avril 1927.

Une exécution sommaire en Chine

@

Les événements d'Extrême-Orient continuent à mériter la plus minutieuse attention. La guerre civile se poursuit au profit des armées du Sud. Mais le triomphe de ceux qui représentent le nationalisme chinois n'est pas pour diminuer l'animosité contre les peuples d'Occident. Jusqu'à présent, on n'a pas à signaler d'événements graves dans les concessions européennes. Il faut espérer que les événements continueront à se dérouler sans dommage pour elles.

Mais, en dehors du conflit armé qui met aux prises la Chine du Nord et celle du Sud, il faut tenir compte des agitateurs, des fauteurs de désordre, des malandrins de toute sorte qui cherchent à tirer profit de la situation. Contre eux, l'armée cantonnaise emploie des moyens énergiques. C'est ainsi que dans les villes occupées par cette armée, des patrouilles parcourent les rues, chacun des soldats portant à la main un long sabre et, s'il se rencontre sur leur passage quelque émeutier ou quelque pilleur pris en flagrant délit, l'exécution est aussi rapide que sommaire : d'un coup de sabre lancé d'une main vigoureuse, la tête de l'homme est tranchée.


軍事學校

12 août 1928.

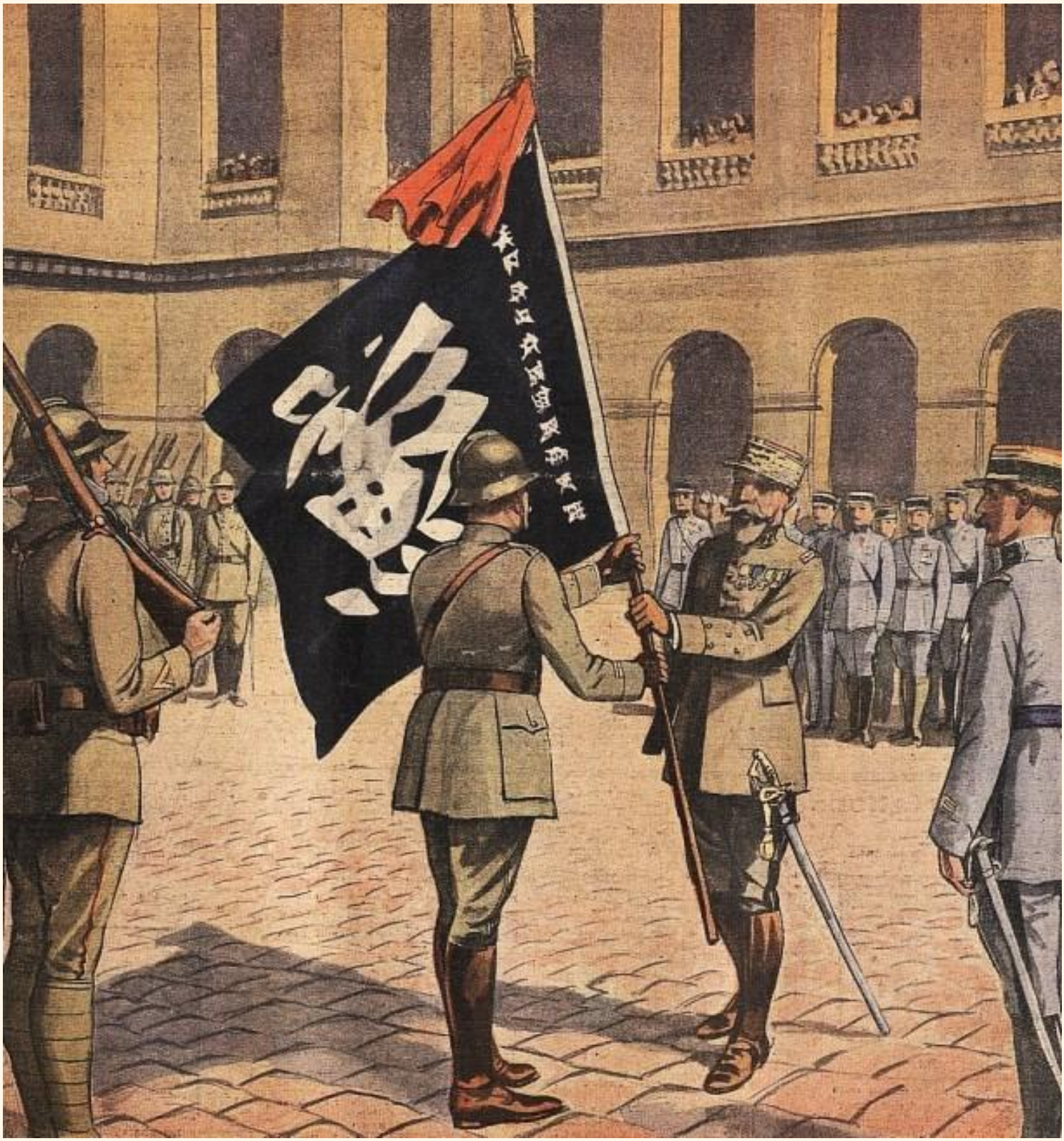
Un drapeau pris à des pirates chinois entre aux Invalides

@

Dans la cour d'honneur de l'Hôtel des Invalides a eu lieu, récemment, une émouvante cérémonie militaire, sous la présidence du général Gouraud, gouverneur militaire de Paris.

La prise d'armes, pendant laquelle un bataillon du 21e régiment d'infanterie coloniale rendait les honneurs, débuta d'abord par la remise de nombreuses décorations, puis les troupes défilèrent devant les nouveaux décorés, et, à l'issue de cette parade, un drapeau pris dans le Haut-Tonkin, aux bandes de pirates chinois et réformistes annamites, par le lieutenant Graille, au combat du 19 novembre 1927, a été remis par le général Gouraud au commandant Lépine, représentant le général Mariaux, commandant l'institution nationale des Invalides. Ce glorieux trophée — pavillon noir avec inscription chinoise au centre, et dont la hampe est surmontée d'une petite flamme rouge — a été transporté dans la salle d'Aumale où sont conservés tous les souvenirs glorieux de nos expéditions coloniales.

On remarqua avec émotion que ce trophée était porté par le lieutenant Graille, le héros qui l'arracha à l'ennemi.



17 août 1930.

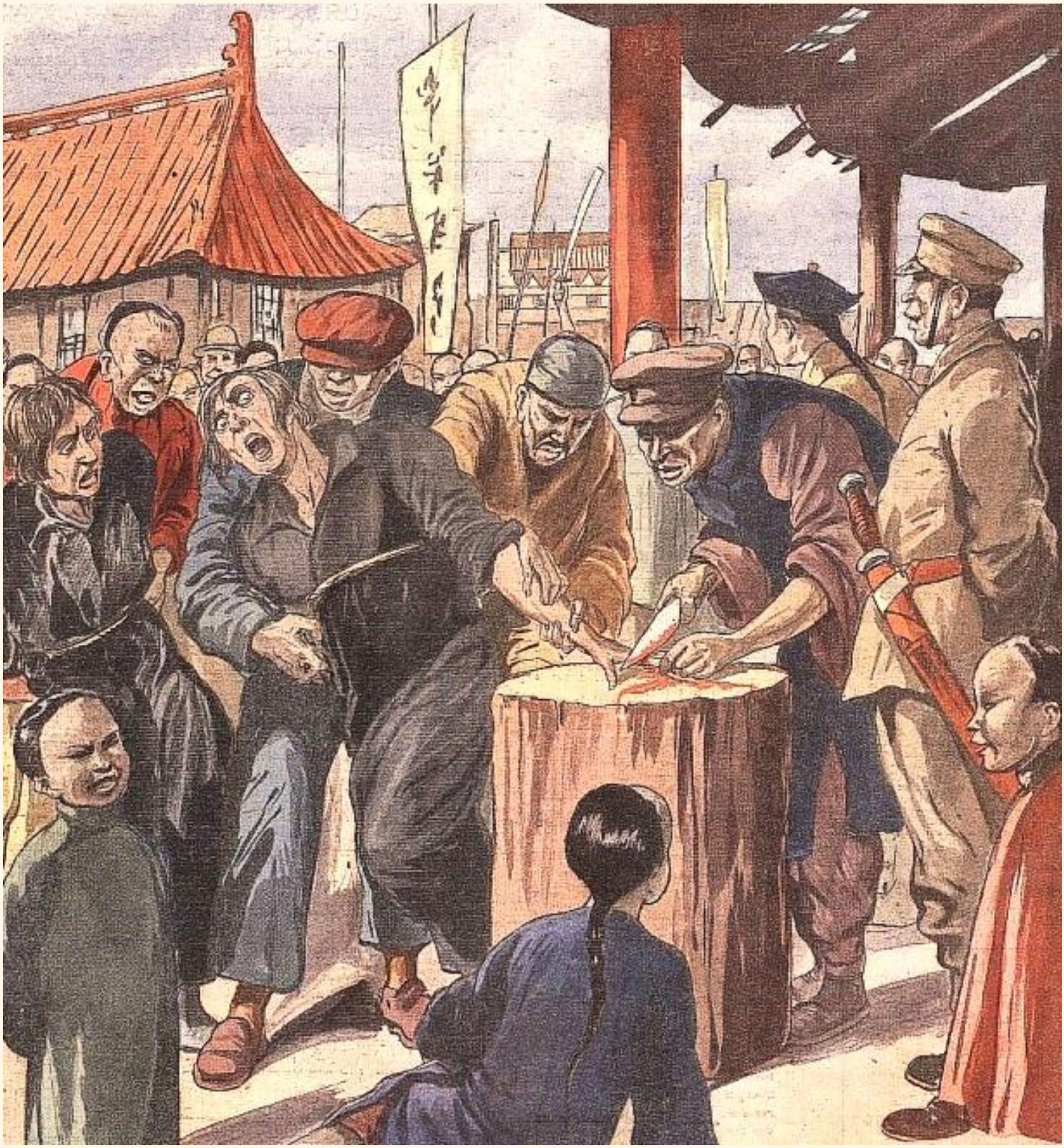
Une Anglaise martyrisée par des Chinois

@

Les révolutionnaires chinois continuent d'accumuler les crimes, et, sous prétexte de se rebeller contre le gouvernement régulier, ils martyrisent tous les Européens qui tombent entre leurs mains.

En particulier dans la province de Fou-Tchéou, près de Shanghaï, une Anglaise, miss Neethleton, a été faite prisonnière par des bandits qui ne lui rendront la liberté que contre rançon.

Ils ont fait parvenir au plus prochain consul britannique une demande d'indemnité exigeant le paiement immédiat de 6.000 livres faute de quoi miss Neethleton aurait les mains coupées. Mais, pour être sûrs que leur menace serait prise au sérieux, ils ont joint à leur missive un doigt qu'ils ont coupé à miss Neethleton.



4 octobre 1931.

Le conflit entre la Chine et le Japon

@

Les hostilités semblent se calmer en Mandchourie, mais nos photographies de douzième page gardent, hélas ! toute leur actualité.

*

[Un article du même *Supplément* donne quelques précisions.]

La Mandchourie et les Mandchous

Carte comparée de la Mandchourie et de la France

Cela ne doit pas être extrêmement agréable d'être Mandchou. La Mandchourie est une des régions les plus riches de l'Asie septentrionale, et elle a le malheur d'être entourée de voisins solidement armés et rapaces. Or, pour résister aux envahisseurs, de quelque côté qu'ils viennent, non seulement les habitants de Mandchourie n'ont aucun moyen de résistance matérielle, mais encore ils manquent totalement de ce sentiment national qui, parfois, fait des miracles.

Campement d'émigrés chinois, près de Moukden. — Soldat de l'année régulière chinoise. — Volontaires de l'armée cantonnaise. — Artillerie chinoise en batterie. — Infanterie japonaise dans une tranchée.

Les Mandchous peuvent se demander selon leur tempérament, avec angoisse ou curiosité, à quels maîtres ils appartiendront un jour ou l'autre. Mais ils n'ont aucun espoir à garder : s'ils n'ont pas encore été colonisés, c'est que les ambitions de leur voisins se sont mutuellement contrecarrées. Que cet équilibre instable pour une cause ou une autre soit détruit, et la Mandchourie perdra jusqu'à sa fiction d'indépendance.

L'Histoire le prouve.

Originairement, les Mandchous sont des guerriers nomades des grandes plaines de l'Asie centrale. Ils ont conquis, au milieu du XVII^{e} siècle, l'empire chinois, et la dynastie mandchoue, succédant à celle des Mings, a régné sur l'empire du Milieu jusqu'à ces dernières années. Alors les Mandchous, de nomades sont devenus sédentaires, et ont perdu d'autant plus rapidement leurs vertus guerrières qu'ils se sont mêlés aux Chinois, aux Coréens, voire aux Russes.

Vers 1858, la Russie, poursuivant son expansion vers le Pacifique, commença, sans rencontrer de résistance, à occuper quelques points de la Mandchourie. En 1896, ayant obtenu de la Chine l'autorisation de continuer l'œuvre du transsibérien par un chemin de fer transmandchourien, les Russes aboutissaient à Port-Arthur. Au moment de la révolte des Boxers, en 1900, ils occupèrent toute la Mandchourie... et « oublièrent » de l'évacuer jusqu'en 1904. Mais le Japon, qui avait déjà colonisé la Corée et qui suivait avec inquiétude les progrès russes, exigea, conformément aux traités, l'évacuation de la Mandchourie. L'amiral Alexeïeff répondit par des provocations. Ce fut l'origine de la guerre russo-japonaise dont on sait l'issue : elle écrasa la Russie en lui fermant la côte du Pacifique, but de toutes ses convoitises. Et le chemin de fer transmandchourien passa sous la « protection » japonaise.

L'U.R.S.S. poursuit, en Asie, exactement la même politique que les tsars. Ils ne renonceront donc jamais à reprendre la suprématie en Mandchourie. Et quand les Japonais tiennent quelque chose, ils n'ont pas l'habitude de le lâcher. D'autre part les Chinois prennent conscience de leurs droits. Ils voudraient rendre la Mandchourie à l'empire chinois. D'où le conflit qui est en ce moment soumis à la Société des Nations... en attendant les autres !

Pourquoi la lutte est-elle si chaude ? C'est que le gâteau en vaut la peine. Jugez-en :

La Mandchourie est un pays d'origine volcanique ; la plaine centrale est resserrée entre deux chaînes de montagnes, le Grand et le Petit Khingan, dont

certains sommets atteignent 3.500 mètres d'altitude. Son principal fleuve, large par instants de 2 kilomètres, est le Soungari, qui est une excellente voie de pénétration.

Malgré son climat extrême, été brûlant et hiver rigoureux, la Mandchourie est un pays extrêmement riche.

Ses montagnes sont boisées de magnifiques forêts. La vallée du Soungari se partage entre des régions de magnifiques cultures et des prairies immenses où l'herbe atteint parfois trois mètres de haut, où vit un gibier qui semble inépuisable. D'ailleurs, la Mandchourie est le pays rêvé des chasseurs. Dans les Khingan on trouve en quantités les tigres, panthères, sangliers, chats sauvages, tandis que la steppe abrite des antilopes, tandis que les alouettes et autres oiseaux hantent, par millions, les prairies. Dans l'extrême Nord, les trappeurs y chassent la zibeline, le daim, voire le cerf. Enfin, ses fleuves et ses lacs sont parmi les plus poissonneux du monde.

Aussi ne s'étonnera-t-on pas que, pour l'Asie la population y soit relativement dense. On l'évalue à 12 millions d'âmes, sur lesquelles les véritables Mandchous ne sont que six à sept cent mille ; la majorité est composée de colons chinois provenant de la Chine septentrionale.

La Mandchourie a été complètement transformée par le chemin de fer d'origine russe. C'est à lui que des villes comme Kharbine doivent leur existence, et Moukden leur importance. Port-Arthur n'a pas le développement que les Russes en attendaient.

Mais ce qui attire surtout les convoitises sur la Mandchourie, plus encore que l'agriculture florissante, l'élevage qui ne demande qu'à être organisé, c'est son sous-sol. Pays d'origine volcanique, il est fort probable que des gisements s'y trouvent en abondance, et déjà des prospections y ont fait découvrir des traces de pétrole. Quand on sait l'importance de l'*oil* dans l'économie du monde !

L'Asie (mais est-ce que l'Europe a beaucoup à lui envier sur ce chapitre ?) est en pleine évolution. Les luttes y seront-elles toujours pacifiques... ou presque ? C'est le secret de l'avenir. Mais il est certain que la Mandchourie, pendant longtemps encore, risquera d'être, à la fois, un enjeu et un champ clos pour toutes les ambitions de ses puissants et redoutables voisins.

Pierre Mariel.

@